201
60 A
2

O. 6.22.

Digitized by Google

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

# OEUVRES

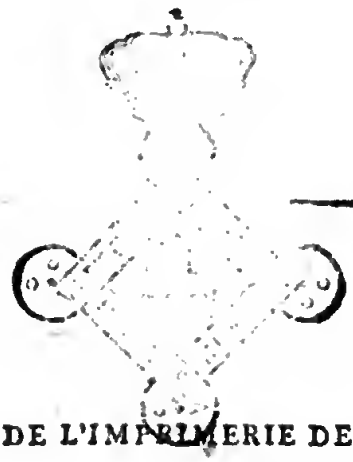
## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

## TOME SECOND.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

# THEATRE.

T0dE053439
2: VIAE019126

# ZAÏRE,

## *TRAGEDIE.*

Repréſentée, pour la première fois, le 13 auguſte 1732.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

# *AVERTISSEMENT.*

CEUX qui aiment l'hiſtoire littéraire ſeront bien aiſes de ſavoir comment cette pièce fut faite. Pluſieurs Dames avaient reproché à l'auteur qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes tragédies; il leur répondit qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en vingt-deux jours: elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris, *tragédie chrétienne*, et on l'a jouée fort ſouvent à la place de Polyeucte.

# EPITRE DEDICATOIRE

## A M. FALKENER,

*Négociant anglais, depuis ambaſſadeur à Conſtantinople.*

Vous êtes anglais, mon cher ami, et je ſuis né en France; mais ceux qui aiment les arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui penſent ont à peu-près les mêmes principes, et ne compoſent qu'une république: ainſi, il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie françaiſe dédiée à un anglais, ou à un italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, et comme à mon ami intime.

Je jouis en même temps du plaiſir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians ſont regardés chez vous; quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat; et avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur patrie dans leur parlement, et ſont au rang des légiſlateurs.



BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Je ſais bien que cette profeſſion eſt mépriſée de nos petits-maîtres ; mais vous ſavez auſſi que nos petits-maîtres et les vôtres ſont l'eſpèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer ; elle en communique à mon eſprit ; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame :
S'il ſent vivement, il m'enflamme ;
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un courtiſan pétri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance et ſa contrainte ;
Mais un eſprit libre et ſans crainte,
M'enhardit, et me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune peintre, inſtruit
Sous le Moine et ſous Largillière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière ;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit

Un devoir d'admirer Homère ;
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en faſſe une longue apologie : je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à *Zaïre* une vocation plus déterminée au chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon père, et pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. ; mais les eſprits ſages qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons ſans que je les indique : pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une pièce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images.

Addiſſon l'a déjà tenté ;
C'était le poëte des ſages,
Mais il était trop concerté ;
Et dans ſon Caton ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Addiſſon
Seulement ce qu'il a de bon ;
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages,
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les temps, de tous les âges ;
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que meſſieurs les poëtes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner Zaïre pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, et la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le ſaint de mon ſermon. Si Zaïre a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez sûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on ſoit ; et je ſuis très-perſuadé que bien en

prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné, dans ſon Polyeucte, à faire caſſer les ſtatues de *Jupiter* par les néophytes; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce païen ſon favori,
Qui méritait bien mieux ſa flamme
Que ſon bon dévot de mari.

Même aventure à peu-près eſt arrivée à *Zaïre*. Tous ceux qui vont aux ſpectacles m'ont aſſuré que, ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, et voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aye échappé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué:
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;

Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable;
Même on m'avait pronoſtiqué
Ce ſifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſupportable.
J'ai mon drame en public riſqué,
Et le parterre favorable
Au lieu de ſiffler m'a claqué.
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi déſirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſais qu'il eſt indubitable
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au diable ;
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flatter que les Anglais faſſent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus (*a*), dont on a joué la traduction ſur

(*a*) M. de *Voltaire* s'eſt trompé; on a traduit et joué Zaïre en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux *Lusignan*, ni assez tendres pour être touchés de *Zaïre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *Patrie*, et chez nous à celui d'*Amour*; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, et les vôtres ne parlent encore qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, et dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont Zaïre n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France

de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager et de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, et par l'attrait plus flatteur de la considération; tous les beaux arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, et ces arbres plantés par *Louis XIV* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, et n'élèverait pas sa pensée jusqu'à *Girardon* et au *Puget ;* un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, et ne songerait pas à égaler le *Poussin*. Puissent les successeurs de *Louis XIV* suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes ! Il encourageait à la fois un *Racine* et un *van-Robais*.... Il portait notre commerce et notre gloire par de-là les Indes ; il étendait ses grâces sur des étrangers étonnés d'être connus et récompensés par notre cour. Par-tout où était le mérite, il avait un protecteur dans *Louis XIV*.

Car de son astre bienfesant
Les influences libérales,

Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répandaient la gloire et l'argent :
Le tout ſans brigue et ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini,
Auprès des lis venaient ſe rendre,
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu ſe prendre.
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui feſaient la gloire immortelle
De Louis et du nom français.
Ce Louis était le modèle,
De l'Europe et de vos Anglais.
On craignait que par ſes progrès
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie univerſelle ;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos rois, mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du maître pour honorer et récompenſer les grands talens en tout genre. Le chevalier *Steele* et le chevalier *Wanbruck* étaient en même temps auteurs

comiques et membres du parlement. La primatie du docteur *Tillotſon*, l'ambaſſade de M. *Prior*, la charge de M. *Newton*, le miniſtère de M. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mauſolées et des ſtatues après leur mort; il n'y a point juſqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Oldfields (*b*) et ſa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir ſu dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre égliſe pour toujours
Loger de ſuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les Amours:
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière;

(*b*) Fameuſe actrice mariée à un ſeigneur d'Angleterre.

Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges et d'une bière,
Et que monſieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'Amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, et ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-temps de ſes nobles charmes?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV* et le cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiſſent pas le prix des beaux arts! La terre eſt couverte de nations auſſi puiſſantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime? c'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût et ſans culture. Sur-tout ne croyez pas que cet empire de l'eſprit, et cet honneur d'être le modèle des autres peuples ſoit une

gloire frivole : ce ſont les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'eſt toujours ſous les plus grands princes que les arts ont fleuri, et leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet me mènerait trop loin. Il faut que je finiſſe cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette tragédie. C'eſt une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zaïre :* je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée :

Car le prophète de la Mecque,
Dans ſon ſérail n'a jamais eu
Si gentille arabeſque ou grecque ;
Son œil noir, tendre et bien fendu,
Sa voix, et ſa grâce intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque ;
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothèque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toujours les lettres et la philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les échelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

EPITRE

# EPITRE

## A

## MADEMOISELLE GAUSSIN,

*Jeune actrice, qui a repréſenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de ſuccès.*

JEUNE Gauſſin, reçois mon tendre hommage;
Reçois mes vers au théâtre applaudis;
Protége-les: ZAIRE eſt ton ouvrage;
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, et tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les alarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.

Le dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! long-temps je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,

Qui tous les jours peut te voir et t'entendre,
Que tu reçois avec un fouris tendre,
Qui voit fon fort écrit dans tes beaux yeux :
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, et t'en reparle encore :
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

## SECONDE LETTRE

*Au même M.* FALKENER, *alors ambaſſadeur à Conſtantinople.*

*Tirée d'une ſeconde édition de Zaïre.*

MON cher ami, (car votre nouvelle dignité d'ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, et ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de miniſtre : le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambaſſadeur d'un grand roi et d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant anglais. (*a*)

(*a*) Ce que M. de *Voltaire* avait prévu dans ſa dédicace de Zaïre eſt arrivé : M. *Falkener* a été un des meilleurs miniſtres, et eſt devenu un des hommes les plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un légiſlateur, un bon officier, un miniſtre public.

Quelques perſonnes corrompues par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jeter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un théâtre conſacré au mauvais goût et à la médiſance, inſulter à l'auteur de cette dédicace, et à celui qui l'avait reçue; on a oſé lui reprocher d'être (*b*) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une groſſièreté ſi honteuſe, dont les peuples les moins civiliſés rougiraient. Les magiſtrats qui veillent parmi nous ſur les mœurs, et qui ſont continuellement occupés à réprimer le ſcandale, furent ſurpris alors; mais le mépris et l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, ſont une nouvelle preuve de la politeſſe des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un

(*b*) On joua une mauvaiſe farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on inſultait groſſièrement pluſieurs perſonnes de mérite, et entre autres M. *Falkener*. Le ſieur *Héraut*, lieutenant de police, permit cette indignité, et le public la ſiffla. C'eſt ce même *Héraut* à qui M. de *Voltaire* diſait un jour: Monſieur, que fait-on à ceux qui font de fauſſes lettres de cachet? — On les pend. — C'eſt toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en ſignent de vraies.

peuple ſont ſouvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des eſprits légers et bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes ſans goût, impolis et groſſiers ; et on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils ſont oubliés du public ; et recevez ce ſecond hommage : je le dois d'autant plus à un anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite et jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre théâtre avec tant de politeſſe et de bonté, que j'en dois ici un remercîment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction et de la repréſentation de Zaïre ſur le théâtre de Londres.

Monſieur *Hill*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur anglais, me fit l'honneur de traduire ma pièce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, et pour la manière d'écrire les tragédies, et pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature, la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes

ſaiſis d'enthouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur et une impétuoſité, qui eſt au beau naturel ce que les convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble et aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation; car elle eſt naturellement ſage, et cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs et ſurtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années : ce fut mademoiſelle *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'eſprit et de ſens.

» La legiadra Couvreur ſola non trotta
» Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se avvien ch'ella pianga, o che ſi lagni
» Senſa quegli urli ſpaventoſi loro,
» Tu muove ſi che in pianger l'accompagni. »

Ce même changement que mademoiſelle

*le Couvreur* avait fait ſur notre ſcène, mademoiſelle *Cibber* vient de l'introduire ſur le théâtre anglais, dans le rôle de *Zaïre*. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du temps qu'on vienne enfin au naturel et au ſimple!

Une nouveauté qui va paraître plus ſingulière aux Français, c'eſt qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune et de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre théâtre le rôle d'*Oroſmane*. C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, et l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage et de l'opinion. La cour de France a danſé ſur le théâtre avec les acteurs de l'opéra, et on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public? Y a-t-il d'autre différence

entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps? Je le répète encore, et je le dirai toujours: aucun des beaux arts n'eſt mépriſable; et il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de Zaïre, et au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. *Addiſſon*, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même: tant l'uſage tient lieu de raiſon et de loi! Cette coutume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la pièce, et ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phèdre*, en ſortant du théâtre, ſe comparait poëtiquement à une biche; *Caton* à un rocher, *Cléopâtre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de Zaïre eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, et que le poëte doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit, avec naïveté et ſans aucune enflure, tous les vers

ſimples de la pièce, que l'on gâterait ſi on voulait les rendre beaux.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

* * *

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, muſulmane en ces lieux.

* * *

Mais Oroſmane m'aime, et j'ai tout oublié.

* * *

Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.

* * *

Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

* * *

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

* * *

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

* * *

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple et vrai, ſont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aiſé de les orner, mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes : il a aimé et il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. Alzire, Brutus et Zaïre demandaient,

demandaient, par exemple, trois sortes de versifications différentes.

Si *Bérénice* se plaignait de *Titus*, et *Ariane* de *Thésée*, dans le style de Cinna; *Bérénice* et *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si l'on cherche d'autres ornemens que la simplicité et la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est et sera universelle; et je ne sais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que, dans ce défaut, les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes et modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations, la française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel, si vif et si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de

religion, qui vous avaient rendus farouches, vous ôtèrent, jusqu'au temps de *Charles II*, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc savoir, ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais et délicats fut ignoré jusqu'à *Racine*; parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur temps. Un poëte, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes et cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. *Racine* fait dire à *Titus* :

„ Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
„ Et crois toujours la voir pour la première fois.

votre *Dryden* fait dire à *Antoine* :

„ Ciel! comme j'aimai! Témoins les jours
„ et les nuits qui suivaient en dansant sous

„ vos pieds. Ma ſeule affaire était de vous
„ parler de ma paſſion ; un jour venait et ne
„ voyait rien qu'amour ; un autre venait, et
„ c'était de l'amour encore. Les ſoleils étaient
„ las de nous regarder, et moi je n'étais point
„ las d'aimer. „

Il eſt bien difficile d'imaginer qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils diſcours à *Cléopâtre*.

Dans la même pièce, *Cléopâtre* parle ainſi à *Antoine* :

„ Venez à moi, venez dans mes bras, mon
„ cher ſoldat ; j'ai été trop long-temps privée
„ de vos careſſes. Mais quand je vous embraſ-
„ ſerai, quand vous ſerez tout à moi, je vous
„ punirai de vos cruautés, en laiſſant ſur vos
„ lèvres l'impreſſion de mes ardens baiſers. „

Il eſt très-vraiſemblable que *Cléopâtre* parlait ſouvent dans ce goût, mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire : c'eſt-là la pure nature. On doit leur répondre que c'eſt préciſément cette nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licencieuſes ; au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert,

on eſt raſſaſié ; il ne reſte plus rien à chercher, rien à déſirer, et on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaiſirs que les gens groſſiers ne connaiſſent pas.

Les ſpectateurs, en ce cas, ſont comme les amans qu'une jouiſſance trop prompte dégoûte: ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feraient rougir, préſentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'ils ſont *ſans génie et ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal et impétueux *Dryden*, mais parce que, depuis la régence d'*Anne d'Autriche*, ils ont été le peuple le plus ſociable et le plus poli de la terre ; et cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de Zaïre a reſpecté preſque par-tout ces bienſéances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encore à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la pièce anglaiſe

*Oroſmane* vient annoncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zaïre* lui répond en ſe roulant par terre. Le ſultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture ridicule et de déſeſpoir, et le moment d'après il eſt tout étonné que *Zaïre* pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

Zaïre, vous pleurez!

Il aurait dû lui dire auparavant :

Zaïre, vous vous roulez par terre!

Auſſi ces trois mots, *Zaïre*, *vous pleurez*, qui ſont un grand effet ſur notre théâtre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreſſions familières et naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées. *Seigneur*, *vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-même ; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans Mithridate, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eſt, je crois, ſur cet art que notre nation doit être crue. Vous nous apprenez des choſes plus grandes et plus utiles : il ſerait honteux à nous de ne le pas avouer. Les

Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier *Newton* ſur la lumière, en rougiſſent; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embraſſer votre philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain que vous ſur la phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, et l'art de penſer paraît le vôtre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réunit! &c.

## LETTRE

## A MONSIEUR DE LA ROQUE,

### *ſur la tragédie de Zaïre, 1732.*

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monſieur, de faire les extraits des pièces nouvelles; cependant vous me privez de cet avantage, et vous voulez que ce ſoit moi qui parle de Zaïre. Il me ſemble que je vois M. *le Normand* ou M. *Cochin*, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangereuſe, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en

moi, par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre eſt la première pièce de théâtre dans laquelle j'aye oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur; c'eſt la ſeule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais, dans l'âge même des paſſions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faibleſſe que comme un défaut charmant qui aviliſſait l'art des *Sophocle*. Les connaiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraiſſent reſſembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaſte et noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les ſpectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*. Il faut de la tendreſſe et du ſentiment; c'eſt même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'*Andronic* et d'*Hippolyte*, et à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans ceux de *Cinna* et d'*Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible; et pour l'anoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée me vint de faire contraſter dans un même tableau,

d'un côté, l'honneur, la naiſſance, la patrie, la religion ; et de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux ; les mœurs des mahométans et celles des chrétiens ; la cour d'un ſoudan et celle d'un roi de France ; et de faire paraître, pour la première fois, des Français ſur la ſcène tragique. Je n'ai pris dans l'hiſtoire que l'époque de la guerre de S^t *Louis* ; tout le reſte eſt entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant ſi neuve et ſi fertile, s'arrangea d'elle-même ; et au lieu que le plan d'*Eryphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un ſeul jour ; et l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, ( car où eſt l'artiſte ſans amour propre ?) mais je devais cette excuſe au public, des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter que j'en euſſe châtié le ſtyle ; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monſieur, le ſujet de cette pièce.

La Paleſtine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant *Saladin*. *Noradin*, tartare d'origine s'en était enſuite rendu maître. *Oroſmane* fils de *Noradin*, jeune homme

plein de grandeur, de vertus et de paſſions, commençait à régner avec gloire dans Jéruſalem. Il avait porté ſur le trône de la Syrie la franchiſe et l'eſprit de liberté de ſes ancêtres. Il mépriſait les règles auſtères du ſérail, et n'affectait point de ſe rendre inviſible aux étrangers et à ſes ſujets, pour devenir plus reſpectable. Il traitait avec douceur les eſclaves chrétiens, dont ſon ſérail et ſes Etats étaient remplis. Parmi ſes eſclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au ſac de Céſarée, ſous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi S^t *Louis*, qui avait daigné prendre ſoin de ſon éducation et de ſa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néreſtan*; et étant retourné en Syrie, il avait été fait priſonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les eſclaves d'*Oroſmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune perſonne, avec qui il avait été priſonnier dans ſon enfance, lorſque les chrétiens avaient perdu Céſarée. Cette jeune perſonne, à qui on avait donné le nom de *Zaïre*, ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que *Néreſtan* et que tous ces enfans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, et qui ne connaiſſent de famille et de patrie que le ſérail. *Zaïre* ſavait ſeulement qu'elle était née chrétienne;

*Néreſtan* et quelques autres eſclaves, un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuraient. Elle avait toujours conſervé un ornement qui renfermait une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa religion. Une autre eſclave nommée *Fatime*, née chrétienne, et miſe au ſérail à l'âge de dix ans, tâchait d'inſtruire *Zaïre* du peu qu'elle ſavait de la religion de ſes pères. Le jeune *Néreſtan*, qui avait la liberté de voir *Zaïre* et *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour *Zaïre* de la plus tendre amitié, la diſpoſait au chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter *Zaïre*, *Fatime* et dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, et de les ramener à la cour de S^t^ *Louis*. Il eut la hardieſſe de demander au ſoudan *Oroſmane* la permiſſion de retourner en France ſur ſa ſeule parole, et le ſoudan eut la généroſité de le permettre. *Néreſtan* partit, et fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de *Zaïre* croiſſait avec ſon âge, et la naïveté touchante de ſon caractère la rendait encore plus aimable que ſa beauté. *Oroſmane* la vit et lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il réſolut de bannir la molleſſe qui avait efféminé tant de rois de l'Aſie, et d'avoir dans *Zaïre* une amie, une maîtreſſe, une femme qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, et

qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de *Zaïre*, s'évanouirent bientôt à la vue du ſoudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

*Néreſtan* ne revenait point de France. *Zaïre* ne voyait qu'*Oroſmane* et ſon amour; elle était prête d'épouſer le ſultan, lorſque le jeune français arriva. *Oroſmane* le fait entrer en préſence même de *Zaïre*. *Néreſtan* apportait avec la rançon de *Zaïre* et de *Fatime*, celle de dix chevaliers qu'il devait choiſir. J'ai ſatisfait à mes ſermens, dit-il au ſoudan : c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre *Zaïre*, *Fatime* et les dix chevaliers; mais apprends que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon : *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte*; je viens me remettre dans tes fers. Le ſoudan ſatisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, et le combla de préſens; mais il lui fit entendre que *Zaïre* n'était pas faite pour être rachetée, et qu'elle était d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-temps dans Céſarée.

Ce *Luſignan*, le dernier de la branche des rois de Jéruſalem, était un vieillard reſpecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens, et dont le nom ſeul pouvait être dangereux aux Sarraſins. C'était lui principalement que *Néreſtan* avait voulu racheter; il parut devant *Oroſmane* accablé du refus qu'on lui feſait de *Luſignan* et de *Zaïre*; le ſoudan remarqua ce trouble; il ſentit dès ce moment un commencement de jalouſie que la généroſité de ſon caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fuſſent prêts à partir le lendemain avec *Néreſtan*.

*Zaïre*, ſur le point d'être ſultane, voulut donner au moins à *Néreſtan* une preuve de ſa reconnaiſſance; elle ſe jette aux pieds d'*Oroſmane* pour obtenir la liberté du vieux *Luſignan*. *Oroſmane* ne pouvait rien refuſer à *Zaïre*; on alla tirer *Luſignan* des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec *Néreſtan* dans les appartemens extérieurs du ſérail; ils pleuraient la deſtinée de *Luſignan*: ſur-tout le chevalier de *Chatillon*, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait ſe réſoudre à accepter une liberté qu'on refuſait à ſon ami et à ſon maître, lorſque *Zaïre* arrive et leur amène celui qu'ils n'eſpéraient plus.

*Luſignan*, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de priſon, pouvant ſe

ſoutenir à peine, ne ſachant où il eſt et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaiſſant *Chatillon*, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume, que les malheureux éprouvent dans leur conſolation. Il demande à qui il doit ſa délivrance. *Zaïre* prend la parole en lui préſentant *Néreſtan* : c'eſt à ce jeune Français, dit-elle, que vous, et tous les chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Néreſtan* a été élevé dans le ſérail avec *Zaïre;* et ſe tournant vers eux : Hélas! dit-il, puiſque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage ; inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorſque je fus pris dans Céſarée ; deux autres furent maſſacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel ſur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore. Hélas! j'ai ſu que mon dernier fils et ma fille furent conduits dans ce ſérail. Vous qui m'écoutez, *Néreſtan*, *Zaïre*, *Chatillon*, n'avez-vous nulle connaiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de *Godefroi* et de *Luſignan ?*

Au milieu de ces queſtions, qui déjà remuaient le cœur de *Néreſtan* et de *Zaïre*, *Luſignan* aperçut au bras de *Zaïre* un ornement qui renfermait une croix : il ſe reſſouvint que l'on avait mis cette parure à ſa fille lorſqu'on

la portait au baptême ; *Chatillon* l'en avait ornée lui-même, et *Zaïre* avait été arrachée de ſes bras avant que d'être baptiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avait reçue, tout confirme à *Luſignan* qu'il eſt père encore ; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, et s'expliquant par des larmes : Embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria *Luſignan*, et revoyez votre père. *Zaïre* et *Néreſtan* ne pouvaient s'arracher de ſes bras. Mais, hélas ! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure ? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne ? *Zaïre* rougit et frémit à ces paroles. *Luſignan* vit ſa honte et ſon malheur, et *Zaïre* avoua qu'elle était muſulmane. La douleur, la religion et la nature donnèrent en ce moment des forces à *Luſignan ;* il embraſſa ſa fille, et lui montrant d'une main le tombeau de JESUS-CHRIST, et le ciel de l'autre, animé de ſon déſeſpoir, de ſon zèle, aidé de tant de chrétiens, de ſon fils et du Dieu qui l'inſpire, il touche ſa fille, il l'ébranle ; elle ſe jette à ſes pieds et lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du ſérail qui ſépare *Zaïre* de ſon père et de ſon frère, et qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit du conſeil qu'on venait

de tenir en préſence d'*Oroſmane*. La flotte de S^t *Louis* était partie de Chypre, et on craignait pour les côtes de Syrie ; mais un ſecond courrier ayant apporté la nouvelle du départ de S^t *Louis* pour l'Egypte, *Oroſmane* fut raſſuré ; il était lui-même ennemi du ſoudan d'Egypte. Ainſi n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jéruſalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, et ne ſongea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de ſon mariage, la rigueur dont il avait uſé envers *Zaïre*.

Pendant que le mariage ſe préparait, *Zaïre* déſolée demanda au ſoudan la permiſſion de revoir *Néreſtan* encore une fois. *Oroſmane*, trop heureux de trouver une occaſion de plaire à *Zaïre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Néreſtan* revit donc *Zaïre*; mais ce fut pour lui apprendre que ſon père était près d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ſes enfans, et l'amertume d'ignorer ſi *Zaïre* ſerait chrétienne, et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptiſée ce jour-là même de la main du pontife de Jéruſalem. *Zaïre* attendrie et vaincue, promit tout, et jura à ſon frère qu'elle ne trahirait point le ſang dont elle était née, qu'elle ſerait chrétienne, qu'elle n'épouſerait point *Oroſmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptiſée.

A peine avait-elle prononcé ce ſerment, qu'*Oroſmane* plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la moſquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zaïre;* elle était partagée entre ſon Dieu, ſa famille et ſon nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne ſe connut plus; elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de ſon amant, le quittant avec déſeſpoir, et le laiſſant dans l'accablement de la ſurpriſe, de la douleur et de la colère.

Les impreſſions de jalouſie ſe réveillèrent dans le cœur d'*Oroſmane.* L'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zaïre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre choſe enfin que pour une trahiſon. Il vit encore *Zaïre*, lui pardonna et l'aima plus que jamais. L'amour de *Zaïre* augmentait par la tendreſſe indulgente de ſon amant. Elle ſe jette en larmes à ſes genoux, le ſupplie de différer le mariage juſqu'au lendemain. Elle comptait que ſon frère ſerait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de réſiſter: elle ſe flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme ſi tendre, ſi généreux, ſi vertueux,

à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à *Oroſmane* avec une tendreſſe ſi naïve et une douleur ſi vraie, qu'*Oroſmane* céda encore, et lui accorda le ſacrifice de vivre ſans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux ſur le reſte.

Cependant, dans les premiers mouvemens de jalouſie, il avait ordonné que le ſérail fût fermé à tous les chrétiens. *Néreſtan*, trouvant le ſérail fermé, et n'en ſoupçonnant pas la cauſe, écrivit une lettre preſſante à *Zaïre:* il lui mandait d'ouvrir une porte ſecrète qui conduiſait vers la moſquée, et lui recommandait d'être fidelle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Oroſmane.* Le ſoudan en crut à peine ſes yeux. Il ſe vit trahi; il ne douta pas de ſon malheur et du crime de *Zaïre.* Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné ſon cœur, ſa couronne à une fille eſclave, lui avoir tout ſacrifié; ne vivre que pour elle, et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était ſans doute un état horrible, mais

*Oroſmane* aimait, et il ſouhaitait de trouver *Zaïre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un eſclave inconnu. Il ſe flatte que *Zaïre* pouvait ne point écouter *Néreſtan* ; *Néreſtan* ſeul lui paraiſſait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va à l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre eſt rendue à *Zaïre*, elle la lit en tremblant ; et après avoir long-temps héſité, elle dit enfin à l'eſclave qu'elle attendra *Néreſtan*, et donne ordre qu'on l'introduiſe. L'eſclave rend compte de tout à *Oroſmane*.

Le malheureux ſoudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire ſon poignard, et il pleure. *Zaïre* vient au rendez-vous dans l'obſcurité de la nuit. *Oroſmane* entend ſa voix, et ſon poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle *Néreſtan*, et à ce nom *Oroſmane* la poignarde.

Dans l'inſtant on lui amène *Néreſtan* enchaîné, avec *Fatime* complice de *Zaïre*. *Oroſmane*, hors de lui, s'adreſſe à *Néreſtan*, en le nommant ſon rival : c'eſt toi qui m'arrache *Zaïre*, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton ſupplice commence avec le ſien ; regarde-la, te dis-je. *Néreſtan* approche de ce corps expirant, Ah ! que vois-je ! ah ! ma ſœur ! barbare, qu'as-tu fait ? ..... A ce mot de ſœur, *Oroſmane* eſt comme un homme qui revient d'un ſonge

funeſte ; il connaît ſon erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'eſt trop abymé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. *Néreſtan* et *Fatime* lui parlent, mais, de tout ce qu'ils diſent, il n'entend autre choſe ſinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zaïre*, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit *Néreſtan* ? Le ſoudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à *Néreſtan*, le comble de largeſſes, lui et tous les chrétiens, et ſe tue auprès de *Zaïre*.

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du théâtre ? qui ne ſait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante et haſardée, la ſeule voix d'une actrice, ſuffiſent pour tromper quelque temps le public ? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au théâtre et un bon ouvrage ! j'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même ; et ſi j'oſe travailler, c'eſt que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.

## *PERSONNAGES.*

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, Prince du ſang des rois de Jéruſalem.

ZAIRE, } Eſclaves du ſoudan.
FATIME, }

NERESTAN, } Chevaliers français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du ſoudan.
MELEDOR, }

Un Eſclave.

Suite.

*La ſcène eſt au ſérail de Jéruſalem.*

# ZAIRE,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas !
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux.
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur et ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le ſérail d'un ſoudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAIRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor, sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAIRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu ; permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.

Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens:
J'admirai trop en lui cet inutile zèle;
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAIRE.

Fatime, il n'est plus temps.
Tout est changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAIRE.

Va, c'est trop te celer le destin de Zaïre;
Le secret du soudan doit encor se cacher;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAIRE.

Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens...chère Fatime...il m'aime..

Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer ;
Que d'un maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe ;
Et que j'eſſuie enfin l'outrage et le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſque-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers et le cercueil.
Je m'en vais t'étonner ; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage :
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés ;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur et mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix,
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il n'en eſt ſurpris.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites !
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAIRE.

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur ;
Avec toi partagé, je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas ! puiſſe le ciel ſouffrir cet hyménée !
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,

Qu'on

Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAIRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! ſais-je ce que je ſuis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître?

FATIME.

Néreſtan, qui naquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je? cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée,
Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAIRE.

Je n'ai point d'autre preuve; et mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre? (a)
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux muſulmans.
Je le vois trop: les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre croyance.

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout; et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait ſon flambeau:
Pour moi, des Sarraſins eſclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect et d'effroi:
J'oſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, ſans doute ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux?
A la loi muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAIRE.

Qui lui refuſerait le préſent de ſon cœur?

De toute ma faibleſſe il faut que je convienne ;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié :
Mais Oroſmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, et mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grâce, ſes exploits ;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de rois ;
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne.
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, et non ſon diadême ; (1)
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur ;
Mais ſi le ciel, ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le ciel ſous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux ; ſans doute c'eſt lui-même.

ZAIRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais,
Enfin ſon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

## SCENE II.

### OROSMANE, ZAIRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre deſtinée ;
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en muſulman vous parler ſans détour.
Les ſoudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple ;
Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes ;
Et tranquille au ſérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſein des voluptés.
Mais la molleſſe eſt douce, et ſa ſuite eſt cruelle ;
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel et du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone :
Eux qui feraient encore, ainſi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
Mais bientôt pour punir une ſecte ennemie,

Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin ;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorſque la trompette, et la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſérail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du ſérail des ſoudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un maître eſclaves odieux.
Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur ;
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.

Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel eſt le caractère.
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer, mais c'eſt à ce ſeul prix ;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAIRE.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſecrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers et ſacrés, et d'amant, et d'époux,
Ces noms nous ſont communs : et j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flatteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins ;
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains ;
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix....

## SCENE III.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Cet eſclave chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

FATIME.

O Ciel !

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître
Dans ces auguſtes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans inviſibles.

## SCENE IV.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

Respectable ennemi qu'eſtiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens et les tiens ;
J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-temps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais, grâces à mes ſoins quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des chrétiens à leur priſon funeſte ;
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir ;
Il me ſuffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends priſonnier, et demeure en otage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flatté

D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux. (*b*)
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté ;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :
Il eſt du ſang français qui régnait à Solyme ;
On ſait ſon droit au trône, et ce droit eſt un crime :
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel :
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carrière,
Et jamais du ſoleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance et de ſévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes chevaliers français, et tous leurs ſouverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains,
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne.

J'ai pour la délivrer ta parole et la ſienne ;
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? ...

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se feſant eſtimer, commence à me déplaire :
Sors, et que le ſoleil levé ſur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(*Néreſtan ſort.*)

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous !

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le ſérail un ſouverain empire ;
Commandez en ſultane, et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

## *SCENE V.*

### OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet eſclave infidelle ?
Il ſoupirait... ſes yeux ſe ſont tournés vers elle,
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur ?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice !
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr ! (2)
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie ;
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie :
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux... ſi je l'étais jamais...
Si mon cœur... Ah ! chaſſons cette importune idée :
D'un plaiſir pur et doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux ſoins de mon empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zaïre.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des chrétiens, qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurant à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

NERESTAN.

Illuſtre Chatillon, modérez cet honneur,
J'ai rempli d'un français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; et tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux, à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir!

Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous, malheureux français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-temps, ſans ſecours,
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur : ſa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier ſoudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit et m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je feſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée.
Du ſérail des ſultans ſauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais, eſpérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuſe cour,
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour.
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de ſon trône une main protectrice.

Enfin, lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de la captivité,
On la retient... Que dis-je ? ... Ah ! Zaïre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce ſoudan qui l'aime...
N'y penſons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Luſignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine :
Quel indigne ſoldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon chef eſt retenu ?
Luſignan, comme à moi, ne vous eſt pas connu.
Seigneur, remerciez le ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance
Long-temps après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang et de calamités,
Où je vis ſous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.

Ciel ! ſi vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirant dans les flammes,
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace;
Au milieu des débris des temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entaſſés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, et marchait devant lui;
Et des triſtes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des lois.
O mon cher Néreſtan ! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jéruſalem en cendre, hélas ! fumait encore,

Lorſque dans notre aſile attaqués et trahis,
Et livrés par un grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée :
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers ;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers :
Inſenſible à ſa chute, et grand dans ſes misères,
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie, et de l'Europe entière.
Tel eſt ſon ſort affreux : qui pourrait aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui !

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare !
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné !
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né ;
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre priſon, la ſienne, et Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je ſortais du berceau ; ces images ſanglantes,
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,

Arrachés

Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras enfanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fumes tranſportés dans ce palais des rois,
Dans ce même ſérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des muſulmans la funeſte prudence.
De leurs chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance;
Et je bénis le ciel, propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le ſoudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?
M'en croirez-vous? Le juſte, auſſi bien que le ſage,
Du crime et du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, et qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?

Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir ?
Le ſérail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime :
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je? ô Ciel! c'eſt elle.

## *SCENE II.*

ZAIRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAIRE *à Néreſtan.*

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le ſoudan le permet, ceſſez de vous troubler ;
Et raſſurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux;
Je ſouhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance ;

Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre abſence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Priſonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du ſoudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zaïre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous, des humains ſoulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, et ces infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAIRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir :
Oui, Luſignan eſt libre, et vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NERESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête ſi chère !

ZAIRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander :
Le généreux ſoudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eſt émue !

ZAIRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vue ;
Ainſi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers :
Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts ! (3)

NERESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

## *SCENE III.*

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, pluſieurs eſclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du ſéjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*en s'aſſeyant.*)
Suis-je libre en effet ?

ZAIRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos triſtes chrétiens.....

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'eſt donc vous? c'eſt vous que je revois!
Martyr, ainſi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous ſervons finit-il nos misères?
En quels lieux ſommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'eſt ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'eſt le ſéjour profane.

ZAIRE.

Les maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane,
Sait connaître, Seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux français, qui vous eſt inconnu,
(*en montrant Néreſtan.*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance:
Le ſoudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel eſt le caractère;
Leur nobleſſe en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne Chevalier, quoi! vous paſſez les mers,
Pour ſoulager nos maux, et pour briſer nos fers?

Ah ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?

NERESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan ; le ſort, long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſqu'en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croiſſant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage ;
Ma fortune et mon rang ſont un don de ce roi,
Si grand par ſa valeur, et plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés. (4)
Venez, Prince, et montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis eſt l'aſile des rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Eſtaing, de Neſle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en eſt temps, écoutez ma prière :

Néreſtan, Chatillon, et vous.... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Chatillon, tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enſemble
Dans ce même ſérail où le ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau:

Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du baptême;
Lorſque les Sarraſins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NERESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée:
Et tout couvert de ſang, et chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur!... ce férail éleva votre enfance?...
(*en les regardant.*)
Hélas! de mes enfans auriez-vous connaiſſance?
Ils ſeraient de votre âge, et peut-être mes yeux....
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAIRE.

Depuis que je reſpire.
Seigneur... eh quoi! d'où vient que votre ame ſoupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAIRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints!
Seigneur, que faites vous?

LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

O Ciel ! ô Providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance ;
Serait-il bien poſſible ? oui, c'eſt elle... je voi
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête :
Je revois... je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAIRE.

Qu'entends-je ? et quel ſoupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur !...

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort ſur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce ſont-là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, et pris dans Céſarée ?

ZAIRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joie !

Madame... Néreſtan... Soutiens-moi, Chatillon...
Néreſtan, ſi je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe...

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens!

NERESTAN *ſe jetant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAIRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triſte famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas! vous? ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.

Toi qui ſeul as conduit ſa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, et tu baiſſes les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô juſtes Cieux!

ZAIRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les lois d'Oroſmane...
Puniſſez votre fille... Elle était muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!
Ah, mon fils! à ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu! j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans:
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie!
Je ſuis bien malheureux... c'eſt ton père, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines:
C'eſt le ſang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi;
C'eſt le ſang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton deſtin? ſais-tu quelle eſt ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!

Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester, sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, et pleurer, et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma sœur!... Et son ame...

ZAIRE.

Ah, mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte et mes ennuis,
Dire, je ſuis chrétienne.

ZAIRE.

Oui.... Seigneur.... je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu! reçois ſon aveu du ſein de ton Empire!

## *SCENE IV.*

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le ſoudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi: de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous confondre?

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAIRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,

Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAIRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

### OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Coraſmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point ſes armes;
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des climats, que pour eux le deſtin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer de leur ſang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Aſie;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'inſtant la première nouvelle.
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle;
Il cherche Méledin, mon ſecret ennemi;
Sur leurs diviſions mon trône eſt affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance;
Et, prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le ſoin de me venger.

Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre :
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne ;
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens.....

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, si Louis.....

OROSMANE.

Il n'est plus temps de feindre,
Zaïre l'a voulu ; c'est assez : et mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi ; je fais tout pour Zaïre ;
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens, perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère :
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.

Zaïre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux chrétien....

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du ſérail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces lois, dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang aſiatique ;
Né parmi les rochers, au ſein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoie ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joie.
Après ce peu d'inſtans, volés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.
Preſſe ſon entretien, obéis à Zaïre.

## *SCENE II.*

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

## *SCENE III.*

NERESTAN *seul.*

En quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laisse !
O ma Religion ! ô mon père ! ô tendresse !
Mais je la vois.

## *SCENE IV.*

ZAIRE, NERESTAN.

NERESTAN.

Ma sœur, je puis donc vous parler,
Ah ! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAIRE.

Dieu ! Lusignan ?

NERESTAN.

Il touche à son heure dernière.

Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ſes ſens affaiblis a rompu les reſſorts ;
Et cette émotion, dont ſon ame eſt remplie,
A bientôt épuiſé les ſources de ſa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille et de ſes ſentimens ;
Il meurt dans l'amertume, et ſon ame incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes chrétienne.

ZAIRE.

Quoi, je ſuis votre ſœur, et vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma loi j'aille ici renoncer ?

NERESTAN.

Ah, ma ſœur ! cette loi n'eſt pas la vôtre encore ;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, et nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAIRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi....
Mais, mon cher frère.... Hélas ! que veut-elle de moi?
Que faut-il ?

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,

Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres, (c)
Qui, né près de ces murs, eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler ? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, et je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, et deſſiller vos yeux.
Songez à vos fermens, et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel titre, ô Ciel ! faut-il donc l'obtenir ?
A qui le demander dans ce ſérail profane ? ....
Vous, le ſang de vingt rois, eſclave d'Oroſmane !
Parente de Louis, fille de Luſignan !
Vous chrétienne, et ma ſœur, eſclave d'un ſoudan !
Vous m'entendez.... je n'oſe en dire davantage :
Dieu, nous réſerviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAIRE.

Ah, cruel, pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée.
Je ſuis chrétienne, hélas ! .... j'attends avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien,
Dites.... quelle eſt la loi de l'empire chrétien ?....

Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ſes parens, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon ame, et s'unirait à lui ?

NERESTAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devrait.....

ZAIRE.

C'en eſt aſſez, frappe, et préviens ta honte.

NERESTAN.

Qui ? vous ? ma ſœur !

ZAIRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore... et j'allais l'épouſer.

NERESTAN.

L'épouſer ! eſt-il vrai, ma ſœur ? Eſt-ce vous-même ?
Vous, la fille des rois ?

ZAIRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
Et ſi je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon père, ſa mémoire,
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenait mon bras ;
J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,

De ſon indigne flanc, le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus ſurs,
Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs :
Zaïre, cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au tyran d'un ſérail par l'hymen eſt liée ?
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi ?
Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant à Dieu le ſalut de Zaïre.

ZAIRE.

Arrête, mon cher frère, .... arrête, connais-moi ;
Peut-être que Zaïre eſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu ſouffres, je le vois ; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé !

Il fesait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir :
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir, plus que de son amour.

NERESTAN.

Je te blâme, et te plains ; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux.
Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé ;
Achève, et dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux ;
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne ;
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre ?...

ZAIRE.

Oui, je te le promets :
Rends-moi chrétienne et libre ; à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière ;
Va, je voudrais te suivre, et mourir la première.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême.
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

## *SCENE V.*

ZAIRE *seule.*

Me voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir !
Hélas ! suis-je en effet française, ou musulmane ?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ?
Suis-je amante, ou chrétienne ? O sermens que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits !
Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puissant ! oui, mon ame est rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?

Moi,

Moi, qui, de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! et je t'adore, et t'aimer est un crime !

## *SCENE VI.*

ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Paraissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la mosquée ;
Du dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes sermens, et préside à mes feux.
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux,
Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt : commencez le bonheur de ma vie.

ZAIRE.

Où suis-je, malheureuse, ô tendresse ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAIRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAIRE.

Seigneur !

OROSMANE.

Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zaïre....

ZAIRE.

Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur !...

ZAIRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère,
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAIRE.

Fatime, soutiens-moi....
Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel ! eh quoi !

ZAIRE.

Seigneur, cet hyménée
Etait un bien suprême à mon ame étonnée.

Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule et dans un déſert, auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces chrétiens... Quoi ! Madame ?
Qu'auraient donc de commun cette ſecte et ma flamme?

ZAIRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie et ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant et ſi tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-temps la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAIRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAIRE.

Souffrez que l'on différe...

Permettez que ces nœuds, par vos mains assemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! est-ce vous qui parlez ?
Zaïre !

ZAIRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre !

ZAIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, et tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir et l'horreur où je suis.
(*elle sort.*)

## *SCENE VII.*

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! et qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, et vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite ?
Si c'était ce français !... quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Helas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave, aurait cette inſolence !
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave chrétien ?
Mais, parle, tu pouvais obſerver ſon viſage,
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais réſervé !
Non, ſi Zaïre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance..
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté ?

Ecoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce français gémit, pleure, soupire:
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidelle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître?
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi:
Déchiré devant elle, et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante....
Excuse les transports de ce cœur offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse,
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison:
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.

Il vaux mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le ſérail ſoit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut, pour ſon eſclave oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté ;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe; (*d*)
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

### ZAIRE, FATIME.

FATIME.

QUE je vous plains, Madame, et que je vous admire!
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers et ſi puiſſans.

ZAIRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grâce, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAIRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane....

ZAIRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment!

Mon

Mon Dieu, vous l'ordonnez!... j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuſe !
Haſarder la victoire, ayant tant combattu !

ZAIRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel et moi.
Eh bien, race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui !
Que j'expire innocente, et qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
Ah ! que fait Oroſmane ? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ; (5)
Il me fuit, il me laiſſe, et je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi vous ! fille des rois, que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui....

ZAIRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime ?
Généreux, bienfeſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que ſerait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interprète,
Ce miniſtre ſacré que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne ſais ; mais enfin, j'oſe encore eſpérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être, de Zaïre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être, en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler...

ZAIRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout ; je meurs ſans m'aveugler:

Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne:
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſe les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAIRE.

Ah! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane!

FATIME.

Il eſt le protecteur de la loi muſulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis...

ZAIRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret:
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

## *SCENE II.*

### OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE.

MADAME, il fut un temps où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus ;
Et qui, craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
De quel prix mon amour et ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout ;

Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vue
Mourir déſeſpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAIRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus...
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le déſirez,
Que ſous une autre loi..... Zaïre, vous pleurez?

ZAIRE.

Ah! Seigneur! ah! du moins, gardez de jamais croire,
Que du rang d'un ſoudan je regrette la gloire;
Je ſais qu'il faut vous perdre, et mon ſort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAIRE.

Dieu! ſi je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas! (*e*)

Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidelle ?
Je me connaiſſais mal ; oui, dans mon déſeſpoir
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zaïre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que ſur mon trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée.
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, et ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais, dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle. Etait-ce un caprice ? eſt-ce crainte d'un maître,
D'un ſoudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? épargne-toi ce ſoin ;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin :
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, et mes ſens déchirés,
Plein d'un amour ſi vrai....

ZAIRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, et ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAIRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zaïre?
Eſt-il quelque chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

ZAIRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entre eux et vous, vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre! grand Dieu!

ZAIRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE.

Une grâce! ordonnez, et demandez ma vie.

ZAIRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...

Demain, tous mes ſecrets vous ſeront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel! vous m'accablez :
Pouvez-vous?

ZAIRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore
Ne me refuſez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y conſens; il en coûte à mes ſens déſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAIRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre?

ZAIRE.

Hélas, Seigneur!

## *SCENE III.*

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſile,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.

Quoi donc ! par ma tendreſſe élevée à l'empire,
Dans le ſein du bonheur que ſon ame déſire,
Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux, remplis d'amour, de larmes ſont noyés !
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices :
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés ?
Eſt-ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends : je le vois, ſon cœur eſt ſans détours ;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et ſon ame, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, et ne le ſentir pas ?

## *SCENE IV.*

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CETTE lettre, Seigneur, à Zaïre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, et dans mes mains laiſſée....

OROSMANE.

Donne... qui la portait? ... Donne.

MELEDOR.

Un de ces chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens:
Au serail, en secret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous... je frémis.

## *SCENE V.*

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, et calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons: ma main tremble, et mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... „Chère Zaïre, il est temps de nous voir:
„ Il est vers la mosquée une secrète issue,
„ Où vous pouvez sans bruit, et sans être aperçue,
„ Tromper vos surveillans, et remplir notre espoir:
„ Il faut tout hasarder; vous connaissez mon zèle:
„ Je vous attends; je meurs, si vous n'êtes fidèle.
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible?
Vous, dont le cœur tantôt, ſur un ſimple ſoupçon,
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon?
Ah! ſans doute, l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, va, vole, Coraſmin:
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et ſoudain,
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur!
Ce ſecret qui peſait à ſon infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque temps ſe ſouſtraire à ma vue.

Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir ;
Elle part en pleurant... et c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zaïre !

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rappelant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime !
Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me payer ſa fourbe abominable !
Mais Zaïre, Zaïre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, et que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! elle ſait ce que j'ai fait pour elle !
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir et lui parler.
Allez, volez, eſclave, et m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à ſa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue :
Par-là, malgré la fraude et les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zaïre me trahiſſe ? . . .
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien ;
Un cœur tel que le vôtre. . .

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien.
A ſon exemple, hélas ! ce cœur ne ſaurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre :
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival. . .
Tiens, reçois ce billet à tous trois ſi fatal :

Va, choisis pour le rendre un esclave fidelle,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes Cieux !

## *SCENE VI.*

### OROSMANE, ZAIRE, CORASMIN.

ZAIRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez ; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez :
Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot, et mon sort, et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il est temps que je lise ;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise ;
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,

Il faut me l'avouer, et dans ce même inſtant,
Ta grâce eſt dans mon cœur, prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAIRE.

Vous, Seigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre, à ſoi-même rendue,
Des rois les plus puiſſans déteſterait la vue ;
Que tout autre, après vous, me ſerait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, et me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploie ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;

Qu'il soupirait pour vous, avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !
Quel excès de noirceur ! Zaïre ! . . . ah la parjure !
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAIRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAIRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAIRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse !
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

## *SCENE VII.*

### OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie ;
Tranquille dans le crime, et fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave ? as-tu ſervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime et mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas :
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance ;
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous ? ô Ciel ! vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,

Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcrèt, et plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs haſardé l'inſolence :
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler :
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler.
Il croit qu'il eſt aimé, c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez... dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraîtra ſous les murs du palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe ;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſur-tout, laiſſez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime !
Ma fureur eſt plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé,
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton maître ;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien ;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
Porte-moi ſa réponſe. On approche... c'eſt elle.
(*à Coraſmin.*)
Viens, d'un malheureux prince, ami tendre et fidelle,
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

## *SCENE II.*

ZAIRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAIRE.

Eh ! qui peut me parler dans l'état où je ſuis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me ſouſtraire ?
Le ſérail eſt fermé ! Dieu ! ſi c'était mon frère !
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduiſait vers moi !
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre, en ſecret dans mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAIRE.

Donne. (*elle lit.*)

FATIME *à part, pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout-puiſſant ! éclate en ta bonté ;
Fais deſcendre ta grâce en ce ſéjour profane ;
Arrache ma princeſſe au barbare Oroſmane !

ZAIRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'eſclave.*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

## *SCENE III.*

### ZAIRE, FATIME.

ZAIRE.

Lis ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAIRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,

J'en ai fait le ſerment : mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un ſi grand danger ?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée ;
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il haſarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un tartare à travers ſes bontés ?
Ce tigre, encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAIRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAIRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer :
Je ſais que du ſérail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! non, mon ame inquiète
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu ! détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Prends ſoin de nos chrétiens, et veille ſur mon frère !
Prends ſoin, du haut des cieux, d'une tête ſi chère !
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le ſecret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais duſſé-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

## *SCENE IV.*

ZAIRE *seule.*

O Dieu de mes aïeux!
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduiſe, et que ton œil m'éclaire!

## *SCENE V.*

ZAIRE, L'ESCLAVE.

ZAIRE.

Allez dire au chrétien, qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*à part.*)
Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zaïre!

## *SCENE VI.*

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Que ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur!
(*à l'eſclave.*)
Eh bien! que t'a-t-on dit? réponds, parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,

On n'a jamais ſenti de ſi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes;
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

(*à l'eſclave.*) (*à Coraſmin.*)
Allez, il me ſuffit.... Ote-toi de mes yeux,
Laiſſe-moi : tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême:
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

## *SCENE VII.*

OROSMANE *ſeul.*

Où ſuis-je? ô Ciel, où ſuis-je? où porté-je mes vœux?
Zaïre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux!
Traitres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous! ... miſérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Coraſmin, revenez.

*SCENE*

## *SCENE VIII.*

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez!
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre! ... l'infidelle ... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable:
J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage et ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.

On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le ſérail eſt plongé dans un profond ſilence ;
Tout dort ; tout eſt tranquille ; et l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, et ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſais pas mon cœur et ma tendreſſe !
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah, Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin :
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle !

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez ? vous, Oroſmane ? ô Cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs ſont cruels, et la mort va les ſuivre :
Plains Zaïre, plains-moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends.... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va saisir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

## *SCENE IX.*

OROSMANE, ZAIRE et FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAIRE.

VIENS, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! eſt-ce-là cette voix
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime?
Cette voix infidelle, et l'organe du crime?
Perfide!...vengeons-nous... quoi! c'eſt elle? ô deſtin!
(*il tire ſon poignard.*)
Zaïre! ah Dieu! .... ce fer échappe de ma main.

ZAIRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAIRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu....
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zaïre.*

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure !

ZAIRE, *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
Rien que de juſte... allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah ! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

## *SCENE X et dernière.*

OROSMANE, ZAIRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, Eſclaves.

OROSMANE.

APPROCHE, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher ;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;
Tu m'impoſais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en eſt prêt, tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu cauſes.
Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NERESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur ? ....

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je ! Ah, ma ſœur !
Zaïre !... elle n'eſt plus ! Ah, monſtre ! Ah, jour horrible !

OROSMANE.

Sa ſœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, ſerait-il poſſible ?

NERESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai : viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, et les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible et trop ſenſible,
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offenſait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre ! ... Elle m'aimait ? Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur ?... J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui, malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NERESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux,
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;
Dans ſa férocité, ton cœur impitoyable
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?

Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Néreſtan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largeſſes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, et ne réplique pas,
Vole, et ne trahis point la volonté ſuprême
D'un ſoudan qui commande, et d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de temps, fors, obéis...
(*à Néreſtan.*)
Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet, que ma rage a privé de la vie.

Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes Etats;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée. (*il ſe tue.*)
(*aux ſiens.*)
Reſpectez ce héros, et conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce ſoit moi qui te plaigne?

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# VARIANTES

## DE ZAIRE.

(*a*) EDITION de 1740 :

Peut-il ſuivre une loi que mon amant abhorre ?
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans.

(*b*) *Ibid.*

Des Luſignan ou moi l'empire de ces lieux.

(*c*) *Ibid.*

Qui naquit, qui ſouffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a raſſemblés, qui m'amène à vos yeux.

(*d*) Edition de 1738.

Mais il eſt trop honteux d'avoir une faibleſſe.

(*e*) *Ibid.*

Quel caprice odieux, que je ne conçois pas.

# NOTES.

(1) Ces vers rappellent ceux de Bérénice :

Titus, ah ! plût au ciel que, ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi !
Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flamme !
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.

(2) *Molière*, dans la comédie des Fâcheux, dit, en parlant des jaloux :

De ces gens dont l'amour eſt fait comme la haine.

On retrouve dans la ſcène des deux Amans du Dépit amoureux, pluſieurs ſentimens de la ſeconde ſcène du quatrième acte entre *Oroſmane* et *Zaïre* :

Madame, il fut un temps où mon ame charmée...

Pluſieurs des mouvemens paſſionnés du rôle de *Vendôme* ſe retrouvent auſſi dans celui de *don Garcie*, perſonnage d'une comédie héroïque de *Molière*, preſque oubliée. Il n'eſt pas vraiſemblable que M. de *Voltaire* ait ſongé à imiter ces morceaux de *Molière* ; et nous n'avons fait ce rapprochement que pour faire remarquer comment les deux poëtes français qui ont le mieux connu les hommes, les deux ſeuls qui aient été philoſophes, ſe ſont rencontrés, lorſqu'ils ont eu à traiter des ſituations analogues entre elles.

(3) Ce vers eſt une imitation de celui de *Virgile* :

*Nec ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.*

(4) On trouve dans un poëme de l'abbé *du Jarry* :

Tandis que les ſapins, les chênes élevés,
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés.

(5) *Hermione* dit en parlant de *Pyrrhus* :

. . . . . Il ne s'informe pas
Si l'on ſouhaite ailleurs ſa vie ou ſon trépas.

# ADELAÏDE DU GUESCLIN.

## *TRAGEDIE.*

Repréſentée en 1734, et repriſe en 1765.

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

CETTE pièce fut jouée en 1734 ſans aucun ſuccès. M. de *Voltaire* la fit reparaître au théâtre en 1752, ſous le nom du *Duc de Foix*, avec des changemens. Elle réuſſit alors; et c'eſt ſous ce titre qu'elle a été d'abord inſérée dans l'édition des Oeuvres de l'auteur, avec la préface ſuivante :

» Le fond de cette tragédie n'eſt point » une fiction. Un duc de Bretagne, en » 1387, commanda au ſeigneur de *Bavalan* » d'aſſaſſiner le connétable de *Cliſſon* : » *Bavalan* le lendemain dit au duc qu'il » avait obéi : le duc alors, voyant toute » l'horreur de ſon crime, et en redoutant » les ſuites funeſtes, s'abandonna au plus » violent déſeſpoir : *Bavalan* le laiſſa quel- » que temps ſentir ſa faute, et ſe livrer au » repentir ; enfin il lui apprit qu'il l'avait » aimé aſſez pour déſobéir à ſes ordres, &c.

» On a tranſporté cet événement dans » d'autres temps et dans d'autres pays, » pour des raiſons particulières. »

En 1765, on a donné cette pièce ſous ſon véritable titre; elle eut le plus grand ſuccès; et c'eſt une des pièces de M. de

*Voltaire* qui ſont le plus d'effet au théâtre. Lorſqu'elle parut en 1734, il venait de publier *le Temple du Goût* : on ne voulut point ſouffrir qu'il donnât à la fois des leçons et des exemples. En 1765, on ne fut que juſte. Nous joignons ici le fragment d'une lettre que M. de *Voltaire* écrivit alors à un de ſes amis à Paris.

» Quand vous m'apprîtes, Monſieur, » qu'on jouait à Paris une Adélaïde du » Gueſclin avec quelque ſuccès, j'étais très- » loin d'imaginer que ce fût la mienne; et » il importe fort peu au public que ce ſoit » la mienne ou celle d'un autre. Vous ſavez » ce que j'entends par le public. Ce n'eſt » pas l'*univers*, comme nous autres barbouil- » leurs de papier l'avons dit quelquefois. » Le public, en fait de livres, eſt compoſé » de quarante ou cinquante perſonnes, ſi le » livre eſt ſérieux; de quatre ou cinq cents, » lorſqu'il eſt plaiſant; et d'environ onze ou » douze cents, s'il s'agit d'une pièce de » théâtre. Il y a toujours dans Paris plus » de cinq cents mille ames qui n'entendent » jamais parler de tout cela.

» Il y avait plus de trente ans que j'avais » haſardé devant ce public une Adélaïde du » Gueſclin, eſcortée d'un duc de *Vendôme* et

» d'un duc de *Nemours*, qui n'exiſtèrent » jamais dans l'hiſtoire. Le fond de la pièce » était tiré des annales de Bretagne, et je » l'avais ajuſtée comme j'avais pu au théâtre, » ſous des noms ſuppoſés. Elle fut ſifflée dès » le premier acte, les ſifflets redoublèrent au » ſecond, quand on vit arriver le duc de » *Nemours* bleſſé, et le bras en écharpe; ce » fut bien pis lorſqu'on entendit au cinquième » le ſignal que le duc de *Vendôme* avait » ordonné; et lorſqu'à la fin, le duc de » *Vendôme* diſait : *Es-tu content*, *Coucy ?* plu- » ſieurs bons plaiſans crièrent : *couſſi-couſſi*.

» Vous jugez bien que je ne m'obſtinai pas » contre cette belle réception. Je donnai, » quelques années après, la même tragédie » ſous le nom du *Duc de Foix*, mais je l'af- » faiblis beaucoup, par reſpect pour le ridi- » cule. Cette pièce, devenue plus mauvaiſe, » réuſſit aſſez, et j'oubliai entièrement celle » qui valait mieux.

» Il reſtait une copie de cette Adélaïde » entre les mains des acteurs de Paris; ils » ont reſſuſcité, ſans m'en rien dire, cette » défunte tragédie; ils l'ont repréſentée telle » qu'ils l'avaient donnée en 1734, ſans y » changer un ſeul mot, et elle a été accueillie » avec beaucoup d'applaudiſſemens : les » endroits qui avaient été le plus ſifflés, ont

» été ceux qui ont excité le plus de battemens
» de mains.

» Vous me demanderez auquel des deux
» jugemens je me tiens. Je vous répondrai
» ce que dit un avocat vénitien aux séré-
» niſſimes ſénateurs devant leſquels il plai-
» dait : *Il meſe paſſato*, diſait-il, *le voſtre Excel-*
» *lenze hanno judicato così ; e queſto meſe, nella*
» *medeſima cauſa, hanno judicato tutto l'contra-*
» *rio, e ſempre ben.* Vos Excellences, le mois
» paſſé, jugèrent de cette façon ; et ce mois-
» ci, dans la même cauſe, elles ont jugé tout
» le contraire, et toujours à merveille.

» M. *Oghières*, riche banquier à Paris,
» ayant été chargé de faire compoſer une
» marche pour un des régimens de *Charles XII*,
» s'adreſſa au muſicien *Mouret*. La marche
» fut exécutée chez le banquier, en préſence
» de ſes amis, tous grands connaiſſeurs. La
» muſique fut trouvée déteſtable ; *Mouret*
» remporta ſa marche, et l'inſéra dans un
» opéra qu'il fit jouer. Le banquier et ſes
» amis allèrent à ſon opéra : la marche fut
» très-applaudie. Eh ! voilà ce que nous
» voulions, dirent-ils à *Mouret ;* que ne nous
» donniez-vous une pièce dans ce goût-là ?
» Meſſieurs, c'eſt la même.

» On ne tarit point ſur ces exemples. Qui
» ne ſait que la même choſe eſt arrivée aux

» idées

» idées innées, à l'émétique et à l'inocula-
» tion? Tour à tour ſifflées et bien reçues,
» les opinions ont ainſi flotté dans les affaires
» ſérieuſes, comme dans les beaux arts et
» dans les ſciences.

*Quod petiit ſpernit, repetit quod nuper omiſit.*

» La vérité et le bon goût n'ont remis leur
» ſceau que dans la main du temps. Cette
» réflexion doit retenir les auteurs des Jour-
» naux dans les bornes d'une grande circonſ-
» pection. Ceux qui rendent compte des
» ouvrages, doivent rarement s'empreſſer de
» les juger. Ils ne ſavent pas ſi le public, à
» la longue, jugera comme eux; et puiſqu'il
» n'a un ſentiment décidé et irrévocable
» qu'au bout de pluſieurs années, que penſer
» de ceux qui jugent de tout ſur une lecture
» précipitée? (1)

(1) On a trouvé dans les papiers de M. de *Voltaire* une tragédie d'*Alamire*, et une autre intitulée *le Duc d'Alençon* ou *les Frères ennemis*. Toutes deux ſont encore le même ſujet qu'Adélaïde. La ſcène de la première eſt en Eſpagne, et reſſemble beaucoup plus au Duc de Foix qu'à Adélaïde. La ſeconde n'eſt qu'en trois actes; les rôles des femmes ont été ſupprimés. L'auteur l'avait faite pour les princes, frères du roi de Pruſſe, qui s'amuſaient à jouer des tragédies françaiſes.

Nous n'avons pas cru devoir faire entrer ces pièces dans la collection des Oeuvres de M. de *Voltaire*; mais nous donnons le Duc de Foix, à la fin d'Adélaïde.

## *PERSONNAGES.*

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

TAISE D'ANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de *Nemours*.

Un Officier.

Un Garde, &c.

*La ſcène eſt à Lille.*

# ADELAÏDE DU GUESCLIN,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

Le Sire de COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

DIGNE sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français, dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les desseins, la conduite, et le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous, peut-être.

ADELAÏDE.

Je sais quel est Coucy ; sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCY.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,

Si, du duc de Vendôme embraſſant le parti,
Mon zèle en ſa faveur ne s'eſt pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais et l'enlève à la France;
Mais, dans ces temps affreux de diſcorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur:
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
Il eſt né violent, non moins que magnanime;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du ſang qui le forma je connais les ardeurs,
Toutes les paſſions ſont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices.
Et qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous fallait ſuivre et ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe, et des princes parfaits?
Tout mon ſang eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'eſt trempée;
Ce fils de Charles ſix....

ADELAÏDE.

Oſez le nommer roi,
Il l'eſt, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'eſt pas pour moi.
Je voudrais, il eſt vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux ſont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras eſt à Vendôme, et ne peut aujourd'hui
Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos diſcordes finiſtres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes miniſtres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures :
Vous ſeule, à votre roi le pourriez rappeler,
Madame, et c'eſt de quoi je cherche à vous parler,
J'aſpirai juſqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet aſile ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage et ma main ;
Que je pouvais unir, ſans une aveugle audace,
Les lauriers des Gueſclins aux lauriers de ma race :
La gloire le voulait, et peut-être l'amour,
Plus puiſſant et plus doux, l'ordonnait à ſon tour ;
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deſtinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à ſoi-même livré,
Sans raiſon, ſans juſtice, et de ſang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut aſſez pour oſer vous pourſuivre.

Vendôme vint, parut, et ſon heureux ſecours
Punit leur inſolence, et ſauva vos beaux jours.
Quel français, quel mortel eût pu moins entreprendre ?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur ;
Vendôme vous ſauva, Vendôme eut ce bonheur :
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire,
Il eſt prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur,
Ses bienfaits et ſon nom, tout parle en ſa faveur.
La juſtice et l'amour vous preſſent de vous rendre :
Je n'ai rien fait pour vous ; je n'ai rien à prétendre :
Je me tais.... mais ſachez que, pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer ;
Je céderais à peine aux enfans des rois même ;
Mais Vendôme eſt mon chef, il vous adore, il m'aime ;
Coucy, ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cède à ſon ami.
Je fais plus ; de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous ſert et par qui vous vivez.
Je verrai, d'un œil ſec et d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous mon ſervice et mes vœux ;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux :
Voilà mes ſentimens. Si je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et ſur-tout la patrie.

Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si ce prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

ADELAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
Quoi, ce cœur, (je le crois ſans feinte et ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule et peut braver l'amour !
Il faut vous admirer, quand on ſait vous connaître :
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi :
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grâce.

COUCY.

Vos ordres ſont ſacrés : que faut-il que je faſſe ?

ADELAÏDE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang, dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublîrai jamais combien ſon choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire ; et quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me ſauver, et l'honneur, et le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, et je me tais.
Mais, malgré ſon ſervice et ma reconnaiſſance,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance,

Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de tant de ſoins, de cauſer ſon malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage :
Seigneur, vous pouvez tout ſur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conſeils prudens,
Modérer de ſon cœur les tranſports turbulens.
Daignez débarraſſer ma vie et ma fortune,
De ces nœuds trop brillans, dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront ſa tendreſſe, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps pour l'hyménée !
Des armes de mon roi Lille eſt environnée ;
J'entends de tous côtés les clameurs des ſoldats,
Et les ſons de la guerre, et les cris du trépas.
La terreur me conſume ; et votre prince ignore
Si Nemours.... ſi ſon frère, hélas ! reſpire encore !
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours....
On diſait que la Parque avait tranché ſes jours.
Que la France en aurait une douleur mortelle !
Seigneur, au ſang des rois il fut toujours fidelle.
S'il eſt vrai que ſa mort.... Excuſez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois et le trouble où je ſuis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos ſecrets l'entretenir vous-même,
Il va venir, Madame, et peut-être vos vœux....

ADELAÏDE.

Ah ! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.

Si

Si vous aimez ce prince, et, si dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras,
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas.
Pleurante et désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur, où votre ame est en proie.
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux;
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire:
Je ne puis rien de plus: le prince est soupçonneux;
Je lui ferais suspect en expliquant vos vœux.
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
Je vous perdrais peut-être, et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
Je crains de l'affliger; je crains de vous trahir;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame; et puisque enfin la France vous est chère,

Rendez-lui ce héros qui ſerait ſon appui :
Je vous laiſſe y penſer, et je cours près de lui.
Adieu, Madame.

## *SCENE II.*

### ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Où ſuis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
Nemours.... de tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel ſéjour ?

TAÏSE.

Quoi ! du duc de Vendôme, et le choix, et l'amour,
Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France eſt remplie,
Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux ſont noyés ?

ADELAÏDE.

Ici du haut des cieux, du Gueſclin me contemple ;
De la fidélité ce héros fut l'exemple,
Je trahirais le ſang qu'il verſa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi ! dans ces triſtes temps de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des rois ſont diviſés entre eux ;

Vous, qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs et pour en être aimée,
Vous refuſez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas ?

ADELAÏDE, *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ſes armes.

TAÏSE.

Ah ! le devoir tout ſeul fait-il verſer des larmes ?
Si Vendôme vous aime, et ſi, par ſon ſecours.....

ADELAÏDE,

Laiſſe là ſes bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? ſait-on s'il vit encore ?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le ſoin qui vous dévore,
Madame ?

ADELAÏDE.

Il eſt trop vrai : je l'avoue, et mon cœur
Ne peut plus ſoutenir le poids de ſa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle ſe juſtifie ;
Et ſi Nemours n'eſt plus, ſa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce ſecret à ma foi ?

ADELAÏDE.

Le ſecret de Nemours dépendait-il de moi ?
Nos feux toujours brûlans dans l'ombre du ſilence,
Trompaient de tous les yeux la triſte vigilance.
Séparés l'un de l'autre, et ſans ceſſe préſens,
Nos cœurs de nos ſoupirs étaient ſeuls confidens ;

Et Vendôme, sur-tout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris.... mais, ô soins superflus!
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O temps où, de Nemours en secret adorée,
Nous touchions l'un et l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être;
Il partit, et mon cœur qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette superbe ville;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui,
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours, pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois, chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue; hélas! il sait, peut-être,
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!

Et pour comble de maux, je dois tout à ſon frère !

TAÏSE.

Cachez bien à ſes yeux ce dangereux myſtère :
Pour vous, pour votre amant, redoutez ſon courroux.
Quelqu'un vient.

ADELAÏDE.

C'eſt lui-même, ô Ciel !

TAÏSE.

Contraignez-vous.

## *SCENE III.*

Le Duc de VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

VENDOME.

J'OUBLIE à vos genoux, charmante Adélaïde, (a)
Le trouble et les horreurs où mon deſtin me guide.
Vous ſeule adouciſſez les maux que nous ſouffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous reſpirons.
La diſcorde ſanglante afflige ici la terre ;
Vos jours ſont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel deſtin le ciel veut me livrer ; (1)
Mais ſi d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, ſans vous obſcure et languiſſante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre et bravent les deſtins,
Ou ſi le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,

Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux et périt trop heureux.

ADELAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour, ſervent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je ? et comment lui répondre?
Ainſi, Seigneur.... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDOME.

Non, Madame.... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémiſſant à ma tendreſſe extrême ?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime.

ADELAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ſes ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chériſſez d'une amitié ſi tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à ſa cendre,
Au milieu des combats, et près de ſon tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

VENDOME.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes ſi chère,
Par les doux noms d'amans, par le ſaint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorſqu'à mes ennemis ſa valeur fut livrée,
Ma tendreſſe en ſouffrit, ſans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
Et pour m'en conſoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidelle voix vous a mal informée :

Si mon frère était mort, doutez-vous que ſon roi,
Pour m'apprendre ſa perte, eût dépêché vers moi ?
Ceux que le ciel forma d'une race ſi pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en ſe combattant, ſavent ſe reſpecter.
A ſa perte, en un mot, donnons moins de créance :
Un bruit plus vraiſemblable, et m'afflige, et m'offenſe :
On dit que vers ces lieux il a porté ſes pas.

ADELAÏDE.

Seigneur, il eſt vivant ?

VENDOME.

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de ſon roi ſon intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y conſens :
Mais ſe mêler ici parmi les aſſiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, ſon ami, ſon frère...

ADELAÏDE.

Le roi le veut, ſans doute.

VENDOME.

Ah ! deſtin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon ſein,
Pour mieux ſervir ſon roi, levât ſur moi ſa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAÏDE.

Lui ?

VENDOME.

C'eſt trop d'amertume en des momens ſi doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous ſeule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen et vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, et qui m'eſt ſi bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eſt pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en eſt chère et ſacrée ;
Mais c'eſt trop prodiguer vos auguſtes bontés,
C'eſt mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur....

VENDOME.

Comment ! ô Ciel ! qui vous arrête ?

ADELAÏDE.

Je dois....

## *SCENE IV.*

VENDOME, ADELAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRINCE, il eſt temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis ſont aux pieds des remparts,
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me preſſe,

Quoi! vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi?

COUCY.

Le temps preſſe.

VENDOME.

Il eſt temps que Vendôme périſſe,
Il n'eſt point de français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je déſire eſt moins barbare qu'elle.

ADELAÏDE.

Ah ! Seigneur, modérez cet injuſte courroux ;
Autant que je le dois je m'intéreſſe à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les ſentimens qui ſont en ma puiſſance,
Senſible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDOME.

Ah ! que vous ſavez bien le chemin de mon cœur !
Que vous ſavez mêler la douceur à l'injure !
Un ſeul mot m'accablait, un ſeul mot me raſſure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

## *SCENE V.*

ADÉLAIDE, TAISÉ.

TAÏSE.

Vous voyez ſans pitié ſa tendreſſe alarmée.

ADELAÏDE.

Eſt-il bien vrai ? Nemours ſerait-il dans l'armée ?
O diſcorde fatale ! amour plus dangereux !
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux !

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

### VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu :
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous l'avez pris vous-même, et maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDOME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français. (2)

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie;
Que leur joug est pesant; qu'on aime la patrie;
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard, il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.

Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le ſort au prince anglais voulut vous attacher ;
De votre ſang, du ſien, la querelle eſt commune ;
Vous ſuivez ſon parti, je ſuis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le deſtin m'a lié,
Vous, par le droit du ſang, moi, par notre amitié ;
Permettez-moi ce mot... Eh! quoi! votre ame émue...

VENDOME.

Ah ! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

## *SCENE II.*

VENDOME, le Duc de NEMOURS, COUCY, Soldats, Suite.

VENDOME.

Il ſoupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son ſang ſur ſon viſage a confondu ſes traits ;
Il eſt bleſſé ſans doute.

NEMOURS, *dans le fond du théâtre.*

Entrepriſe funeſte !
Qui de ma triſte vie arrachera le reſte ?
Où me conduiſez-vous ?

VENDOME.

Devant votre vainqueur,
Qui ſait d'un ennemi reſpecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS *se tournant vers son écuyer.*

Je ne crains que de vivre ;
Sa préſence m'accable, et je ne puis pourſuivre.
Il ne me connaît plus, et mes ſens attendris.....

VENDOME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes eſprits ?

NEMOURS *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître ?

VENDOME *l'embraſſant.*

Ah Nemours ! ah mon frère !

NEMOURS.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
Je ne le ſuis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes !
Ah ! laiſſe-moi laver ton ſang avec mes larmes.
(*à ſa ſuite.*)
Avez-vous par vos ſoins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels ſecours
Ont arrêté mon ſang, ont veillé ſur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.

Hélas ! que je te plains !

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
Et le roi qui t'aimait, et le ſang dont tu ſors. (3)

VENDOME.

Arrête : Epargne-moi l'infame nom de traître ;
A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
Frémis d'empoiſonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verſer dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte!

NEMOURS.

Quel jour !

VENDOME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il eſt affreux.

VENDOME.

N'importe ;
Tu vis, je te revois ; et je ſuis trop heureux.
O Ciel ! de tous côtés vous rempliſſez mes vœux !

NEMOURS.

Je te crois. On diſait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'eſt ainſi qu'on aime)
Ton cœur ; depuis trois mois, s'occupait tout entier.

VENDOME.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;

Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance,
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence ;
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.
( *à un officier de ſa ſuite.* )
Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'uu regard.
( *à Nemours.* )
Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie ;
Pour me juſtifier il ſuffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O Ciel !.... elle vous aime !...

VENDOME.

Elle le doit, du moins ;
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins ;
Il n'en eſt plus ; je veux que rien ne nous ſépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter ?
Me connais-tu ? ſais-tu ce que j'oſe attenter ?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène ?

VENDOME.

Oublions ces ſujets de diſcorde et de haiñe.

## *SCENE III.*

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY.

VENDOME.

MADAME, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protége a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère ;
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici ! malheureuse ! ah ! cache au moins tes pleurs !

NEMOURS, *entre les bras de son écuyer.*

Adélaïde.... ô Ciel !... c'en est fait, je me meurs.

VENDOME.

Que vois-je ! Sa blessure à l'instant s'est rouverte !
Son sang coule.

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDOME.

Ah ! mon frère !

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.

Ciel !... Nemours !

NEMOURS *à Vendôme.*

Laisse-moi.

VENDOME.

Je ne te quitte pas.

## *SCENE IV.*

### ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

On l'emporte : il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah ! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, Madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent.....

ADELAÏDE.

Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour, et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait, sans doute ;
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins ! quel fruit de sa constance !
Hélas ! mon tendre amour accusait son absence :
Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant :
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah ! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh ! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime ;
Tremblez de découvrir...

ADELAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours !
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours !
Il faut que je le voie, et que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante.
Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos eſprits.

ADELAÏDE.

Rien ne m'en peut diſtraire.

## *SCENE V.*

### VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Ah ! Prince, en quel état laiſſez-vous votre frère ?

VENDOME.

Madame, par mes mains ſon ſang eſt arrêté.
Il a repris ſa force et ſa tranquillité.
Je ſuis le ſeul à plaindre, et le ſeul en alarmes ;
Je mouille en frémiſſant mes lauriers de mes larmes ;
Et je hais ma victoire et mes proſpérités,
Si je n'ai par mes ſoins vaincu vos cruautés ;
Si votre incertitude, alarmant mes tendreſſes,
Oſe encor démentir la foi de vos promeſſes.

ADELAÏDE.

Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

VENDOME.

Quoi ! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage !...

ADELAÏDE.

D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage ;
Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême ;
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
Préſenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le ſilence.
Je vais vous offenſer ; je me fais violence ;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.
De votre ſang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je ſors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a tranſmis
La haine qu'un français doit à ſes ennemis ;
Et ſa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

VENDOME.

Je ſuis, je l'avoûrai, ſurpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage ;

Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, Madame, une ſecrète étude
Du mépris, de l'inſulte et de l'ingratitude ;
Et votre cœur, enfin, lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais, vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien ?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien ?
Vous, qui me devez tout ; vous qui, ſans ma défenſe,
Auriez de ces Français aſſouvi la vengeance,
De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conſerver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !
Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie ? (*b*)

ADELAÏDE.

Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais, Seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je diſpoſer ?
Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer ?

VENDOME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle,
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;

Et ſi, dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

ADELAÏDE.

Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer.
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne et veux vous reſpecter;
Je vous ferai rougir de me perſécuter;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte, et ſans audace.

VENDOME.

Arrêtez; pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence,
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez, il ſuffira d'un mot de votre bouche.

ADELAÏDE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les eſſuient.
Devenez aſſez grand pour m'apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

VENDOME.

Le ſeul Coucy, ſans doute, a votre confiance;
Mon outrage eſt connu; je ſais vos ſentimens.

ADELAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le temps,
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez ſa grande ame, et penſez comme lui.

## *SCENE VI.*

VENDOME *ſeul.*

Eh bien, c'en eſt donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux ſans rougir étale mon injure:
De tant de trahiſon l'abyme eſt découvert;
Je n'avais qu'un ami, c'eſt lui ſeul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me conſolais des malheurs de ma vie,

Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, et jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de ſon parjure,
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

## *SCENE VII.*

### VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRINCE, me voilà prêt : diſpoſez de mon bras....
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous ſauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDOME.

Je ſuis déſeſpéré, je ſuis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui ?

VENDOME.

Vous.
Vous, dis-je ; et du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé ;
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé ;

Vous

Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence :
Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDOME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'eſtimez-vous encore, et pourrez-vous me croire ?

VENDOME.

Oui, juſqu'à ce moment, je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus inſigne,
Et vous allez juger ſi mon ame en eſt digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus ſoldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit, peut-être trop rigide ;
Je lui parlai d'hymen, et ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime et par l'égalité,

Pouvait lui préparer des deſtins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle ſemée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funeſtes accès;
J'en approuvai la cauſe, et j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes.
Libre et juſte auprès d'elle, à vous ſeul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, et je me rends juſtice;
Et, ſi ce n'eſt aſſez d'un ſi grand ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous, et je cours vous venger.

VENDOME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le deſtin dans toi me donne un ſecond frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer:
Mon cœur....

COUCY.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;

Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente et fière inimitié,
Votre frère nourrit contre votre allié. (c)
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.
Je vous le dis encore au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillans, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hasard dangereux,
De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, et sachez l'asservir:
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir:
Ses retours sont fréquens, vous devez les connaître.
Il est beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDOME.

Brave et prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde

Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux ?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

COUCY.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importent pour vous ſes vœux et ſes deſſeins ?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins ?
Lorſque Philippe-Auguſte, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruines ;
Quand ſeul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrens débordés ;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe ?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe ?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir ?
Le ſalut de l'Etat dépend-il d'un ſoupir ?
Aimez, mais en héros qui maîtriſe ſon ame,
Qui gouverne à la fois ſes Etats et ſa flamme.
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir ;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce ;
C'eſt ſur nos lâchetés qu'il a fondé ſa force ;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos ;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon ſouffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Le ſort en eſt jeté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle;
Ses lois ſeront mes lois, ſon roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.
Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie,
Je lirai dans ſes yeux mon ſort et mon devoir;
Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
Raiſon, gloire, intérêt, et tous ces droits auguſtes
Des princes de mon ſang et de mes ſouverains,
Sont des liens ſacrés, reſſerrés par ſes mains.
Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne,
La vertu le conſeille, et la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour:
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe:
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, et rend grâce à l'amour.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Combat infortuné, deſtin qui me pourſuis !
O mort, mon ſeul recours, douce mort qui me fuis !
Ciel ! n'as-tu conſervé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, et tant d'ignominie ?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel déſeſpoir !
Elle oſe me parler, et moi je le ſouhaite !

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours ſont en péril, et ce ſang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours ſont trop en ſureté,
Ma bleſſure eſt légère, elle m'eſt inſenſible :
Que celle de mon cœur eſt profonde et terrible !

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de ſi chers ennemis.

Il eſt dur de tomber dans des mains étrangères ;
Vous êtes priſonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère ! ah ! malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus ſaints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de ſa main ſecourable !

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; ſon amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïſſez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, et je me hais,
Et, dans les paſſions de mon ame éperdue,
La voix de la nature eſt encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous juſtifie.
L'entrepriſe était juſte, auſſi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, et tous ceux d'un ſoldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illuſtre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Gueſclin, des Français l'amour et le modèle,
Aux Anglais ſi terrible, à ſon roi ſi fidèle,
Vit ſes honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois ſa main puiſſante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier et plus à craindre ;
Et ſon vainqueur tremblant fut bientôt ſeul à plaindre.
Du Gueſclin, nom ſacré, nom toujours précieux !
Quoi, ta coupable nièce évite encor mes yeux !
Ah ! ſans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainſi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Eh bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraiſſait-elle émue ?

DANGESTE.

Votre ſort en ſecret paraiſſait la toucher ;
Elle verſait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure et m'outrage ! elle pleure et m'opprime !
Son cœur, je le vois bien, n'eſt pas né pour le crime.
Pour me ſacrifier elle aura combattu ;
La trahiſon la gêne, et pèſe à ſa vertu :

Faible soulagement à ma fureur jalouse !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'épouse ! à ma honte elle vient insulter.
Ah Dieu !

## *SCENE II.*

ADELAIDE, NEMOURS.

ADELAÏDE.

Le ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, et mon cœur empressé...
Juste ciel ! quels regards, et quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'eſt pas ce qui m'irrite.

ADELAÏDE.

Mon changement ? Nemours !

NEMOURS.

A vous ſeule aſſervi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'eſt le ſort des amans, et ma honte eſt commune ;
Mais que vous inſultiez vous-même à ma fortune !
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon ſang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous oſiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fauſſe pitié l'affront inſupportable !
Qu'à mes yeux...

ADELAÏDE.

Ah ! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, et ne l'accuſez pas.
Mon cœur n'eſt point armé contre votre colère,
Cruel, et vos ſoupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours, de quels maux nos jours empoiſonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez.

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas, cette fureur extrême,
Tout, juſqu'à vos ſoupçons ; jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez ? qui, vous ? Et Vendôme à l'inſtant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.

Lui-même il m'a vanté ſa gloire et ſa conquête.
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADELAÏDE.

Ah ! cruel, me faut-il employer
Les momens de vous voir à me juſtifier ?
Votre frère, il eſt vrai, perſécute ma vie,
Et par un fol amour et par ſa jalouſie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur ? par ſes bienfaits.
J'atteſte ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'atteſter ? Nemours, ſuis-je réduite,
Pour vous perſuader de ſi vrais ſentimens,
Au ſecours inutile et honteux des ſermens ?
Non, non, vous connaiſſez le cœur d'Adélaïde ;
C'eſt vous qui conduiſez ce cœur faible et timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime ?

ADELAÏDE.

Ah ! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il ſauva vos beaux jours !

ADELAÏDE.

Il ſauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi que nous ſervons il promit de me rendre ;
Et mon cœur ſe plaiſait, trompé par mon amour,
Puiſqu'il eſt votre frère, à lui devoir le jour.

J'ai répondu, Seigneur, à ſa flamme funeſte,
Par un refus conſtant, mais tranquille et modeſte,
Et mêlé du reſpect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon reſpect l'enflamme, et mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de ſa pourſuite.
Tout doit, ſi je l'en crois, céder à ſon pouvoir ; (*d*)
Lui plaire eſt ma grandeur, l'aimer eſt mon devoir.
Qu'il eſt loin, juſte Dieu ! de penſer que ma vie,
Que mon ame à la vôtre eſt pour jamais unie,
Que vous cauſez les pleurs dont mes yeux ſont chargés,
Que mon cœur vous adore, et que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon ſupplice,
Lui par ſa paſſion ; vous par votre injuſtice ;
Vous, Nemours, vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en eſt trop... pardonnez... voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, ſatisfait, dans un ſort ſi contraire,
Tout captif que je ſuis, j'ai pitié de mon frère.
Il eſt le ſeul à plaindre avec votre courroux ;
Et je ſuis ſon vainqueur, étant aimé de vous.

## SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

VENDOME.

CONNAISSEZ donc enfin juſqu'où va ma tendreſſe,
Et tout votre pouvoir, et toute ma faibleſſe :
Et vous, mon frère, et vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conſeils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas ;
Soumis et ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes lois de vous ; votre maître eſt le mien ;
De mon frère, et de moi, ſoyez l'heureux lien.
Soyez-le de l'Etat, et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.
Moi, ſans perdre de temps, dans ce jour d'allégreſſe,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère et ma maîtreſſe,
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphans briſer les léopards.
Soyez libre, partez, et de mes ſacrifices
Allez offrir au roi vos heureuſes prémices.
Puiſſé-je à ſes genoux, préſenter aujourd'hui

Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidelle,
Changé par ſes regards et vertûeux par elle !

NEMOURS.

(*à part.*)

Il fait ce que je veux, et c'eſt pour m'accabler!

(*à Adélaïde.*)

Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDOME.

Eh quoi ! vous demeurez interdite et muette ?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite ?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle eſt à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne ſans peine
Ce ſang infortuné, proſcrit par votre haine.

ADELAÏDE.

Seigneur, mon cœur eſt juſte ; on ne m'a vu jamais
Mépriſer vos bontés, et haïr vos bienfaits ;
Mais je ne puis penſer qu'à mon peu de puiſſance
Vendôme ait attaché le deſtin de la France ;
Qu'il n'ait lu ſon devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait beſoin de moi pour être vertueux.
Vos deſſeins ont ſans doute une ſource plus pure ;
Vous avez conſulté le devoir, la nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDOME.

L'amour ſeul a tout fait, et c'eſt-là mon malheur ;

Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe!
Duſſé-je vous déplaire et forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt; venez.

NEMOURS.

Vous oſez?...

ADELAÏDE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDOME.

Nemours... ingrate... Ah Ciel!
C'en eſt donc fait... mais non... mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ſes premiers tranſports étouffer mon amour;
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends juſtice; et ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous: cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte;

Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, et ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache;
Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache; (4)
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide! et c'eſt ainſi que je dois vous punir.

ADELAÏDE.

Je devrais ſeulement vous quitter et me taire;
Mais je ſuis accuſée, et ma gloire m'eſt chère.
Votre frère eſt préſent, et mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée. (*e*)
Oui, j'aime; et je ſerais indigne, devant vous,
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer, ſi, par ma complaiſance,
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'eſt plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre eſtime, et vous me la devez.

VENDOME.

VENDOME.

Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vît immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vu vos funestes appas;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival: mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre long-temps.
Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirans;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs, des princes méprisés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDOME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré

L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-temps mes tranſports au ſilence :
Connais-moi donc, barbare; et remplis ta vengeance.
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

VENDOME.

Toi, cruel! toi, Nemours?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus ſecrète a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie;
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie :
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puisâmes tous deux dans ce ſang dont je ſors,
L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eſt mon rival, et je l'ai combattu ;
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le temps, ni ſur-tout ton courage ;
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié :

Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur, et mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

VENDOME.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats, obéiſſez.

ADELAÏDE.

(*aux ſoldats.*)
Non : demeurez, cruels.... Ah ! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

NEMOURS.

Vous le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le : il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même ;
Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)
Ah cher Prince !.. Ah Seigneur ! voyez à vos genoux...

VENDOME.

(*aux ſoldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez : Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :

Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi, Seigneur.

VENDOME.

Eh bien, achevez donc de décider mon cœur :
Parlez.

## *SCENE IV.*

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY, DANGESTE, un Officier, Soldats.

COUCY.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOME.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine, et de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

## *SCENE V.*

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

Le feriez-vous, Seigneur ? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature ?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

NEMOURS.

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charle est son maître.

COUCY.

Ecoutez : ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissentions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce.
Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.

Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

COUCY.

Et quel eſt-il, Seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins?
L'amour ſubjuguer tout? ſes cruelles faibleſſes
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes?
Des frères ſe haïr, et naître, en tous climats,
Des paſſions des grands le malheur des Etats? (5)
Prince, de vos amours laiſſons là le myſtère.
Je vous plains tous les deux; mais je ſers votre frère.
Je vais le ſeconder; je vais me joindre à lui
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi;
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé; je vous laiſſe, et j'y vole.
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole;

Elle me ſuffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi

Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense;
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte!...
Quoi, vous m'abandonnez!... vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut : chaque instant est un péril fatal;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours aux bords du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(*à Dangeste.*)

( *à Dangeſte.* )

Dangeſte, ſes malheurs ont droit à tes ſervices ;
Je ſuis loin d'exiger d'injuſtes ſacrifices ;
Je reſpecte mon frère, et je ne prétends pas
Conſpirer contre lui dans ſes propres Etats.
Ecoute ſeulement la pitié qui te guide ;
Ecoute un vrai devoir, et ſauve Adélaïde.

ADELAÏDE.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je déteſtais ces lieux, j'en ſors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une ſi chère vue :
Tantôt à ce départ vous étiez réſolue,
Le deſſein était pris, n'oſez-vous l'achever ?

ADELAÏDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'eſpérais vous trouver.

NEMOURS.

Priſonnier ſur ma foi, dans l'horreur qui me preſſe,
Je ſuis plus enchaîné par ma ſeule promeſſe,
Que ſi de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus peſans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous ſuivre :
Vous ſuivrez cet ami par des détours obſcurs,
Qui vous rendront bientôt ſous ces coupables murs.
De la Flandre à ſa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi ſous les remparts il trouvera l'eſcorte.
Le temps preſſe, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et ſans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous ſépare.

ADELAÏDE.

Qui! moi? que je vous laiſſe au pouvoir d'un barbare?
Seigneur, de votre ſang l'Anglais eſt altéré;
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans ſon courroux funeſte,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteſte?

NEMOURS.

Il n'oſerait.

ADELAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt; le roi vient et nous venge;
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez: ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés, grondant autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs, pris d'aſſaut, malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Je frémis de vous voir encor ſous ſa puiſſance;
Redoutez ſon amour autant que ſa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde, partez.

ADELAÏDE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Et bientôt mon appui lui devient néceſſaire.

ADELAÏDE.

Auſſi-bien que mon cœur, mes pas vous ſont ſoumis.
Eh bien, vous l'ordonnez, je pars et je frémis !
Je ne ſais... mais enfin, la fortune jalouſe
M'a toujours envié le nom de votre épouſe.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolennels,
Inutiles garans d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, et non plus aſſurée.
Vous, Manes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire, en la prenant pour femme;
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe et ma flamme:
Adoptez-la pour fille, et puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous !

ADELAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes,
Cher époux; cher amant....

NEMOURS.

Quoi, vous verſez des larmes !
C'eſt trop tarder, adieu.... Ciel ! quel tumulte affreux !

## *SCENE II.*

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, Gardes.

VENDOME.

Je l'entends, c'eſt lui-même : arrête, malheureux ;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur ;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir ;
Et ton ſang...

ADELAÏDE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite ;
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite,
Punis ces attentats, et ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, et de fuir ſes tyrans :
Mais reſpecte ton frère, et ſa femme, et toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime ;
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoiſonnés ;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains ſi chères.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper ;
Je ſuis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor ; le temps, le péril preſſe ;
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez : ſa grâce eſt à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur ?

VENDOME.

C'eſt aſſez.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahiſſe !

VENDOME.

Arrêtez... répondez....

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périſſe.

NEMOURS.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats,
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas ;

Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDOME.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéiſſe.

## *SCENE III.*

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Vous, cruel ! vous feriez cet affreux ſacrifice !
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir !
Quoi, voulez-vous...

VENDOME.

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laiſſez-moi : votre vue augmente mon ſupplice.

## *SCENE IV.*

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Ah! je n'attends plus rien que de votre juſtice ;
Coucy, contre un cruel oſez me ſecourir.

VENDOME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteſte ici le ciel. . .

VENDOME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en eſt trop ; va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir ;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tigre ! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir,
Par ton juſte ſupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts ; tombe, et péris ſans gloire,
Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, juſtement abhorrés,
La haine et le mépris que tu m'as inſpirés.

## *SCENE V.*

### VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
Que la main de la haine, et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.
(*il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne ſe connaît plus, il ſuccombe à ſa rage.

VENDOME.

Eh bien, ſouffriras-tu ma honte et mon outrage?
Le temps preſſe; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouſe à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait ſoulevé mon peuple, et me livre à ſon maître?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la ſédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en ſecret rallumée.

VENDOME.

C'eſt Nemours qui l'allume, il nous a trahis tous.

COUCY.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous ;
La ſuite en eſt funeſte, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français ſont en armes,
Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
Vos dangers ſont accrus.

VENDOME.

Eh bien, que faut-il faire ?

COUCY.

Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr, aſſez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête ;
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiſer avec gloire un monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'eſpère
Signer en votre nom cette paix ſalutaire :
Mais, s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

VENDOME.

Ami, dans le tombeau, laiſſe-moi ſeul deſcendre ;
Vis pour ſervir ma cauſe, et pour venger ma cendre ;
Mon deſtin s'accomplit, et je cours l'achever :
Qui ne veut que la mort eſt sûr de la trouver :
Mais je la veux terrible, et lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

VENDOME.

Il est dans cette tour, où vous seul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire.....

COUCY.

De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frère ?

VENDOME.

Non, je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDOME.

Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importe l'Etat et mes vains alliés ?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

VENDOME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !

Ah ! trop heureux Dauphin, c'eſt ton ſort que j'envie ;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie ;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, et n'a pas balancé, (*f*)
Allez : Vendôme encor, dans le ſort qui le preſſe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeſſe ;
D'autres me ſerviront, et n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

COUCY, *après un long ſilence.*

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiſſe.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami ſe perd, il faut qu'on l'avertiſſe,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Je revois mon ami... vengeons-nous, vole.... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content.
Qu'à l'inſtant de ſa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai, ſans trouble et ſans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

VENDOME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur inſolent, commande ſous mes yeux;
Je ne veux pas ſervir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger ſans être ſon eſclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous ai-je beſoin de lui?
Du ſort de ce grand jour laiſſez-moi la conduite:
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Juſqu'au dernier moment je veux ſeul commander.

VENDOME.

Pourvu qu'Adélaïde, au déſeſpoir réduite,
Pleure en larmes de ſang l'amant qui l'a ſéduite;
Pourvu que de l'horreur de ſes gémiſſemens
Mon courroux ſe repaiſſe à mes derniers momens;
Tout le reſte eſt égal, et je te l'abandonne:
Prépare le combat, agis, diſpoſe, ordonne.
Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs déſeſpérés qu'importe un peu de gloire?
Périſſe ainſi que moi ma funeſte mémoire!

Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
D'une indigne maîtreſſe, et d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle :
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
Mais je tiendrai parole, et je vais vous ſervir.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

VENDOME, UN OFFICIER, Gardes.

VENDOME.

O Ciel ! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir, et des trahiſons, et des ſoulèvemens ?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Dangeſte eſt-il puni de ſa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le ſang de l'infidelle.

VENDOME.

Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance !
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.

On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.
Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace, avec le même zèle :
Imitez votre maître ; et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*ſeul.*)

Le ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le ſignal du carnage.
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival ;
Je vais être ſervi : j'attends l'heureux ſignal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur ſe prépare....
Un frère aſſaſſiné ! quel bonheur ! ah, barbare !
S'il eſt doux d'accabler ſes cruels ennemis,
Si ton cœur eſt content, d'où vient que tu frémis ?
Allons.... mais quelle voix gémiſſante et ſévère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eſt ton frère !
Ah ! prince infortuné ! dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus ſaints ; Nemours fut ton ami !
O jours de notre enfance ! ô tendreſſes paſſées !
Il fut le confident de toutes mes penſées.
Avec quelle innocence et quels épanchemens,
Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens !
Que de fois, partageant mes naiſſantes alarmes,
D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes !
Et c'eſt moi qui l'immole ! et cette même main,

D'un frère que j'aimai déchirerait le ſein !
O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel.
Mais, que dis-je ? Nemours eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde.... Ah ! trop jaloux tranſport !
Il l'aime ; eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le temps, et la guerre et l'abſence, (6)
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence ;
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait ; n'importe, il eſt mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends ;
Je ne veux point marcher ſur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en eſt encor temps.

## *SCENE II.*

VENDOME, l'Officier des Gardes.

VENDOME.

Que l'on ſauve Nemours ;
Portez mon ordre, allez, répondez de ſes jours.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur ! j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte;
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort....

VENDOME.

(*on entend le canon.*)

Quoi, déjà!.... Dieu, qu'entends-je! Ah Ciel! mon frère est mort!
Il est mort, et je vis! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme. Ah! vérité funeste!
Je vois ce que je suis, et ce que je déteste!
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
Ah, Nemours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine,
Mon frère!

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDOME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais non. D'un parricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

## *SCENE III.*

### VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur, et puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?)
Puiſqu'à ravir ma foi, votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée.....
Puiſque je ſuis réduite au déplorable ſort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter ſa mort,
Et que de votre rage, et miniſtre, et victime,
Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſupplice et mon crime,
Mon choix eſt fait, Seigneur, et je me donne à vous:
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille ſous ſes pas abaiſſez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris;
Je trahis mon amant; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, et fuis votre conquête;
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête;
Sachez que cette main que vous tyranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
Allons... Eh quoi ! d'où vient ce ſilence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'eſt point en liberté ?

VENDOME.

Mon frère ?

ADELAÏDE.

Dieu puiſſant ! diſſipez mes alarmes !
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

VENDOME.

Vous demandez ſa vie....

ADELAÏDE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis.....

VENDOME.

Madame, il n'eſt plus temps.

ADELAÏDE.

Il n'eſt plus temps ! Nemours ! ...

VENDOME.

Il eſt trop vrai, cruelle !
Oui, vous avez dicté ſa ſentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop ſu m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez ſur un amant coupable et ſanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAÏDE.

Nemours eſt mort ? barbare ! ....

VENDOME.

Oui : mais c'eſt de ta main,
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAÏDE, *ſoutenue par Taïſe, et preſque évanouie.*

Il eſt mort !

VENDOME.

Ton reproche....

ADELAÏDE.

Epargne ma misère :
Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embraſſer, et mourir.

VENDOME.

Ton horreur eſt trop juſte. Eh bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide :
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduiſe.

## *SCENE IV.*

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

COUCY.

Ah Ciel ! que faites-vous ?

VENDOME. (*on le déſarme.*)

Laiſſe-moi me punir, et me rendre juſtice.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Vous, d'un aſſaſſinat vous êtes le complice ?

VENDOME.

Miniſtre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

VENDOME.

Malheureux que je ſuis! ta ſévère rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe;
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

COUCY.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main?

VENDOME.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être:
Mais toi, dont la ſageſſe, et les réflexions,
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'avais tant craint l'eſprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY.

Eh bien, puiſque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame;
Puiſque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang, vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver;

Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy fait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, et calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Adélaïde.*)
Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.
(*le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.*)

## *SCENE V et dernière.*

VENDOME, ADELAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADELAÏDE.

NEMOURS!

VENDOME.

Mon frère!

ADELAÏDE.

Ah Ciel!

VENDOME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS, *s'avançant du fond du théâtre.*

J'ose encor te revoir, te plaindre et t'embrasser.

VENDOME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDOME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne aſſaſſin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner ſoudain le ſignal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple, et ce ſervice inſigne,
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi ;
Mes yeux, couverts d'un voile et baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi, nous voulions te ſervir.
Quel eſt donc ton deſſein ? parle.

VENDOME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale juſtice ;
D'expier devant vous, par le plus grand ſupplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
Dans mon cœur déſolé, s'irrite encor pour elle.

Coucy ſait à quel point j'adorais ſes appas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſsède,
Je l'adore encor plus..... et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras;
Aimez-vous : mais au moins ne me haïſſez pas.

NEMOURS, *à ſes pieds.*

Moi vous haïr jamais! Vendôme, mon cher frère!
J'oſai vous outrager..... vous me ſervez de père.

ADELAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur ſoufferte.

VENDOME.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu.
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.
(*à Nemours.*)
Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, et chérit ſa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Allez; ainſi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts ſoumis amenez votre maître;
Il eſt déjà le mien : nous, allons à ſes pieds
Abaiſſer ſans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;

Bon

Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle ;
Es-tu content, Coucy ?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# VARIANTES

## D'ADELAIDE.

(*a*) DANS l'édition de 1765, la scène commençait par ces vers :

Enfin c'est trop attendre, enfin je dois connaître,
Dans les derniers momens qui me restent peut-être,
Si, volant aux combats, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de son bonheur.

(*b*) VENDOME.

Vous qui me tenez lieu de rois et de patrie,
Vous dont les jours.....

ADELAÏDE.

Je sais que je vous dois la vie.

(*c*) Edition de 1765.

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France ;
Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
Pour vos vrais ennemis qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour saper par degrés cette vaste puissance ;
Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDOME.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais ;
Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage :
Ce fils de Charles six, cette odieuse cour,
Ce ministre insolent m'ont aigri sans retour ;
De leurs sanglans affronts mon ame est trop frappée ;
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY.

Non, c'eſt pour obtenir une paix néceſſaire.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux....

(*d*) Enflé de ſa victoire et teint de votre ſang,
Il m'oſe offrir la main qui vous perça le flanc.

(*e*) Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en ſecret eſt épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaiſance
Avait à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous penſez que ma foi, ma liberté, mes jours,
Vous étaient aſſervis pour prix de vos ſecours.

(*f*) COUCY.

Il a payé bien cher ce fatal ſacrifice.

VENDOME.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce ſervice:
Oui je le veux, ma mort à l'inſtant le ſuivra;
Mais du moins avant moi mon rival périra.

# NOTES.

(1) IMITATION de ces vers de Cinna :

Si le ciel me réſerve un deſtin rigoureux,
Je mourrai tout enſemble, heureux et malheureux.
Heureux pour vous ſervir d'avoir perdu la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

(2) Vers de la Henriade.

(3) C'eſt la réponſe du chevalier *Bayard* mourant, au connétable de *Bourbon*.

(4) Il y a dans la Sophonisbe de *Corneille :*

Je lui cède avec joie un poiſon qu'il me vole,

(5) *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

(6) Ces vers rappellent ceux de Phèdre :

Hélas ! ils ſe voyaient avec pleine licence ;
Le ciel de leurs ſoupirs approuvait l'innocence,
Ils ſuivaient ſans remords, leur penchant amoureux ;
Tous les jours ſe levaient clairs et ſereins pour eux.

# VARIANTES

## D'ADELAIDE DU GUESCLIN

*D'après le manuſcrit de 1734.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

. . . . . .

L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Vous pouvez tout : parlez.

COUCY.

J'ai dans les champs de Mars,
De Vendôme en tout temps ſuivi les étendards ;
Pour lui ſeul au Dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'eſt Vendôme que j'aime, et non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide, et l'honneur fut ma loi :
Et juſqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout, pour lui mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer ma faible vue ;
Je ne m'aveugle pas. . . &c.

. . . . . .

Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui ;
Le temps réglera tout : mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Prenez moins de ſouci ſur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, et non vos vœux, ſont faits pour le régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aſpirai juſqu'à vous. . . &c.

COUCY.

. . . . . .

Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.

Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux et plein du même zèle,
Je ſervirai ſous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me ſerve à mon tour.
Voilà mes ſentimens. Conſidérez, Madame,
Le nom de cet amant, ſes ſervices, ſa flamme;
J'oſe lui ſouhaiter un cœur tel que le mien:
Oubliez mon amour, et répondez au ſien.

ADELAÏDE.

. . . . . .
. . . . . .

Connaît l'amitié ſeule, et fait braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puiſſant qu'à mon ſecours j'appelle,
Laiſſer tant de vertu dans l'ame d'un rebelle!
Pardonnez-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les ſujets de mon roi,
Quand, détruiſant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères?
C'eſt en vain que j'en parle; hélas! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien ſur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce?

## *SCENE IV.*

VENDOME.

. . . . . Je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ADELAÏDE.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaiſſance.

VENDOME.

Et vous pouvez le dire avec indifférence!
Ingrate, attendiez-vous ce temps pour m'affliger?
Eſt-ce donc près de vous qu'eſt mon plus grand danger?
Ah Dieux!

COUCY.

Le temps nous preſſe.

VENDOME.

Oui, j'aurais dû vous fuivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer et de vivre.
Allez, cruel objet dont je fus trop épris,
Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
A mon cœur malheureux eſt moins barbare qu'elle.

## SCENE V.

ADELAÏDE.

Est-il bien vrai, Nemours ferait-il dans l'armée?
Vendôme, et toi, cher Prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô Ciel! eſt le plus malheureux?

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

VENDOME.

. . . . . Teint du ſang des Français.

COUCY.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Quant à ce ſang français que nos mains font couler,
A cet Etat, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, &c.

## SCENE II.

VENDOME.

. . . . . .

A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
Ne corromps point ici la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verſer dans nos cœurs.

Donnons, donnons, mon frère, à ces triſtes provinces,
Aux enfans de nos rois, au reſte de nos princes,
L'exemple auguſte et ſaint de la réunion,
Comme ils nous l'ont donné de la diviſion.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte.

## SCENE V.

ADELAÏDE.

. . . . . .

Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Seigneur, ſi votre cœur moins prévenu, moins tendre,
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre,
Vous auriez honoré de plus dignes beautés
Par des ſoins plus heureux et bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa : votre fatale flamme
Vous promit aiſément l'empire de mon ame;
J'étais entre vos mains, et, ſans me conſulter,
Vous ne ſoupçonniez pas qu'on pût vous réſiſter.
Mais puiſqu'il faut enfin dévoiler ce myſtère,
Puiſque je dois répondre, et qu'il faut vous déplaire;
Réduite à m'expliquer, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.

. . . . . .

. . . . . .

ADELAÏDE.

. . . . . .

Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer?

VENDOME.

Quoi! vous oſez.... mais non.... j'ai tort.... je le confeſſe,
De mes emportemens ne voyez point l'ivreſſe;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaiſſer.
L'amour qui vous parlait doit-il vous offenſer?
Excuſe mes fureurs, toi ſeule en es la cauſe.
Ce que j'ai fait pour toi ſans doute eſt peu de choſe :
Non, tu ne me dois rien; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi ſeule, et n'ai rien mérité.

Te ſervir, t'adorer eſt ma grandeur ſuprême,
C'eſt moi qui te dois tout, puiſque c'eſt moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je ſuis ſoumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, ſait troubler, pouſſe et retient mon ame,
Ne réduis point Vendôme au dernier déſeſpoir;
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir.
Tu tiens entre tes mains le deſtin de ma vie,
Mes ſentimens, ma gloire et mon ignominie;
Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs,
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes ſoumiſſions, crains-moi, crains ma colère;
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire:
Laiſſe-la dans mon cœur; c'eſt aſſez qu'à jamais
Ta beauté dangereuſe en ait chaſſé la paix.

ADELAÏDE.

Je plains votre tendreſſe, et je plains davantage
Les excès où s'emporte un ſi noble courage.
Votre amour eſt barbare, il eſt rempli d'horreurs;
Il reſſemble à la haine, il s'exhale en fureurs:
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un et l'autre.
Abandonnez un cœur ſi peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire et de vous affliger.

VENDOME.

Eh bien, c'en eſt donc fait?

ADELAÏDE.

Oui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre ame eſt ouverte;
Reſpectez-vous aſſez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi;
Loin de ſes ennemis ſouffrez qu'il me revoie.

VENDOME.

Me puniſſe le ciel ſi je vous y renvoie!
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,

Je le hais d'autant plus qu'il eſt ſervi par vous.
Un rival inſolent à ſa cour vous rappelle !
Quel qu'il ſoit, frémiſſez, tremblez pour lui, cruelle, &c.

## *SCENE VI.*

VENDOME *ſeul.*

ADELAÏDE ! ingrate ! ah ! tant de fermeté,
Sa funeſte douceur, ſa tranquille fierté,
L'orgueil de ſes vertus redoublent mon injure.
Quel amant, quel héros contre moi la raſſure ?
Par qui mon tendre amour eſt-il donc traverſé ?
Ce n'eſt point le Dauphin, d'autres yeux l'ont bleſſé.
Ce n'eſt point Richemont, la Trimouille, la Hire ;
On ſait de quels appas ils ont ſuivi l'empire :
C'eſt encor moins mon frère, et d'ailleurs, à ſes yeux
Le ſort n'offrit jamais ſes charmes odieux.
Que l'on cherche Coucy ; je ne ſais, mais peut-être,
Sous les traits d'un héros, mon ami n'eſt qu'un traître.
Mon cœur de noirs ſoupçons ſe ſent empoiſonner.
Quoi ! toujours vers ſon prince elle veut retourner ?
Quoi ! dans le même inſtant, Coucy, plus infidelle,
Vient me parler de paix, et s'entend avec elle ?
L'aime-t-il ? pourrait-il à ce point m'inſulter ?
Puiſqu'il l'a vue, il l'aime ; il n'en faut point douter.
Les conſeils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
Leurs ſecrets entretiens, tout m'annonce.... ah, perfide !

## *SCENE VII.*

COUCY.

. . . AIMEZ-MOI, Prince, au lieu de me louer :
Et ſur vos intérêts ſouffrez que je m'explique.
Vous m'avez ſoupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis

Les débris diſperſés de l'Empire des lys.

. . . . . .

COUCY.

Mais qu'importent pour vous ſes vœux et ſes deſſeins ?
Eſt-ce donc à l'amour à régler nos deſtins ?
Ce bras victorieux met-il dans la balance
Le plaiſir et la gloire, une femme et la France ?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir ?
Le ſalut de l'Etat dépend-il d'un ſoupir ?
Aimez, mais en héros qui poſsède ſon ame,
Qui gouverne à la fois ſa maîtreſſe et ſa flamme.

. . . . . .

Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Ah ! je n'en puis donner jamais que de faibleſſe.
Mon cœur déſeſpéré cherche et craint la ſageſſe ;
Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ſes attraits,
Et j'embraſſe en pleurant les erreurs que je hais.
Ma chaîne eſt trop peſante, elle eſt affreuſe et chère ;
Si tu briſas la tienne, elle fut bien légère ;
D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé ;
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
De la pure amitié l'amour eût été maître ;
Par moi, par mon ſupplice, apprends à le connaître ;
Vois à quel déſeſpoir il peut nous entraîner ;
Sers-moi, plains-moi du moins, mais ſans me condamner.
Malgré tous tes conſeils, il faut qu'Adélaïde
Gouverne mes deſtins, ou m'égare, ou me guide.

## ACTE III.

### *SCENE II.*

ADELAÏDE.

. . . . . .

. . . . . .

Juſte Ciel ! quel regard et quel accueil glacé !

NEMOURS.

Vous prenez trop de ſoin de mon deſtin funeſte.
Que vous importe, ô Dieux! ce déplorable reſte
De ces jours conſervés par le ciel en courroux,
De ces jours déteſtés qui ne ſont plus à vous?

ADELAÏDE.

Qui ne ſont plus pour moi! Nemours, pouvez-vous croire...

NEMOURS.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui ſe fermaient ſe rouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France et mon amour?
Grand Dieu! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu ſans foi, me la rends-tu perfide?
Inſtruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de ſermens.....

ADELAÏDE.

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout, juſqu'à vos ſoupçons; jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

. . . . . .
Et je ſuis ſon vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir ſa ſuperbe eſpérance?
Qui de ſes vœux ardens nourrit la confiance?
Comment à cet hymen ſe peut-il préparer?
Qu'avez-vous répondu? Qu'oſe-t-il eſpérer?

ADELAÏDE.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon ame
Le ſecret de ma vie, et celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la conſtante foi
Que le ſang de Gueſclin doit garder à ſon roi.
Mais, hélas! cette foi, plus tendre et plus ſacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs eſt le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ſes yeux.

## *SCENE III.*

VENDOME.

. . . . . .

Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Vous avez attendu que ce cœur déſolé
Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loiſir conſommer mon outrage;
Jouir de mon opprobre et de mon eſclavage;
Appeſantir mes fers, quand vous les dédaignez;
Et déchirer en paix un cœur où vous régnez.
Mes maux vous ont inſtruit du pouvoir de vos charmes;
Votre orgueil s'eſt nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en ſuis point ſurpris: et ces ſéductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
Tous ces piéges ſecrets, tendus à nos faibleſſes,
L'art de nous captiver, d'engager ſans promeſſes,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain.

ADELAÏDE.

. . . . . .

Je vous en fais l'aveu; je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en ſecret eſt épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaiſance
Avait à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous le ſavez, Seigneur, et malgré ce courroux,
Votre eſtime eſt encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut-être
Quel héros de mon cœur en effet eſt le maître,
De quel feu vertueux nos cœurs ſont embraſés,
Et vous m'en punirez alors, ſi vous l'oſez.

## *SCENE IV.*

VENDOME, NEMOURS.

VENDOME.

Elle me fuit, l'ingrate! elle emporte ma vie:
O honte qui m'accable! ô ma bonté trahie!
Rappelez-la, mon frère, apaiſez ſon courroux;
Je prétends lui parler, ſoyez juge entre nous.
Mes diſcours imprudens l'ont ſans doute offenſée;
Fléchiſſez-la pour moi.

NEMOURS.

Quelle eſt votre penſée?
Parlez, que voulez-vous?

VENDOME.

Qui, moi! ce que je veux!
Je veux.... je dois briſer ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte, et qu'une fuite prompte
Emporte mon amour, et m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ſes charmes dangereux,
Qu'elle me laiſſe.

NEMOURS.

Eh bien, votre cœur généreux
Ecoute ſon devoir, et cède à la juſtice:
Je lui vais annoncer ce juſte ſacrifice.
Sans doute que ſon cœur, ſenſible à vos bontés,
Se ſouviendra toujours.....

VENDOME.

Non, Nemours, arrêtez,
Je n'y puis conſentir; Nemours, qu'elle demeure.
Je ſens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi! vous rougiſſez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés!
Vous en étonnez-vous? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, ſi l'amour a jamais eu vos ſoins,
Si vous avez aimé, vous m'excuſez du moins.

NEMOURS.

Mon frère, de l'amour j'ai trop ſenti les charmes :
J'éprouvai, comme vous, ſes cruelles alarmes :
J'ai combattu long-temps, j'ai cédé ſous ſes coups ;
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

VENDOME.

Vous, mon frère ?

NEMOURS.

Après tout, puiſqu'il eſt impoſſible
Que jamais à vos feux ſon cœur ſoit acceſſible,
Ecoutez votre gloire et vos premiers deſſeins.
Raffermiſſez un trône ébranlé par vos mains ;
Empêchez que l'Anglais n'opprime et ne partage
De nos rois, nos aïeux le ſanglant héritage.
Et que, par les Bourbons tout l'Etat ſoutenu.....

VENDOME.

Adélaïde, hélas ! aurait tout obtenu.
Je cédais à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire :
Vous avez, il eſt vrai, combattu contre moi ;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi.
Telle était ſa fureur, et vous l'avez ſervie ;
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir ;
Mais ſi mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,
Quel eſt l'heureux amant qu'à Vendôme on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux ?
Porterai-je au haſard ma vengeance et mes coups ?
Ne ſoupçonnez-vous point à qui je dois ma rage ?
Vous connaiſſez la cour, ſes mœurs et ſon langage ;
Vous ſavez que ſur nous, ſur nos ſecrets amours,
Des oiſifs courtiſans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on ? du moins qui penſe-t-on qu'elle aime ?

NEMOURS.

Eh, de quels nouveaux traits vous percez-vous vous-même !

De quelque heureux objet dont ſon cœur ſoit charmé,
Ne vous ſuffit-il pas qu'un autre en ſoit aimé?

VENDOME.

Quel plaiſir vous ſentez, cruel, à me le dire!
Je ne ſuis point aimé! quoi? lâche, je ſoupire!
Mais, encore une fois, qui puis-je ſoupçonner?
Aidez ma jalouſie à ſe déterminer.
Je ne ſuis point aimé! Malheur à qui peut l'être!
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître!
J'ai ſoupçonné Coucy: ſa fauſſe probité
Peut-être ſe jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue;
L'ingrate, je le ſais, vous était inconnue;
Vous n'avez vu qu'ici ſes funeſtes appas,
Et ma tendre amitié ne vous ſoupçonne pas.
Peut-être qu'elle aura pour combler mon injure,
Choiſi mon ennemi dans une foule obſcure.
Dans ſon abaiſſement elle a mis ſon honneur;
Sa fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de ſacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

VENDOME.

Ah! pourquoi dans mon cœur oſez-vous l'excuſer?
Quoi! toujours de vos mains déchirer ma bleſſure!
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure;
Si..... Mais eſt-il bien vrai, n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangereux que j'aime et que je hais?
Eſt-il vrai?... Pardonnez ma jalouſe furie.

NEMOURS.

Au nom de la nature et du ſang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi, je revole à la cour:
Ces ſoins détourneront le ſoin qui vous dévore.

VENDOME.

VENDOME.

Non, périſſe plutôt cette cour que j'abhorre;
Périſſe l'univers dont mon cœur eſt jaloux.

NEMOURS.

Eh bien! où courez-vous, mon frère?

VENDOME.

Loin de vous,
Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laiſſez-moi me cacher à toute la nature;
Laiſſez-moi....

## SCENE V.

NEMOURS.

Que veut-il? quel ſerait ſon deſſein?
Ses yeux fermés ſur nous s'ouvriraient-ils enfin?
Allons, n'attendons pas que ſon inquiétude
De ſes premiers ſoupçons paſſe à la certitude:
Arrachons ce que j'aime à ſes tranſports affreux,
Duſſions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile, amour, attentats néceſſaires,
Hélas! à quel état réduiſez-vous deux frères!

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Eh bien! c'en eſt donc fait, ma fuite eſt aſſurée.

TAÏSE.

Votre heureuſe retraite eſt déjà préparée.

ADELAÏDE.

Déjà quitter Nemours!

TAÏSE.

Vous partez cette nuit.

ADELAÏDE.

Ma gloire me l'ordonne, et l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empreſſement farouche;
Moi-même je me fuis, je tremble que ma bouche,
Mon ſilence, mes yeux ne vinſſent à trahir
Un ſecret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juſte,
J'implorerai l'appui de ce monarque auguſte,
D'un roi qui, comme moi par le ſort combattu,
Dans les calamités épura ſa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce mot ſeul doit ſuffire:
Ma faible volonté fléchit ſous ſon empire.
Il le veut; ah! Taïſe.... ah! trop fatal amour!
Combien de changemens, que de maux en un jour!
Mon amant expirait, et quand la deſtinée
Conſerve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher,
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher.

## *SCENE II.*

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Oui, je viens vous preſſer de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur néceſſaire,
De me priver de vous; au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs et des miens,
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte?

NEMOURS.

Il le faut.

ADELAÏDE.

Ah! Nemours.....

NEMOURS.

De cette heureuſe fuite,
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra ſoin;
Ceux qu'il a ſu gagner vous conduiront plus loin.
De la Flandre à ſa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi ſous les remparts il trouvera l'eſcorte;
Le temps preſſe, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir.... mais ſi tôt.... et ſans vous!

NEMOURS.

Priſonnier ſur ma foi, dans l'horreur qui me preſſe,
Je ſuis plus enchaîné par ma ſeule promeſſe,
Que ſi de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus peſans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous ſuivre;
Et j'ai du moins la gloire en des malheurs ſi grands,
De ſauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez; le juſte ciel, qui pour nous ſe déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous ſépare.
Demain le roi s'avance et vient venger mes fers.
Aux étendards des lys ces murs ſeront ouverts;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéreſſe;
Leurs bras ſeconderont ſa fidelle nobleſſe.
Hélas! ſi vous m'aimez dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſauts malheur inévitable;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux,
Dont les yeux alarmés ſemblent veiller ſur nous.
Vendôme eſt violent, non moins que magnanime,
Inſtruit à la vertu, mais capable du crime:
Prévenez ſa vengeance, éloignez-vous, partez.

ADELAÏDE.

Vous reſtez expoſé ſeul à ſes cruautés.

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient néceſſaire;
Son captif aujourd'hui, demain ſon protecteur,
Je ſaurai de mon roi lui rendre la faveur;
Et fidèle à la fois aux lois de la nature,
Fidèle à vos bontés, à cette ardeur ſi pure,
A ces ſacrés liens qui m'attachent à vous,
J'attendrai mon bonheur de mon frère et de vous.

ADELAÏDE.

Je vous crois, j'y conſens, j'accepte un tel augure.
Favoriſez, ô Ciel, une flamme ſi pure!
Je ne m'en défends plus : mes pas vous ſont ſoumis.
Je l'ai voulu; je pars... cependant je frémis :
Je ne ſais, mais enfin, la fortune jalouſe
M'a toujours envié le nom de votre épouſe.

NEMOUSS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous doutez de ma foi!
Ne ſuis-je plus à vous? n'êtes-vous plus à moi?
Toutes nos factions, et tous les rois enſemble
Pourraient-ils affaiblir le nœud qui nous raſſemble?
Non : je ſuis votre époux. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolennels,
Inutiles garants d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, et non plus aſſurée.
Vous, Manes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux!
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe et ma flamme;
Adoptez-la pour fille; et puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

ADELAÏDE.

Tous mes vœux ſont comblés; mes ſincères tendreſſes
Sont loin de ſoupçonner la foi de vos promeſſes;

Je n'ai craint que le ſort qui va nous ſéparer.
Mais je ne le crains plus, j'oſe tout eſpérer;
Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
Cher amant, cher époux. . . .

NEMOURS.

Quoi! vous verſez des larmes?
C'eſt trop tarder, adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

## *SCENE III.*

VENDOME, Gardes, ADELAIDE, NEMOURS.

VENDOME.

Je l'entends, c'eſt lui-même. . . arrête, malheureux:
Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête.

NEMOURS.

Ton frère eſt ſans défenſe; il t'offre ici ſa tête.
Frappe.

ADELAÏDE.

C'eſt votre frère. . . ah, Prince, pouvez-vous. . .

VENDOME.

Perfide! il vous ſied bien de fléchir mon courroux. . .
Vous-même, frémiſſez. . . Soldats, qu'on le ſaiſiſſe.

NEMOURS.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice;
Ordonne, tu peux tout, hors m'inſpirer l'effroi.
Mais apprends tous nos maux: écoute et connais-moi.
Oui, je ſuis ton rival; et depuis deux années,
Le plus ſecret amour unit nos deſtinées.
C'eſt toi, dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie:
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Juge de mes tranſports par tes égaremens;
J'ai voulu dérober à tes emportemens,

A l'amour effréné, dont tu l'as poursuivie,
Celle qui te déteste et que tu m'as ravie.
C'est pour te l'arracher que je t'ai combattu ;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu ;
Malheureux, aveuglé, jaloux comme toi-même,
J'ai tout fait, tout tenté pour t'ôter ce que j'aime.
Je ne te dirai point que, sans ce même amour,
J'aurais pour te servir voulu perdre le jour ;
Que si tu succombais à tes destins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères ;
Que Nemours qui t'aimait, aurait quitté pour toi,
Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
Je ne veux point en lâche apaiser ta vengeance,
Je suis ton ennemi, je suis en ta puissance,
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
Aussi-bien, tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin, malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur et mon épouse.
Frappe, dis-je : oses-tu ?

VENDOME.

Traître ! . . c'en est assez ;
Qu'on l'ôte de mes yeux ; Soldats, obéissez.

ADELAÏDE.

Non, demeurez, cruels ; Ah ! Prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
( *à Vendôme.* )
Nemours. . . . . frère inhumain, pouvez-vous oublier. . . .

NEMOURS *à Adélaïde.*

Vous êtes mon épouse et daignez le prier !
( *à Vendôme.* )
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADELAÏDE.

Ah, cher Prince! ah, Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDOME.

( *aux gardes.* ) ( *à Adélaïde.* )
Qu'on m'en réponde : allez. Madame, levez-vous;
Je ſuis aſſez inſtruit du ſoin qui vous engage,
Je n'en demande point un nouveau témoignage.
Vos pleurs auprès de moi ſont d'un puiſſant ſecours;
Allez, rentrez, Madame.

ADELAÏDE.

O Ciel, ſauvez Nemours!

## *SCENE IV.*

VENDOME.

Sur qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate?
Que je te vais punir... Adélaïde... ingrate,
Qui joins la haine au crime, et la fourbe aux rigueurs.
Eh quoi! je te déteſte, et verſe encor des pleurs!
Quoi, même en m'irritant tu m'attendris encore,
Tu déchires mon ame, et ma fureur t'adore!
Frère indigne du jour, tu m'as ſeul outragé;
Et mon bras dans ton ſang n'eſt point encor plongé!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ainſi donc ma bonté, ma flamme était trahie.
Par qui? par des ingrats dont j'ai ſauvé la vie!
Par un frère! ah, perfide! ah, déplaiſir mortel!
Qui des deux dans mon cœur eſt le plus criminel?
. . . . . .
. . . . . .
Qu'il meure; vengeons-nous : c'eſt lui, c'eſt le perfide,
Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.
Et toi, le prix du crime, et que j'aimais en vain,
Je cours te retrouver, mais ſa tête à la main.

## *SCENE V.*

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Que votre vertu, Prince, ici se renouvelle :
Recevez de ma bouche une triste nouvelle :
Apprenez...

VENDOME.

Je sais tout : je sais qu'on me trahit.
Nemours, l'ingrat, le traître !

COUCY.

Eh quoi ? qui vous a dit ?

VENDOME.

Avec quel artifice, avec quelle bassesse
Ils ont trompé tous deux ma crédule tendresse !
Cruelle Adélaïde !

COUCY.

Ah ! qu'entends-je à mon tour ?
Je vous parle de guerre, et vous parlez d'amour ?
Votre sort se décide, et vous brûlez encore ?
Le roi sous ces remparts arrive avec l'aurore ;
La force et l'artifice ont uni leurs efforts ;
Le trouble est au-dedans, le péril au-dehors.
Je vois des citoyens la constance ébranlée,
Leur ame vers le roi semble être rappelée ;
Soit qu'enfin le malheur et le nom de ce roi
Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi,
Soit que plutôt Nemours, en faveur de son maître,
Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

VENDOME.

Nemours ! de tous côtés le perfide me nuit.
Par-tout il m'a trompé, par-tout il me poursuit.
Mon frère !

COUCY.

COUCY.

Il n'a rien fait que votre heureuſe audace
N'eût tenté dans la guerre, et n'eût fait à ſa place.
Mais, quoi qu'il ait oſé, quels que ſoient ſes deſſeins,
Songez à vous, Seigneur, et faites vos deſtins.
Vous pouvez conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous ordonniez, ma main eſt toute prête.
Commandez : voulez-vous, par un ſecret traité,
Apaiſer avec gloire un monarque irrité?
Je me rends dans ſon camp, je lui parle, et j'eſpère
Signer en votre nom cette paix ſalutaire.
Voulez-vous ſur ces murs attendre ſon courroux?
Je revole à la brèche, et j'y meurs près de vous.
Prononcez, mais ſur-tout, ſongez que le temps preſſe.

VENDOME.

Oui, je me fie à vous, et j'ai votre promeſſe
Que vous immolerez à mon amour trahi
Le rival inſolent pour qui j'étais haï.
Allez venger ma flamme, allez ſervir ma haine.
Le lâche eſt découvert, on l'arrête, on l'entraîne;
Je le mets dans vos mains, et vous m'en répondez.
Conduiſez-le à la tour où vous ſeul commandez;
Là, ſans perdre de temps, qu'on frappe ma victime,
Dans ſon indigne ſang lavez ſon double crime.
On l'aime, il eſt coupable, il faut qu'il meure; et moi,
Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

COUCY.

L'arrêt eſt-il porté? . . . Ferme en votre colère,
Voulez-vous en effet la mort de votre frère?

VENDOME.

Si je la veux, grand Dieu! s'il la fut mériter;
Si ma vengeance eſt juſte! en pouvez-vous douter?

COUCY.

Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice!

VENDOME.

Oui, j'attendais de vous une prompte juſtice,

Mais je n'en veux plus rien, puiſque vous héſitez;
Vos froideurs ſont un crime à mes vœux irrités.
J'attendais plus de zèle et veux moins de prudence,
Et qui doit me venger, me trahit s'il balance.
Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah! trop heureux Dauphin, que je te porte envie!
Ton amitié du moins n'a pas été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, et n'a pas balancé.
Allez, Vendôme encor, dans le ſort qui le preſſe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeſſe.
D'autres me vengeront et n'allègueront pas
Une fauſſe vertu, l'excuſe des ingrats.

COUCY.

Non, Prince, je me rends, et ſoit crime ou juſtice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiſſe.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans des pareils momens, vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Ah! je vous reconnais; vengez-moi, vengez-vous.
Perdez un ennemi qui nous trahiſſait tous.
Qu'à l'inſtant de ſa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
Courez: j'irai moi-même annoncer ſon trépas
A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
Volez: que vois-je? arrête. Hélas! c'eſt elle encore.

## *SCENE VI.*

VENDOME, COUCY, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Ecoutez-moi, Coucy, c'eſt vous ſeul que j'implore.

VENDOME *à Coucy.*

Non, fuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir;
Fuis... mais attends mon ordre avant de me ſervir.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Quel eſt cet ordre affreux? cruel! qu'allez-vous faire?

COUCY.

Croyez-moi, c'eſt à vous de fléchir ſa colère;
Vous pouvez tout.

## *SCENE VII.*

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Cruel! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.
Je n'en ſuis pas maîtreſſe, éplorée et confuſe,
Ce n'eſt pas que d'un crime, hélas! je vous accuſe:
Non, vous ne ſerez point, Seigneur, aſſez cruel
Pour tremper votre main dans le ſang fraternel.
Je le crains cependant: vous voyez mes alarmes;
Ayez pitié d'un frère, et regardez mes larmes.
Vous baiſſez devant moi ce viſage interdit!
Ah Ciel! ſur votre front ſon trépas eſt écrit!
Auriez-vous réſolu ce meurtre abominable?

VENDOME.

Oui, tout eſt préparé pour la mort du coupable.

ADELAÏDE.

Quoi, ſa mort!

VENDOME.

Vous pouvez diſpoſer de ſes jours :
Sauvez-le, ſauvez-moi...

ADELAÏDE.

Je ſauverais Nemours !
Ah! parlez, j'obéis : parlez, que faut-il faire ?

VENDOME.

Je ne puis vous haïr, et, malgré ma colère,
Je ſens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours déſeſpéré.
Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes.
Ecoutez ; mes fureurs vont être ſatisfaites ;
Et votre ordre à l'inſtant ſuſpend le coup mortel.
Voilà ma main : venez, ſa grâce eſt à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur !

VENDOME.

Il mourra.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahiſſe !
Arrêtez...

VENDOME.

Répondez.

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périſſe.

ADELAÏDE.

Arrêtez... je conſens...

VENDOME.

Un mot fait nos deſtins ;
Achevez.

ADELAÏDE.

Je conſens... de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous ſuis étrangère ;
Baignez-vous dans mon ſang, mais ſauvez votre frère ;

Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au péril de vos jours vous euſſiez conſervé,
Que vous aimiez, hélas! qui ſans doute vous aime.
Que dis-je? en ce moment n'en croyez que vous-même:
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours... voyez s'il eſt poſſible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible,
Si l'on peut le haïr...

VENDOME.

Ah! c'eſt trop me braver:
Et c'eſt trop me forcer moi-même à m'en priver.
Votre amour le condamne, et ce dernier outrage
A redoublé ſon crime et ma honte et ma rage.
Je vais...

ADELAÏDE.

Au nom du Dieu que nous adorons tous,
Seigneur, écoutez-moi...

## *SCENE VIII.*

VENDOME, ADELAIDE, un Officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, ſongez à vous:
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front ſéditieux.
La trahiſon éclate, elle marche en ces lieux;
Ils s'aſſemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, et Charles pour leur maître.
Au pied de la tour même ils demandent Nemours.

VENDOME.

Il leur ſera rendu, c'en eſt fait; et j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle, immoler vos victimes,
Et je vais commencer votre ouvrage et mes crimes.

## *SCENE IX.*

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Ah, barbare! ah, tyran! que faire, où recourir?
Quel ſecours implorer! Nemours, tu vas périr!
On me retient : on craint la douleur qui m'enflamme.
(*aux ſoldats.*)
Cruels, ſi la pitié peut entrer dans votre ame,
Allez chercher Coucy, courez ſans différer;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

TAÏSE.

Hélas! et de Coucy que pouvez-vous attendre?

ADELAÏDE.

Puiſqu'il a vu Nemours, il le ſaura défendre.
Je ſais quel eſt Coucy, ſon cœur eſt vertueux,
Le crime s'épouvante et fuit devant ſes yeux;
Il ne permettra pas cette horrible injuſtice.

TAÏSE.

Eh! qui ſait ſi lui-même il n'en eſt point complice?
Vous voyez qu'à Vendôme il veut tout immoler;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il ſoupira pour vous, et ſa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à ſe voir vengée.

ADELAÏDE.

Quoi! de tous les côtés on me perce le cœur!
Quoi! chez tous les humains l'amour devient fureur!
Cher Nemours, cher amant, ma bouche trop fidelle
Vient donc de prononcer ta ſentence mortelle!
(*aux gardes.*)
Eh bien, ſouffrez du moins que ma timide voix
S'adreſſe à votre maître une ſeconde fois,
Que je lui parle.

TAÏSE.

Eh quoi? votre main ſe prépare
A s'unir aux autels à la main d'un barbare?
Pourriez-vous?...

ADELAÏDE.

Je peux tout dans cet affreux moment,
Et je ſaurai ſauver ma gloire et mon amant.

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

VENDOME, Suite.

VENDOME.

Eh bien, leur troupe indigne eſt-elle terraſſée?

UN OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu; leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Vers la tour, à grands pas, vous voyez qu'il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux;
Que ſur nos murs ſanglans on porte nos drapeaux.
Hâtez-vous, déployez l'appareil de la guerre;
Qu'on allume ces feux renfermés ſous la terre.
Que l'on vole à la brèche, et s'il nous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.
(*il reſte ſeul.*)
Le ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le ſignal du carnage.

Vainement à Coucy je m'étais confié :
Ai-je pu m'en remettre à ſa faible amitié,
A ſon eſprit tranquille, à ſa vertu ſauvage,
Qui ne ſait, ni ſentir, ni venger mon outrage ?
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Et cette même main va chercher dans ſon flanc
La moitié de moi-même, et le ſang de mon ſang.
Autour de moi, grand Dieu ! que j'ai creuſé d'abymes !
Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes !
Remords toujours puiſſans, toujours en vain bannis,
Je voulais me venger, c'eſt moi que je punis.
Funeſte paſſion dont la fureur m'égare !
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel,
. . . . . .
. . . . . .

## *SCENE III.*

VENDOME.

OUI, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Sans vous je l'euſſe aimé ; ſans ma funeſte flamme,
La nature et le ſang triomphaient dans mon ame.
Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poiſon
Qui m'ôta l'innocence, ainſi que la raiſon.
Vengez ſur ce barbare, indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

## *SCENE IV.*

. . . . . .
. . . . . .

ADELAÏDE.

Nemours eſt mort..... Nemours !

VENDOME.

Oui, mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAÏDE.

Ote-toi de ma vue....

VENDOME.

Achève ta vengeance:
Ma mort doit la finir, mon remords la commence.

ADELAÏDE.

Va, porte ailleurs ton crime et ton vain déſeſpoir,
Et laiſſe-moi mourir ſans l'horreur de te voir.

VENDOME.

Cette horreur eſt trop juſte, elle m'eſt trop bien due,
Je vais te délivrer de ma funeſte vue;
Je vais, plein d'un amour qui, même en ce moment,
Eſt de tous mes forfaits le plus grand châtiment,
Je vais mêler ce ſang qu'Adélaïde abhorre,
Au ſang que j'ai verſé, mais qui m'eſt cher encore.

ADELAÏDE.

Nemours n'eſt plus; arrête, exécrable aſſaſſin,
Réunis deux amans: tu me retiens en vain;
Monſtre, que cette épée....

VENDOME.

Eh bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi....., mais contre un parricide:
Je ne méritais pas de mourir de tes coups....
Que ma main les conduiſe.....

## *SCENE V.*

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

VENDOME.

Hélas! je te l'avoue, oui, dans ma frénéſie,
Moi-même à mon rival j'euſſe arraché la vie.

Je n'étais plus à moi; ce délire odieux
Précipitait ma rage, et m'aveuglait les yeux.
L'amour, le fol amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant la raiſon, m'eût excuſé peut-être.
Mais toi, dont la ſageſſe et les réflexions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'ai craint cent fois l'eſprit ferme et rigide,
Avec tranquillité commettre un parricide!

ADELAÏDE.

Barbare!

COUCY.

Ainſi l'horreur et l'exécration,
Qui ſuivent de ſi près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre ame;
Et, malgré tout l'excès de votre injuſte flamme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver?

VENDOME.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeſte!

ADELAÏDE.

Ah! ceſſez des regrets que ma douleur déteſte:
Tournez ſur moi vos mains, achevez vos fureurs.

COUCY.

(*à Vendôme.*) (*à Adélaïde.*)
Conſervez vos remords: Et vous, ſéchez vos pleurs.

VENDOME.

Coucy, que dites-vous?

ADELAÏDE.

Quel bonheur, quel myſtère?

COUCY, *en faiſant avancer Nemours.*

Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

VENDOME.

Ah! mon appui, mon père!

COUCY.

Que j'aime à voir en vous cette douleur ſincère.

VENDOME.

Nemours... mon frère... hélas! mon crime eſt devant moi:
Mes yeux n'oſent encor ſe retourner vers toi:
De quel œil revois-tu ce monſtre parricide?

NEMOURS.

Je ſuis entre tes mains avec Adélaïde.
Nos cœurs te ſont connus; et tu vas décider
De quel œil déſormais je te dois regarder.

ADELAÏDE.

J'ai vu vos ſentimens ſi purs, ſi magnanimes.

VENDOME.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

COUCY.

Ah! ne rappelez plus cet affreux ſouvenir.

NEMOURS.

Quel eſt donc ton deſſein? parle.

VENDOME.

De me punir.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

VENDOME.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Eloignez-vous plutôt, et fuyez-moi tous deux;
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la bleſſure;
Ce n'eſt qu'en frémiſſant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir, profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.

## *SCENE VI et dernière.*

VENDOME, NEMOURS, COUCY, Officier des Gardes.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, qu'à vos guerriers votre ordre se déclare:
Le roi paraît, il marche, et l'assaut se prépare.

COUCY.

Eh bien, Seigneur?

NEMOURS.

Mon frère, à quoi te résous-tu?
N'est-ce donc qu'à demi que ton cœur s'est rendu?
Ta générosité vient de me faire grâce,
Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse?
Veux-tu haïr la France et perdre ton pays,
Pour de fiers étrangers qui nous ont tant haïs?
Es-tu notre ennemi? ton maître est à tes portes:
Eh bien...

VENDOME.

Je suis français, mon frère, tu l'emportes:
Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.
Je veux oublier tout, et tout sacrifier.
Trop fortunés époux, oui! mon ame attendrie, &c.

*Fin des Variantes d'Adélaïde du Guesclin.*

# AMELIE

OU

# LE DUC DE FOIX,

*TRAGEDIE.*

Repréſentée au mois de décembre 1752.

## *PERSONNAGES.*

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, frère du duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, confidente d'*Amélie.*

Un Officier du duc de Foix.

EMAR, confident de *Vamir.*

*La ſcène eſt dans le palais du duc de Foix.*

# AMELIE

## OU

# LE DUC DE FOIX,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

* Souffrez qu'en arrivant dans ce ſéjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Le grand cœur d'Amélie eſt du parti des rois ;
Contre eux, vous le ſavez, je ſers le duc de Foix ;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépoſitaire,
En ſubjuguant l'Etat, en ſoutient la ſplendeur,
Et de Thierri ſon maître oſe être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance :
J'ai de ſa paſſion prévu la violence ;
Et ſur lui, ſur moi-même, et ſur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.
* Ecoutez-moi, Madame, et vous pourrez connaître
* L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous, peut-être.

AMELIE.

* Je ſais quel eſt Liſois ; ſa noble intégrité
* Sur ſes lèvres toujours plaça la vérité.
* Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

* Sachez que ſi dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
* Je n'approuvai jamais la fatale alliance
* Qui le ſoumet au Maure et l'enlève à la France ;
* Mais, dans ces temps affreux de diſcorde et d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
* Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue ;
* Je ne m'aveugle pas ; je vois avec douleur
* De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur :
* Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe ;
* Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec ſoin,
* Trop ſouvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
* Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices.
* Et qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
* S'il ne nous fallait ſuivre et ne chérir jamais
* Que des cœurs ſans faibleſſe, et des princes parfaits ?
* Tout le mien eſt à lui ; mais enfin cette épée
* Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée ;
Je voudrais à l'Etat rendre le duc de Foix.

AMELIE.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois?
Si ce prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, et c'eſt vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité!

LISOIS.

* Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
* J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
* Révolté ſa fierté par des vérités dures:
* Vous ſeule à votre roi le pourriez rappeler,
* Et c'eſt de quoi ſur-tout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux j'oſai, belle Amélie,
Conſacrer à vos lois le reſte de ma vie;
* Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
* Accepter ſans mépris mon hommage et ma main;
Mais à d'autres deſtins je vous vois réſervée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous ſauva de leurs bras:
* La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire,
* Il eſt prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur,
* Ses bienfaits et ſon nom, tout parle en ſa faveur.
* La juſtice et l'amour vous preſſent de vous rendre:
* Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre:
* Je me tais.... Cependant s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer;
* Je céderais à peine aux enfans des rois même;

* Mais ce prince eſt mon chef, il me chérit, je l'aime ;
* Liſois, ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
* Aurait bravé le prince, et cède à ſon ami.
* Je fais plus, de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
* J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
* Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
* Au héros qui vous ſert, et par qui vous vivez.
* Je verrai d'un œil ſec, et d'un cœur ſans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
* Je réunis pour vous mon ſervice et mes vœux ;
* Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux :
* Voilà mes ſentimens. Si je me ſacrifie,
* L'amitié me l'ordonne, et ſur-tout la patrie.
* Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
* Si le prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

AMELIE.

* Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
* Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
* Quoi, ce cœur (je le crois ſans feinte et ſans détour)
* Connaît l'amitié ſeule, et peut braver l'amour !
* Il faut vous admirer, quand on ſait vous connaître :
* Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
* Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi :
* Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur roi.
* Eh bien, de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

* Vos ordres ſont ſacrés : que faut-il que je faſſe ?

AMELIE.

* Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
* Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
* Je ne me cache point combien ſon choix m'honore;
* J'en vois toute la gloire ; et quand je ſonge encore
* Qu'avant qu'il fût épris de ce funeſte amour,
* Il daigna me ſauver, et l'honneur, et le jour,
* Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
* Tout allié du Maure, et protecteur du crime,
* Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
* Je crains de l'affliger, Seigneur, et je me tais.
* Mais, malgré ſon ſervice et ma reconnaiſſance,
* Il faut par des refus répondre à ſa conſtance,
* Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,
* Pour prix de ſes bontés, de cauſer ſon malheur.
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage ?
Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir ?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux ! quel temps pour l'hyménée !
* Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats ;
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre ſon frère !
Que de raiſons !... Seigneur, c'eſt en vous que j'eſpère.
Pardonnez... achevez vos deſſeins généreux ;
Qu'il me rende à mon roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;

Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelque empire.
Un eſprit mâle et ferme, un ami reſpecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conſeils ſont des lois.

LISOIS.

Il en eſt peu, Madame,
Contre les paſſions qui ſubjuguent ſon ame;
Et ſon emportement a droit de m'alarmer.
Le prince eſt ſoupçonneux, et j'oſai vous aimer.
Quels que ſoient les ennuis dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laiſſez-moi ménager ſon eſprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ſes feux impétueux;
* Je ſais à quels excès irait ſa jalouſie,
* Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie:
* Je vous perdrais peut-être, et mes ſoins dangereux,
* Madame, avec un mot, feraient trois malheureux.
* Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
* Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il vous veut faire.
* Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que, dès ce jour,
* Oubliant à jamais le langage d'amour,
* Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
* J'abandonne à leur ſort et vos vœux et ſa flamme.
* Je crains de l'outrager; je crains de vous trahir;
* Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir.
* Laiſſez-moi d'un ſoldat garder le caractère,
* Madame; et puiſque enfin la France vous eſt chère,
* Rendez-lui ce héros qui ſerait ſon appui:
* Je vous laiſſe y penſer, et je cours près de lui.

## *SCENE II.*

AMELIE, TAÏSE.

AMELIE.

Ah ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un ſi grand changement n'eſt pas en ma puiſſance,
Taïſe, et cet hymen eſt un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi ! le prince à ce point vous ſerait odieux ?
* Quoi ! dans ces triſtes temps de ligues et de haines,
* Qui confondent des droits les bornes incertaines,
* Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
* Où les enfans des rois ſont diviſés entre eux ;
* Vous qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,
Pouvez-vous n'oppoſer qu'un ſentiment d'horreur
Aux ſoupirs d'un héros, qui fut votre vengeur ?
Vous ſavez que ce prince au rang de ſes ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puiſſant apanage il eſt né ſouverain ;
Il vous aime, il vous ſert, il vous offre ſa main.
Ce rang à qui tout cède, et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
* Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
* Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noyés ?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'opprime !

De ſon fatal ſecours je ſerai la victime !
Je lui dois tout ſans doute, et c'eſt pour mon malheur.

TAÏSE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

Eh bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie ;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie :
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier.
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire ;
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frère.

TAÏSE.

Quoi ! ce vaillant Vamir ?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Devançaient les ſermens réſervés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en ſecret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déſerts,
Sous mes toits embraſés me chargèrent de fers.
Le duc eſt l'allié de ce peuple indomptable ;
Il me ſauva, Taïſe, et c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils réſervés ?
* Jours triſtes, jours affreux, qu'un autre a conſervés !

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre ?

Il eût pu reſpecter ces ſaints engagemens.
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis ; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir toujours fidèle à ſon maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De ſon rival altier tu vois la violence ;
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence.
Il ignore, du moins, qu'en des temps plus heureux,
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux :
S'il en était inſtruit, ſa jalouſie affreuſe
Le rendrait plus à craindre, et moi plus malheureuſe.
C'en eſt trop, il eſt temps de quitter ſes Etats :
Fuyons des ennemis, mon roi me tend les bras.
Ces priſonniers, Taïſe, à qui le ſang te lie,
De ces murs en ſecret méditent leur ſortie :
Ils pourront me conduire, ils pourront m'eſcorter ;
Il n'eſt point de péril que je n'oſe affronter.
Je haſarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſaurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite !

## *SCENE III.*

### LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïse.*

EST-CE elle qui m'échappe? eſt-ce elle qui m'évite?
Taïſe, demeurez; vous connaiſſez trop bien
Les tranſports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous ſavez ſi je l'aime, et ſi je l'ai ſervie,
Si j'attends d'un regard le deſtin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de ſon pouvoir
Juſqu'à porter ma flamme au dernier déſeſpoir:
Je hais ces vains reſpects, cette reconnaiſſance,
Que ſa froideur timide oppoſe à ma conſtance.
Le plus léger délai m'eſt un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'eſt en vain qu'à la France, à ſon maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faſte de ſon zèle;
Il eſt temps que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi ſeul ſa patrie et ſon roi.
Elle me doit la vie, et juſqu'à l'honneur même;
Et moi je lui dois tout, puiſque c'eſt moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'eſt trop nous ſéparer;
L'autel eſt prêt, j'y cours; allez l'y préparer.

SCENE

## SCENE IV.

### LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEIGNEUR, ſongez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'Etat dépend la deſtinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir ſon époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, et n'eſt pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends ſans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faibleſſe ait pu jamais m'abattre ?
Penſes-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu.
Ah ! trop ſévère ami, que me reproches-tu ?
Non, ne me juge point avec tant d'injuſtice.
* Eſt-il quelque français que l'amour aviliſſe ?
* Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt ſoit digne de lui-même !
Le ſalut de l'Etat m'occupait en ce jour ;

Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour !
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée ;
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je sais que dès long-temps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée :
Mais, si par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire ;
Et mes soins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère !
Près de mes ennemis mendier sa faveur !
Pour le haïr sans doute il en coûte à mon cœur ;
Je n'ai point oublié notre amitié passée ;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque ? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un maire !
De Pepin son tyran je crains peu la colère ;

Je déteſte un ſujet qui croit m'intimider,
Et je mépriſe un roi qui n'oſe commander :
Puiſqu'il laiſſe uſurper ſa grandeur ſouveraine,
Dans mes Etats au moins je ſoutiendrai la mienne.
Ce cœur eſt trop altier pour adorer les lois
De ce maire inſolent, l'oppreſſeur de ſes rois ;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ſes fils à ramper ſous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïſſez un maire, et votre haine eſt juſte ;
Mais ils ont des Français ſauvé l'empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triſte alliance a de quoi m'alarmer ;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux et terrible ;
Ces brigands africains ſont des tyrans nouveaux,
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps....

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour et la colère.

LE DUC.

Je le sais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas ;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
* L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux,
* Vous y voulez tomber; et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brûlans désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs ;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue ;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux ?
Tant d'agitations, de tumulte, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti ? puis-je avoir un dessein ?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin ;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

LE DUC DE FOIX *seul.*

OSERA-T-ELLE encor refuser de me voir ?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon déſeſpoir ?
Ah ! c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe et faible ! eſclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot et d'un coup d'œil.
Lâche, conſume-les dans l'éternel paſſage
Du dépit aux reſpects, et des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons....

## *SCENE II.*

LE DUC, AMELIE et TAISE *dans le fond.*

AMELIE.

J'ESPERE encore, et tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entrepriſe ?
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je ? Taïſe.

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
Mais vos yeux diſent trop qu'ils ne me cherchent pas ;

Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ?
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain déſeſpoir ?
C'eſt à ma triſte vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arroſés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
S'ils ne ſont par vos mains attachés ſur mon front ;
* Si votre incertitude, alarmant mes tendreſſes,
* Peut encor démentir la foi de vos promeſſes.

AMELIE.

* Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
* Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

LE DUC.

* Quoi ! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage ?...

AMELIE.

* D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage ;
* Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
* Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
* Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême ;
* Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
* Préſenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le ſilence.
* Je vais vous offenſer ; je me fais violence ;
* Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
* Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.

Votre ſang eſt auguſte, et le mien eſt ſans crime ;
Il coula pour l'Etat, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a tranſmis
* La haine qu'un français doit à ſes ennemis ;
* Et ſa fille jamais n'acceptera pour maître
* L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puiſſe être.
* Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
* Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

LE DUC.

* Je ſuis, je l'avoûrai, ſurpris de ce langage ;
* Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage ;
* Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
* Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
* Vous avez fait, Madame, une ſecrète étude
* Du mépris, de l'inſulte et de l'ingratitude ;
* Et votre cœur, enfin, lent à ſe déployer,
* Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
* Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
* Tant d'amour pour l'Etat, et tant de politique.
* Mais, vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien ?
* Vous reſte-t-il ici de parti que le mien ?
M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance,
Qui fait ma ſureté, qui ſoutient ma puiſſance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté ?
* Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie ?

AMELIE.

* Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;

* Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer ?
* Me les conſerviez-vous pour les tyranniſer ?

LE DUC.

* Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
* Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle ;
* Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons,
* Je vois mon déshonneur, je vois vos trahiſons.
* Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
* Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
* C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
* De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
* Et ſi, dans les horreurs du ſort qui nous accable,
* De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
* Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

* Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer.
* Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
* Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
* Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
* Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
* Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
* Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
* Je vous plains, vous pardonne et veux vous reſpecter ;
* Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
* Et je conſerverai, malgré votre menace,
* Une ame ſans courroux, ſans crainte, et ſans audace.

LE DUC.

* Arrêtez ; pardonnez aux tranſports égarés,

* Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérez.
* Je vois trop qu'avec vous Liſois d'intelligence,
* D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe;
* Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
* Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
* Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'alarmes,
* Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
* Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
* Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
* Aimez, il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

* Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
* A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
* Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
* Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
* Vous les faites couler, que vos mains les eſſuient.
* Devenez aſſez grand pour apprendre à dompter
* Des feux que mon devoir me force à rejeter,
* Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

LE DUC.

* Ainſi le ſeul Liſois a votre confiance!
* Mon outrage eſt connu; je ſais vos ſentimens.

AMELIE.

* Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le temps,
* Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
* Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
* Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui;
* Imitez ſa grande ame, et penſez comme lui.

## SCENE III.

LE DUC *seul.*

* Eh bien, c'en eſt donc fait; l'ingrate, la parjure,
* A mes yeux ſans rougir étale mon injure:
* De tant de trahiſons l'abyme eſt découvert;
* Je n'avais qu'un ami, c'eſt lui ſeul qui me perd.
* Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
* Toi qui me conſolais des malheurs de ma vie,
* Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
* Tréſor cherché ſans ceſſe, et jamais obtenu!
* Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
* Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
* Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
* Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
* Le voilà cet ingrat qui, fier de ſon parjure,
* Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

## SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame, aux paſſions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?
De l'affront inoui qui vient de me confondre,
Quel autre était inſtruit, quel autre en doit répondre ?
Je ſais trop qu'Amélie ici vous a parlé ;
* En vous nommant à moi, l'infidelle a tremblé ;
* Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
* Interprète muet de votre intelligence.
Je ne ſais qui des deux je dois plus déteſter.

LISOIS.

Vous ſentez-vous capable au moins de m'écouter ?

LE DUC.

* Je le veux.

LISOIS.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
* M'eſtimez-vous encore, et pouvez-vous me croire?

LE DUC.

* Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux,
* Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été juſqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me juſtifie?
* Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
* Avant que de ſa vie heureux libérateur,
* Vous euſſiez, par vos ſoins, par cet amour ſincère,
* Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
* Moi, plus ſoldat que tendre, et dédaignant toujours
* Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
* Ce langage flatteur et ſouvent ſi perfide,
* Peu fait pour mon eſprit peut-être trop rigide,
* Je lui parlai d'hymen; et ce nœud reſpecté,
* Reſſerré par l'eſtime et par l'égalité,
* Pouvait lui préparer des deſtins plus propices
* Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
* Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;
* Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
* Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes,
* D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes,
Et je me ſuis vaincu, ſans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.

* J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
* L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
* Sans cacher vos défauts vantant votre vertu;
* Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
* Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
* Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
* S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
* Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève et m'humilie!
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; et notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
* Mon cœur.....

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
* Et si vous me devez quelque reconnaissance,
* Faites votre bonheur, il est ma récompense.
* Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
* Votre frere nourrit contre votre allié,
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.

Je prévois que bientôt on verra réunis
* Les débris dispersés de l'empire des Lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire,
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
* Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
* Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
* Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
* Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
* Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
* Si le même parti nous unissait tous deux?
* Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

* Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
* Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
* Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglans les torrens débordés,

* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe ?
* Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe ?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir ;
* Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce ;
* C'eſt ſur nos paſſions qu'il a fondé ſa force ;
* C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos ;
* Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
* Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos rois ſouffrirez-vous qu'il règne ?
* Vos autres ennemis par vous ſont abattus ;
* Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

* Le ſort en eſt jeté, je ferai tout pour elle :
* Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
* Ses lois ſeront mes lois ; ſon roi ſera le mien :
* Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.
* Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
* Avec mes ennemis je me réconcilie.
* Je lirai dans ſes yeux mon ſort et mon devoir.
* Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre ;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre ?
Qui pourrait dans ma cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup d'œil ?
* Enfin plus de prétexte à ſes refus injuſtes ;
* Raiſon, gloire, intérêt, et tous ces droits auguſtes

* Des princes de mon ſang, et de mes ſouverains,
* Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
* Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne ;
* La vertu le conſeille, et la beauté l'ordonne.
* Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
* Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour.
* Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

* Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
* Peut-être il eût fallu que ce grand changement
* Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant ;
* Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
* L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe ;
* Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
* Bénit votre faibleſſe, et rend grâce à l'amour.

## *SCENE V.*

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis paraiſſent :
On prépare l'aſſaut, le temps, les périls preſſent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels deſtins,
Vous l'emportez ſur moi, vous trompez mes deſſeins.

Plus

Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire ;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne ſuis pas en peine, ami, de réſiſter
Aux téméraires mains qui m'oſent inſulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eſt celui que j'adore.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

### LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

La victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée.
Vous avez ſu guider ma jeuneſſe égarée.
* Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
* Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

* Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
* Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître :
* Vous l'avez pu régler, et vous avez vaincu.
* Ayez dans tous les temps cette heureuſe vertu :
L'effet en eſt illuſtre, autant qu'il eſt utile.
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Ah ! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité ?
Mais le chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il ?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.

Mais ce qui me confond, et qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échapper, il eſt venu ſe rendre ;
Sans vouloir ſe nommer, et ſans ſe découvrir,
Il accuſait le ciel, et cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, et le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux ?
Son caſque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait reſpectable ?
* Un je ne ſais quel trouble en moi s'eſt élevé :
* Soit que ce triſte amour, dont je ſuis captivé,
* Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
* Juſqu'au ſein des combats m'ait prêté ſa faibleſſe ;
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ſes impreſſions ;
* Soit plutôt que la voix de ma triſte patrie
* Parle encore en ſecret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Mais ce ſang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraître :
* Il eſt beau de donner la paix à votre maître :

* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
* De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage ;
Je la tiendrai : je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent ;
La gloire, l'hyménée et la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

## *SCENE II.*

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du théâtre.*

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène ;
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine ;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je ? où vais-je ? ô Ciel ?

LISOIS.

Chevalier généreux,

Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuſe point d'une faible victoire,
Où l'on ſait reſpecter de braves ennemis :
C'eſt en de nobles mains que le ſort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître ? et faut-il qu'on ignore
De quel grand priſonnier le duc de Foix s'honore ?

VAMIR.

Je ſuis un malheureux, le jouet des deſtins,
Dont la moindre infortune eſt d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au ſouverain de ce ſéjour funeſte
Je puiſſe au moins cacher un ſort que je déteſte :
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preſſe point, Seigneur, je me retire ;
Je reſpecte un chagrin dont votre cœur ſoupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un deſtin plus heureux et plus digne de vous.

## *SCENE III.*

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

Un deſtin plus heureux ! mon cœur en déſeſpère :
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un ſort ſi contraire,
Rendez grâces au ciel, de ce qu'il a permis

Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

EMAR.

Mais ensemble élevés, dans les temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance:
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

EMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste Ciel! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de sermens,
Ait violé la foi de ses engagemens?
Et pour qui? juste Ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste et cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet eſt le plus précieux;
Qu'il n'avait jamais ſu le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait, l'ingrate; elle ſait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie;
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique eſpérance:
Et je n'ai pu ſur eux achever ma vengeance!
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu.
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraîne?
La conſolation, trop funeſte et trop vaine,
De faire avant ma mort à ſes traîtres appas
Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas?
Allons; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au roi mon maître, et même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma conſtance et mon ſort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens; c'eſt lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

## SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce myſtère m'irrite ; et je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir :
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue ?
Te verrai-je, infidelle ! en quels lieux ? à quel prix ?

LE DUC.

Qu'entends-je ? et quels accens ont frappé mes eſprits ?

VAMIR.

* M'as-tu pu méconnaître ?

LE DUC.

* Ah ! Vamir ! ah ! mon frère !

VAMIR.

* Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
* Je ne le ſuis que trop ce frère infortuné,
* Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

* Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne,
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi ?
Que t'ai-je fait ?

VAMIR.

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie ;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

* J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
* Vamir, que je te plains !

VAMIR.

Je te plains davantage,
* De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
* Et le roi qui t'aimait, et le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

* Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître ;
* A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces,
A la France ſanglante, au reſte de nos princes,
L'exemple auguſte et ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour, qui ſemble ſi funeſte,
Des feux de la diſcorde éteindra ce qui reſte.

VAMIR.

Ce jour eſt trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment ?

LE DUC.

Tout eſt changé ; ton frère eſt trop heureux.

VAMIR.

* Je le crois ; on diſait que d'un amour extrême :
* Violent, effréné, (car c'eſt ainſi qu'on aime)
* Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

* J'aime ; oui, la renommée a pu le publier :
* Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
* Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence.
* Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
* Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.
(*à ſa ſuite.*)
* Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
* Jetés par le deſtin dans des partis contraires,
* Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
* De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.
(*à Vamir.*)
* Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie :
* Pour me juſtifier il ſuffit qu'on la voie.

VAMIR.

* Cruel !... elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins:
* Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins;
* Il n'en eſt plus, je veux que rien ne nous ſépare.

VAMIR.

* Quels effroyables coups le cruel me prépare!
* Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter?
* Me connais-tu? ſais-tu ce que j'oſais tenter?
* Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

* Oublions ces ſujets de diſcorde et de haine.

## *SCENE V.*

### LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

CIEL! qu'eſt-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez.
Mon bonheur eſt venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, et je retrouve un frère,
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chère.
* Et vous, mon frère, et vous, ſoyez ici témoin
* Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
* Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
* Le généreux Liſois, le roi, la France entière,
Demanderaient enſemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
* Soumis, et ſubjugué, je l'offre à ſes appas.

De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous ſervez une cour qui m'outrage;
Eh bien, il faut céder; vous diſpoſez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je ſuis à votre roi.
* L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre
* Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
* Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
* Annoncer à la cour un ſi grand changement.
* Soyez libre, partez; et de mes ſacrifices
* Allez offrir au roi les heureuſes prémices.
* Puiſſé-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
* Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
* Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidelle,
* Changé par ſes regards et vertueux par elle!

VAMIR *à part.*

* Il fait ce que je veux, et c'eſt pour m'accabler.
(*à Amélie.*)
* Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

LE DUC.

* Eh quoi! vous demeurez interdite et muette!
* De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
* Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
* Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous:
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en ſera chère.
Je vivais pour vous ſeule, et mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, et tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.

Ah! Seigneur, ſi votre ame, en effet attendrie,
Plaint le ſort de la France, et chérit la patrie;
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux,
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux:
Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
* Vous avez écouté la voix de la nature;
* L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, et c'eſt-là mon malheur.
* Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
* Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe.
* Duſſé-je vous déplaire, et forcer votre cœur,
* L'autel eſt prêt; venez.

VAMIR.

Vous oſez!

AMELIE.

Non, Seigneur.
* Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
* Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
* Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
* Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir... ingrate... ah! Ciel!
* C'en eſt donc fait... mais non... mon cœur ſait ſe contraindre.
* Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
* Je vous rends trop juſtice; et ces ſéductions,
* Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,

* L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
* Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
* Je ſuis libre par vous : cet art que je déteſte,
* Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte :
* Et je ne prétends pas, indignement épris,
* Rougir devant mon frère, et ſouffrir des mépris.
* Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache ;
* Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache.
* Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
* Perfide ! et c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

* Je devrais ſeulement vous quitter et me taire ;
* Mais je ſuis accuſée, et ma gloire m'eſt chère.
* Votre frère eſt préſent, et mon honneur bleſſé
* Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
* Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée ;
* Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
* Oui, j'aime ; et je ſerais indigne, devant vous,
* De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
* Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance
* J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
* Vous avez regardé ma liberté, ma foi
* Comme un bien de conquête, et qui n'eſt plus à moi.
* Je vous devais beaucoup ; mais une telle offenſe
* Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.

* Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
* A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
* J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
* Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
* J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
* J'ai voulu votre eſtime, et vous me la devez.

LE DUC.

* Je vous dois ma colère, et ſachez qu'elle égale
* Tous les emportemens de mon amour fatale.
* Quoi donc, vous attendiez, pour oſer m'accabler,
* Que Vamir fût préſent, et me vît immoler ?
* Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
* Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
* Si... mais il n'a point vu vos funeſtes appas ;
* Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
* Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
* Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
* Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-temps.
* Je vous traîne à l'autel à ſes yeux expirans ;
* Et ma main, ſur ſa cendre à votre main donnée,
* Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hyménée.
* Je ſais trop qu'on a vu, lâchement abuſés,
* Pour des mortels obſcurs des princes mépriſés ;
* Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
* Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

VAMIR.

* Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer ?

LE DUC.

* Et pourquoi, vous, mon frère, oſez-vous l'excuſer ?
* Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée ?
* Ciel ! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée !
* Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
* L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré :
* J'ai forcé trop long-temps mes tranſports au ſilence.
* Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance:
* Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal ;
* Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

LE DUC.

* Toi, cruel ! toi, Vamir !

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
* L'amour la plus ſecrète a joint nos deſtinées.
* C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
* Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
* Par tes égaremens juge de mes tranſports.
* Nous puisâmes tous deux dans ce ſang dont je ſors
* L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
* La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme,
* Mon frère eſt mon rival, et je l'ai combattu ;
* J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.

* Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
* J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
* Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
* Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
* Ni le lieu, ni le temps, ni ſur-tout ton courage;
* Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
* Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié:
* Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
* Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
* A la face des cieux je lui donne ma foi;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
* Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
* Traîne aux pieds des autels ta ſœur, et mon épouſe.
* Frappe, dis-je: oſes-tu?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
* Qu'on l'ôte de mes yeux; Soldats, obéiſſez.

AMELIE.

(*aux Soldats.*) (*au Duc.*)
* Non demeurez, cruels.. Ah! Prince, eſt-il poſſible
* Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
* Seigneur!

VAMIR.

Vous, le prier? plaignez-le plus que moi.
* Plaignez-le; il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
* Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
* Je ſuis vengé de toi: l'on te hait, et l'on m'aime.

AMELIE.

(*à Vamir.*) (*au Duc.*)

* Ah, cher Prince!.. Ah, Seigneur! voyez à vos genoux...

LE DUC.

(*aux Gardes.*) (*à Amélie.*)

* Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
* Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure
* Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
* Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
* Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
* Adieu : ſi vous voyez les effets de ma rage,
* N'en accuſez que vous, nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

* Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

* Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
* Parlez.

## *SCENE VI.*

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS, un Officier, &c.

LISOIS.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
* Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
* Le déſordre eſt par-tout : vos ſoldats conſternés
* Déſertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;

* Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
* L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

LE DUC.

* Allez, cruelle, allez; vous ne jouïrez pas
* Du fruit de votre haine, et de vos attentats :
* Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Liſois.*)
* Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez ſur ce traître.

## *SCENE VII.*

### VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

* Le feriez-vous, Seigneur, auriez-vous démenti
* Le ſang de ces héros dont vous êtes ſorti ?
* Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
* Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
* Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

VAMIR.

* Non ; mais ſuis-je réduit à me juſtifier ?
* Liſois, ce peuple eſt juſte ; il t'apprend à connaître
* Que mon frère eſt rebelle, et qu'il trahit ſon maître.

LISOIS.

* Ecoutez; ce ſerait le comble de mes vœux
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France déſolée,
* A nos diſſentions la nature immolée,

* Sur nos communs débris l'Africain élevé,
* Menaçant cet Etat, par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public ſervir votre diſgrace.
* Rapprochez les partis, uniſſez-vous à moi
* Pour calmer votre frère et fléchir votre roi,
* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

* Ne vous en flattez pas : vos ſoins ſont inutiles.
* Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
* Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas;
* Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires :
* Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

LISOIS.

* Et quel eſt-il, Seigneur ?

VAMIR.

Ah ! reconnais l'amour.
* Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

LISOIS.

* Ciel ! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
* Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins ?
* L'amour ſubjuguer tout ? ſes cruelles faibleſſes
* Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes ?
* Des frères ſe haïr, et naître en tous climats
* Des paſſions des grands le malheur des Etats ?

* Prince, de vos amours laiſſons-là le myſtère ;
* Je vous plains tous les deux, mais je ſers votre frère ;
* Je vais le ſeconder, je vais me joindre à lui,
* Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
* Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle ;
* Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
* Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi,
* Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
* Je lui dois mon ſecours ; je vous laiſſe, et j'y vole.
* Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole ;
* Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,

* Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi ;
* Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
* Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
* Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
* Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées !
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint : et dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare !
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, et vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
* Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je puis mourir pour vous, et je ne puis vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée ;
La retraite à vos pas déjà ſemble aſſurée ;
On vous attend : le ciel a calmé ſon courroux.
Eſpérez....

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour eſt un ſiècle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, Ciel vengeur que j'atteſte !
* Seigneur, de votre ſang le Maure eſt altéré.
* Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré ?
Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival, et l'allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

Il n'oſerait....

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein.
* Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

VAMIR.

* Il tremblera bientôt : le roi vient, et nous venge.
* La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
* Allez : ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
* Des foudres allumés, grondans autour de nous ;
* Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
* Dans des murs pris d'aſſaut, malheur inévitable :
* Mais redoutez encor mon rival furieux ;
* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux :
Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuyez ſa violence : évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang et du mien.
Seul eſpoir de ma vie, et mon unique bien,

Mettez en ſureté ce ſeul bien qui me reſte :
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
* Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMELIE.

* Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

VAMIR.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
* Que dis-je ? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourd'hui, demain ſon bienfaiteur,
Je pourrai de ſon roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal empire :
Songez que ce matin vous quittiez ſes Etats.

AMELIE.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque aſile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop ; vos douleurs ébranlent ma conſtance :
Vous avez trop tardé.... Ciel ! quel tumulte affreux !

*SCENE*

## *SCENE II.*

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

LE DUC.

* Je l'entends; c'eſt lui-même. Arrête, malheureux:
* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

* Il ne te trahit point, mais il t'offre ſa tête.
* Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
* Va, ne perds point de temps: le ciel arme un vengeur.
* Tremble, ton roi s'approche: il vient, il va paraître;
* Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

* Il pourra te venger, mais non te ſecourir;
* Et ton ſang....

AMELIE.

Non, cruel; c'eſt à moi de mourir.
* J'ai tout fait; c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite.
* J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
* Punis ces attentats, et ces crimes ſi grands
* De ſortir d'eſclavage et de fuir ſes tyrans:
* Mais reſpecte ton frère, et ſa femme, et toi-même.
* Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime.
* Il voulait te ſervir quand tu veux l'opprimer.
* Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
* L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable?

LE DUC.

* Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
* C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez ;
* Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés ;
* Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères.
* Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères !
* Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
* Je ſuis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
* Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
* Oui, je vous aime encor, le temps, le péril preſſe ;
* Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel :
* Voilà ma main, venez : ſa grâce eſt à l'autel.

AMELIE.

* Moi, Seigneur ?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe !

LE DUC.

* Arrêtez... répondez...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

* Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
* Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas :
* Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
* Je mourrai triomphant des mains de ce barbare ;

* Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
* Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

* Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéiſſe.

## *SCENE III.*

### LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

* Vous, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice ?
* De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir ?
* Quoi ! voulez-vous....

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,
* Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
* Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
* Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
* Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
* Laiſſez-moi ; votre vue augmente mon ſupplice.

## *SCENE IV.*

### LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE *à Liſois.*

* Ah ! je n'attends plus rien que de votre juſtice:
* Liſois, contre un cruel oſez me ſecourir.

LE DUC.

* Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

* J'atteſte ici le ciel....

LE DUC.

Eloignez de ma vue,

* Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMELIE.

* Va, tyran, c'en eſt trop : va, dans mon déſeſpoir
* J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir.
* J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
* Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée :
* L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
* Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
* Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
* Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
* Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir ;
* Par ton juſte ſupplice il va tous nous unir.
* Tombe avec tes remparts, tombe et péris ſans gloire ;
* Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
* A tes feux, à ton nom juſtement abhorrés,
* La haine et le mépris que tu m'as inſpirés.

## *SCENE V.*

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

* Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
* Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
* Que la main de la haine, et que les mêmes coups

* Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

LISOIS.

* Il ne ſe connaît plus ; il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

* Eh bien ! ſouffriras-tu ma honte et mon outrage ?
* Le temps preſſe : veux-tu qu'un rival odieux
* Enlève la perfide, et l'épouſe à mes yeux ?
* Tu crains de me répondre ! Attends-tu que le traître
* Ait ſoulevé le peuple, et me livre à ſon maître ?

LISOIS.

* Je vois trop en effet que le parti du roi
* Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
* De la ſédition la flamme réprimée
* Vit encor dans les cœurs, en ſecret rallumée.

LE DUC.

* C'eſt Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

* Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous.
* La ſuite en eſt funeſte, et me remplit d'alarmes.
* Dans la plaine déjà les Français ſont en armes ;
* Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
* Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
* Vos dangers ſont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire ?

LISOIS.

* Les prévenir, dompter l'amour et la colère.

* Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
* Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
* Nous pouvons conjurer ou braver la tempête :
* Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
* Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
* Apaiser avec gloire un monarque irrité,
* Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'espère
* Signer, en votre nom, cette paix salutaire.
* Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
* Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre :
* Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
* Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
* Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
* Mais je la veux terrible ; et lorsque je succombe,
* Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

* Comment ? de quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC.

* Il est dans cette tour, où vous seul commandez ;
* Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

* De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frère ?

LE DUC.

* Non, je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
* D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.

* Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

* Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

* Dès long-temps du perfide ils ont proſcrit le ſang.

LISOIS.

* Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
* J'obéis à ma rage, et veux la ſatisfaire.
* Que m'importent l'Etat et mes vains alliés ?

LISOIS.

* Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez ?
* Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice !

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.
* Je ſuis bien malheureux ! bien digne de pitié !
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
* Allez ; je puis encor, dans le ſort qui me preſſe,
* Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promeſſe.
* D'autres me ſerviront, et n'allègueront pas
* Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

LISOIS, *après un long ſilence.*

* Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, ſoit juſtice,
* Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahiſſe.
* Vamir eſt criminel : vous êtes malheureux ;
* Je vous aime, il ſuffit : je me rends à vos vœux.

Je vois qu'il eſt des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus ſaints devoirs peuvent ſe taire eux-mêmes.
* Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi :
* Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
* Si Liſois vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adverſité :
L'univers m'abandonne, et toi ſeul m'es reſté.
Tu ne ſouffriras pas que mon rival tranquille
Inſulte impunément à ma rage inutile ;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes Etats
Dans les bras d'une ingrate inſulte à mon trépas.

LISOIS.

* Non, mais en vous rendant ce malheureux ſervice,
* Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

LE DUC.

* Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
* Protecteur inſolent, commande ſous mes yeux :
* Je ne veux pas ſervir un tyran qui nous brave.
* Ne puis-je vous venger, ſans être ſon eſclave ?
* Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
* Pour mourir avec vous ai-je beſoin de lui ?
* Du ſort de ce grand jour laiſſez-moi la conduite :
* Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
* Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder,
* Juſqu'au dernier moment je veux ſeul commander.

LE

LE DUC.

* Oui, pourvu qu'Amélie, au déſeſpoir réduite,
* Pleure en larmes de ſang l'amant qui l'a ſéduite ;
* Pourvu que de l'horreur de ſes gémiſſemens
* Ma douleur ſe repaiſſe à mes derniers momens ;
* Tout le reſte eſt égal, et je te l'abandonne.
* Prépare le combat ; agis, diſpoſe, ordonne,
* Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend ;
* Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
* Aux cœurs déſeſpérés qu'importe un peu de gloire ?
* Périſſe ainſi que moi ma funeſte mémoire !
* Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
* D'une indigne maîtreſſe et d'un lâche rival !

LISOIS.

* Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
* Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle.
* C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
* Mais je tiendrai parole, et je vais vous ſervir.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

LE DUC DE FOIX, un Officier, Gardes.

LE DUC.

* O CIEL! me faudra-t-il, de momens en momens,
* Voir, et des trahiſons, et des ſoulèvemens?
* Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu : leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

* L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui,
* Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa prompte vigilance
A par-tout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

* Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

* Oui, Seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance.
* Sur l'incertain Liſois mon cœur a trop compté :
* Il a vu ma fureur avec tranquillité.

* On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe :
* Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.
* Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux ;
* Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
* Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle :
* Ayez la même audace, avec le même zèle ;
* Imitez votre maître ; et s'il vous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*il reſte ſeul.*)

Eh bien, c'en eſt donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter ?
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter.
* Je friſſonne : une voix gémiſſante et ſévère,
* Crie au fond de mon cœur : Arrête, il eſt ton frère.
* Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
* Songe à des droits plus ſaints, Vamir fut ton ami.
* O jours de notre enfance ! ô tendreſſes paſſées !
* Il fut le confident de toutes mes penſées.
* Avec quelle innocence, et quels épanchemens,
* Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens !
* Que de fois, partageant mes naiſſantes alarmes,
* D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes !
* Et c'eſt moi qui l'immole ! et cette même main
* D'un frère que j'aimai déchirerait le ſein !
* O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
* Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
* Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel !

* Mais que dis-je ? Vamir eſt le ſeul criminel.
* Je reconnais mon ſang ; mais c'eſt à ſa furie :
* Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah ! de mon déſeſpoir injuſte et vain tranſport !
* Il l'aime, eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
* Hélas, malgré le temps, et la guerre, et l'abſence,
* Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence.
* Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
* Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
* Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère ;
* Il me trompe, il me hait. N'importe, il eſt mon frère,
C'eſt à lui ſeul de vivre ; on l'aime, il eſt heureux :
C'eſt à moi de mourir, mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en eſt temps encor.

## *SCENE II.*

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

PREVIENS un parricide,
Ami, vole à la tour : que tout ſoit ſuſpendu ;
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu ?

Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,
* Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte,
* C'est Lisois qui l'ordonne, et je crains que le sort....

LE DUC.

* Qu'entends-je?.. malheureux! Ah Ciel! mon frère est mort!
* Il est mort, et je vis! et la terre entr'ouverte,
* Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
* Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
* Frère dénaturé, ravisseur, assassin:
O Ciel! autour de moi que j'ai creusé d'abymes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
* Le voile est déchiré; je m'étais mal connu.
* Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
* Ah! Vamir! ah! mon frère! ah! jour de ma ruine!
* Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine?
* Quoi, mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie, avec empressement,
* Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers amis, empêchez que la cruelle avance,
* Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence:
* Mais non. D'un parricide elle doit se venger;
* Dans mon coupable sang sa main doit se plonger:
* Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

## *SCENE III.*

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

* Vous l'emportez, Seigneur ; et puiſque votre haine,
* (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
* Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?)
* Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
* Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée...
* Mon choix eſt fait, Seigneur ; et je me donne à vous :
* A force de forfaits vous êtes mon époux.
* Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
* De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barrière.
* Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris ;
* Je trahis mon amant, je le perds à ce prix :
* Je vous épargne un crime, et ſuis votre conquête.
* Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
* Sachez que cette main, que vous tyranniſez,
* Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
* Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
* Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
* Allons... Eh quoi ! d'où vient ce ſilence affecté ?
* Quoi ! votre frère encor n'eſt point en liberté ?

LE DUC.

* Mon frère ?

AMELIE.

Dieu puiſſant ! diſſipez mes alarmes.
* Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

LE DUC.

* Vous demandez ſa vie !

AMELIE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ?
* Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus temps.

AMELIE.

* Il n'eſt plus temps ! Vamir....

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle,
Que l'amour a conduit cette main criminelle :
* Liſois, pour mon malheur, a trop ſu m'obéir.
* Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
* Frappez : que votre main contre moi ranimée
* Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée
* Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
* Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez ſur un coupable, indigne de vous plaire,
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE, *ſe jetant entre les bras de Taïſe.*

* Vamir eſt mort ! barbare !

LE DUC.

Oui, mais c'eſt de ta main
* Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

AMELIE, *ſoutenue par Taïſe, et preſque évanouie.*

* Il eſt mort !

LE DUC.

Ton reproche....

AMELIE.

Epargne ma misère.

* Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.

* Va, porte ailleurs ton crime, et ton vain repentir ;

Laiſſe-moi l'adorer, l'embraſſer et mourir.

LE DUC.

* Ton horreur eſt trop juſte. Eh bien, chère Amélie,

Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.

* Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;

* Que ma main les conduiſe....

## *SCENE IV.*

### LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

AH, Ciel! que faites-vous?

LE DUC. (*on le déſarme.*)

* Laiſſez-moi me punir et me rendre juſtice.

AMELIE *à Liſois.*

* Vous, d'un aſſaſſinat vous êtes le complice?

LE DUC.

* Miniſtre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

* Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

LE DUC.

* Malheureux que je ſuis ! ta ſévère rudeſſe
* A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe.
* Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits,
* Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits ?
* Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

LISOIS.

* Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
* Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
* Du ſoin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC.

* L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
* En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être ;
* Mais toi, dont la ſageſſe et les réflexions
* Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
* Toi dont j'avais tant craint l'eſprit ferme et rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide !

LISOIS.

* Eh bien, puiſque la honte avec le repentir,
* Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
* D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame ;
* Puiſque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
* Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
* Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
* Je puis donc m'expliquer : je puis donc vous apprendre
* Que de vous-même enfin Liſois ſait vous défendre.
* Connaiſſez-moi, Madame, et calmez vos douleurs.

(*au Duc.*) (*à Amélie.*)

* Vous, gardez vos remords ; et vous, séchez vos pleurs.
* Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
* Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(*Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)

## *SCENE V et dernière.*

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

* Qui! vous ?

LE DUC.

Mon frère ?

AMELIE.

Ah Ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser ?

VAMIR, *s'avançant du fond du théâtre.*

* J'ose encor te revoir, te plaindre et t'embrasser.

LE DUC.

* Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

* Lisois, digne héros qui me donnez la vie...

LE DUC.

* Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
* Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.

* J'ai frappé le barbare ; et prévenant encore
* Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir verſé ce ſang ſi précieux,
* Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

* Après ce grand exemple, et ce ſervice inſigne,
* Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
* Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi ;
* Mes yeux couverts d'un voile, et baiſſés devant toi,
* Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
* Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

* Tous deux auprès du roi nous voulions te ſervir.
* Quel eſt donc ton deſſein ? parle.

LE DUC.

De me punir ;
* De nous rendre à tous trois une égale juſtice ;
* D'expier devant vous, par le plus grand ſupplice,
* Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
* L'amour et le courroux m'avaient précipité.
* J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle
* Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
* Liſois fait à quel point j'adorais ſes appas,
* Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas.
* Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſsède,
* Je l'adore encor plus.... et mon amour la cède.
* Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux :
* Aimez-vous ; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah ! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMELIE.

* Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux,
* La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes.
* Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu :
(*à Vamir.*)
Je suis en tout ton frère ; et mon ame attendrie
* Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
* Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
* Mon crime, mes remords et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle ;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# LA MORT
# DE CESAR,

## *TRAGEDIE.*

Publiée en 1735, et repréſentée, pour la première fois, le 29 auguſte 1743.

# PREFACE (*)

## DE L'EDITION DE 1738.

NOUS donnons cette édition de la tragédie de la Mort de Céſar, de M. de *Voltaire ;* et nous pouvons dire qu'il eſt le premier qui ait fait connaître les Muſes anglaiſes en France. Il traduiſit en vers, il y a quelques années, pluſieurs morceaux des meilleurs poëtes d'Angleterre, pour l'inſtruction de ſes amis, et par-là, il engagea beaucoup de perſonnes à apprendre l'anglais ; en ſorte que cette langue eſt devenue familière aux gens de lettres. C'eſt rendre ſervice à l'eſprit humain de l'orner ainſi des richeſſes des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus ſinguliers des poëtes anglais que notre ami nous traduiſit, il nous donna la ſcène d'*Antoine* et du *Peuple romain*, priſe de la tragédie de Jules-Céſar, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux *Shakeſpeare ;* et jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours ſur le théâtre de Londres. Nous

(*) On croit que cette Préface eſt de l'abbé de *la Marre*.

le priâmes de nous donner le reſte de la pièce, mais il était impoſſible de la traduire.

*Shakeſpeare* était un grand génie, mais il vivait dans un ſiècle groſſier; et l'on retrouve dans ſes pièces la groſſièreté de ce temps, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de *Voltaire*, au lieu de traduire l'ouvrage monſtrueux de *Shakeſpeare*, compoſa, dans le goût anglais, ce Jules-Céſar que nous donnons au public.

Ce n'eſt pas ici une pièce telle que le Sir Politick de M. de *Saint-Evremont*, qui, n'ayant aucune connaiſſance du théâtre anglais, et n'en ſachant pas même la langue, donna ſon Sir Politick pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du Sir Politick n'était, ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il eſt aiſé d'apercevoir dans la tragédie de la Mort de Céſar le génie et le caractère des écrivains anglais, auſſi bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardieſſes que les auteurs français ont rarement.

Il

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de la Mort de Céſar, compoſée par le duc de *Buckingham*. Il y en a une en italien, de l'abbé *Conti*, noble vénitien. Ces pièces ne ſe reſſemblent qu'en un ſeul point, c'eſt qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand ſujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant aſſocié avec mademoiſelle *Barbier* pour compoſer un Jules-Céſar, il ne manqua pas de repréſenter *Céſar* et *Brutus* amoureux et jaloux. Cette petiteſſe ridicule eſt un des plus grands exemples de la force de l'habitude : perſonne n'oſe guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que dans *Racine*, *Mithridate*, *Alexandre*, *Porus* aient été galans. *Corneille* n'a jamais évité cette faibleſſe : il n'a fait aucune pièce ſans amour; et il faut avouer que dans ſes tragédies, ſi vous exceptez le Cid et Polyeucte, cette paſſion eſt auſſi mal peinte qu'elle y eſt étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans ſa pièce trop de férocité : ils voient avec

horreur que *Brutus* ſacrifie à l'amour de ſa patrie, non-ſeulement ſon bienfaiteur, mais encore ſon père. On n'a autre choſe à répondre ſinon que tel était le caractère de *Brutus*, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait ſon père pour le ſalut de la république. On ſait que *Céſar* était ſon père; il n'en faut pas davantage pour juſtifier cette hardieſſe.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre du comte *Algarotti*, jeune homme déjà connu pour un bon poëte et pour un bon philoſophe, ami de M. de *Voltaire*.

# LETTRE

## DE M. ALGAROTTI

## A M. L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE;

*Sur la tragédie de Jules-César, par M. de Voltaire.*

J'AI différé jusqu'à présent, Monsieur, de vous envoyer le Jules-César, que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de *Voltaire*. L'édition qu'on a faite à Paris est très-informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que *Pétrone* appelle *Doctores umbratici*; elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire : cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de *Voltaire* l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au *Titien* le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé : et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue françaiſe et un théâtre, pour ne pas ſavoir à quel degré de perfection *Corneille* et *Racine* ont porté l'art dramatique; il ſemblait qu'après ces grands hommes il ne reſtait plus rien à ſouhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Déſirait-on quelque choſe dans la peinture, après la Galathée de *Raphaël*? Cependant la célèbre tête de *Michel-Ange*, dans le petit Farnèſe, donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il ſemble que dans les beaux arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides, qu'après qu'ils ſont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, ſoit que l'action ſe paſſe à Rome, à Athènes ou à Conſtantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traverſé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'Amour donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jules-Céſar en eſt une preuve; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne reſpire ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'eſt ce qui la diſtingue de la comédie: mais ſi les actions qu'elle repréſente ſont

auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage *Marc-Antoine* à Philippes, qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raiſons ne puiſſent eſſuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaiſſance de l'homme, pour ne pas ſavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon, et ſur-tout les préjugés autoriſés par un ſexe qui impoſe une loi qu'on ſuit toujours avec plaiſir.

L'amour eſt depuis trop long-temps en poſſeſſion du théâtre français pour ſouffrir que d'autres paſſions y prennent ſa place. C'eſt ce qui me fait croire que le *Jules-Céſar* pourrait bien avoir le même ſort que les *Thémiſtocle*, les *Alcibiade*, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'oſtraciſme les banniſſait de leur patrie.

M. de *Voltaire* a imité, en quelques endroits, *Shakeſpeare*, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus ſublimes; il en a fait le même uſage que *Virgile* feſait des ouvrages d'*Ennius*: il a imité de l'auteur anglais les deux dernières ſcènes, qui ſont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

*Quum fluceret lutulentus, erat quod tollere velles.*

N'eſt-ce point un reſte de barbarie en Europe de vouloir que les bornes, que la politique et la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation des Etats, ſervent auſſi de limites aux ſciences et aux beaux arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ſes voiſins ? Cette réflexion convient même mieux à la nation françaiſe qu'à toute autre : elle eſt dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à meſure qu'il en a plus reçu ; elle eſt ſi généralement polie et cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-ſeulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ſes voiſins :

*Tros, Rutuluſve fuat, nullo diſcrimine habeto.*

Une objection dont je ne vous parlerais pas, ſi je ne l'euſſe entendu faire, eſt ſur ce que cette tragédie n'eſt qu'en trois actes : c'eſt, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes ſoit fixé à cinq. Il eſt vrai qu'une des règles eſt qu'à toute rigueur la repréſentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, ſi véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raiſon le

temps à trois heures, parce qu'une plus longue durée laſſerait l'attention, et empêcherait qu'on ne pût réunir aiſément dans le même point de vue les différentes circonſtances de l'action qui les paſſe. Sur ce principe, on a diviſé les pièces en cinq actes, pour la commodité des ſpectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement néceſſaire au nœud ou au dénouement de la pièce : toute l'objection ſe réduit donc à n'avoir fait durer l'action du Céſar que deux heures au lieu de trois. Si ce n'eſt pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus ; puiſque la même raiſon qui veut qu'une action de trois heures ſoit partagée en cinq actes, demande auſſi qu'une action de deux heures ne le ſoit qu'en trois. Il ne s'enſuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été preſcrite eſt de trois heures, qu'on ne puiſſe pas la rendre moindre ; et je ne vois point pourquoi une tragédie aſſujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compaſſion ; enfin produiſant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne ſerait pas une excellente tragédie.

Une ſtatue dans laquelle les belles proportions et les autres règles de l'art ſont obſervées, ne laiſſe pas d'être une belle ſtatue,

quoiqu'elle ſoit plus petite qu'une autre faite ſur les mêmes règles. Je ne crois pas que perſonne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans ſon genre que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut, et que le Gladiateur en a ſix.

M. de *Voltaire* a peut-être voulu donner à ſon Céſar moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour ſonder le goût du public par un eſſai, ſi l'on peut appeler de ce nom une pièce auſſi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop haſarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de ſuite à une nation accoutumée à voir ſoupirer *Mithridate*, ſur le point de marcher au capitole. On doit tenir compte à M. de *Voltaire* de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans ſa pièce : nées pour inſpirer la molleſſe et les ſentimens tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre *Brutus* et *Caſſius*, *atroces animæ*. Elles en jouent de ſi brillans par-tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas ſe plaindre de n'en avoir aucun dans Céſar.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui ſont ſans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poëſie, pleine d'images et

de

de ſentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de Brutus et de la Henriade ? La ſcène de la conſpiration me paraît des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues ſur le théâtre ; elle fait voir en action ce qui juſqu'à préſent ne s'était preſque toujours paſſé qu'en récit :

*Segnius irritant animos demiſſa per aures*
*Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, et quæ*
*Ipſe ſibi tradit ſpectator. . . .*

La mort même de *Céſar* ſe paſſe preſqu'à la vue des ſpectateurs ; ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événemens et les circonſtances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis aſſez admirer combien cette tragédie eſt pleine de choſes, et combien les caractères ſont grands et ſoutenus. Quel prodigieux contraſte entre *Céſar* et *Brutus* ! Ce qui d'ailleurs rend ce ſujet extrêmement difficile à traiter, c'eſt l'art qu'il faut pour peindre d'un côté *Brutus* avec une vertu féroce à la vérité, et preſque ingrat, mais ayant en main la bonne cauſe, au moins ſelon les apparences et par rapport au temps où l'auteur nous tranſporte ; et de l'autre, *Céſar* rempli de clémence et des vertus les plus aimables ; mais voulant

opprimer la liberté de ſa patrie. Il faut s'intéreſſer également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il ſemble que ces paſſions doivent s'entrenuire et ſe détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et oppoſées, et par conſéquent ne produire aucun effet, et renvoyer les ſpectateurs ſans agitation.

Ce ſont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier (*), qu'il regardait ce ſujet comme l'écueil des poëtes tragiques, et qu'il l'aurait propoſé volontiers à quelqu'un de ſes rivaux.

Il ſemble que M. de *Voltaire*, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en feſant *Brutus* fils de *Céſar*, ce qui d'ailleurs eſt fondé ſur l'hiſtoire. Il a auſſi trouvé par-là le moyen de ſe ménager de très-belles ſituations, et de jeter dans ſa pièce un nouvel intérêt, qui ſe réunit tout entier à la fin pour *Céſar*. La harangue d'*Antoine* produit cet effet; et elle eſt à mon avis un modèle de l'éloquence la plus ſéduiſante : enfin je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. de *Voltaire* a ouvert une nouvelle carrière et qu'il a atteint le but en même temps.

(*) M. *Martelli*, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'eſt ſervi d'une nouvelle eſpèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ſes pièces.

# LETTERA

DEL SIGNOR

# CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

## ABBATE FRANCHINI,

*Inviato del Gran Duca di Toſcana à Parigi.* (*)

Io non ſo per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella no che non ſe ne maraviglia punto; la qual pur ſa a che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui, lungi dal tumulto di Parigi, ſi gode una vita condita da' piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè *Lambert* nè *Molière*. Io do l'ultima mano a' miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella *Emilia*, come del dotto *Voltaire*;

(*) La lettre françaiſe qui précède celle-ci n'en eſt pas une traduction; nous avons cru devoir les conſerver toutes deux dans la langue où vraiſemblablement chacune a été écrite.

e quasi direi allo specchio di essi io vo studiando i bei modi della culta conversazione, che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dirà ella, se dal fondo di questa provincia io le mandero cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti Signori *inter beatæ fumum et opes strepitumque Romæ?* Questa si è il *Cesare* del nostro *Voltaire* non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autor suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione, a cui si può recare il teatro tragico francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto a coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla sanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo *Scarlatti*, o nella strumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* ed il *Tartini* ne han fatto sentire che vi avea così nell' una, come nell' altra alcun termine più là: intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di Giulio Cesare mostrerà *nescio quid majus* quanto al genere delle tragedie

franceſi. Che ſe la tragedia, a diſtinzione della commedia, è la imitazione di un' azione che abbia in ſe del terribile e del compaſſionevole, è facile à vedere, quanto queſta, che non è intorno a un matrimonio o ad un amoretto, ma che è intorno a un fatto atrociſſimo e alla più gran rivoluzione che ſia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad eſſere più diſtinta dalla commedia delle altre tragedie franceſi, e monti, dirò così, ſopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non ſieno per ſentirla altrimenti. Non fa meſtieri aver veduto *mores hominum multorum et urbes*, per ſapere che i più bei ragionamenti del mondo ſe ne vanno quaſi ſempre con la peggio quando egli hanno a combattere contra le opinioni radicate dall' uſanza e dall' autorità di quel ſeſſo, il cui imperio ſi ſtende ſino alle provincie ſcientifiche. L'amore, che è ſignor diſpotico delle ſcene franceſi, vorrà difficilmente comportare, che altre paſſioni vogliano partire il regno con eſſo lui; e non ſo come una tragedia, dove non entran donne, tutta ſentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove ordono *Mitridate* fare il galante ſul punto di muovere il campo verſo Roma, e dove odono *Ceſare* medeſimo che, novello

*Orlando*, si vanta di aver fatto giostra con *Pompeo* in Farsaglia per li begli occhi di *Cleopatra*. E forse che il *Cesare* del *Voltaire* potrà correre la medesima fortuna a Parigi che *Temistocle*, *Alcibiade* e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la terra e sbanditi a un tempo medesimo della patria loro.

Come che sia, il *Voltaire* ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro inglese, e segnatamente *Shakespeare*, uno de' loro poeti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable and thoughts inimitable*. Del che il suo *Cesare* medesimo ne fa pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poeta ha fatto quell' uso di *Shakespeare* che *Virgilio* faceva di *Ennio*. Egli ha espresso in francese le due scene ultime della tragedia inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di *Burro* e di *Narcisso* con *Nerone* nel *Britannico*, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Shakespeare*, questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica,

nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

*Littora littoribus contraria, fluctibus undæ.*

E ſi potrebbe dare il caſo che la poeſia ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſſo di una ſorgente novella. Tanto più che grandiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl' Ingleſi s'è fatto il noſtro poeta, come colui che ha traſportato nel teatro di Francia la ſeverità delle loro tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato *Addiſſono*, il quale nel ſuo *Catone* ha moſtrato a' ſuoi non tanto la rigolarità del teatro franceſe, quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochiſſimi drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino latino, a dir così, e non ſpagnuolo.

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro queſta tragedia, perchè ella ſia di tre atti ſolamente. *Ariſtotile*, egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non ſi ſpiega

così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica latina:

*Neve minor, neu sit quinto productior actu*
*Fabula, quæ posci vult et spectata reponi.*

Il qual precetto dà *Orazio* per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di *Molière* di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

. . . . . *Quid autem*
*Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum*
*Virgilio Varioque?*

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero a tre atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli episodj, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medesimo per somiglianti ragioni compose gia l'*Ester* di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, furono religiosi

oſſervatori della diviſione in cinque atti, è da far conſiderazione, oltre che per lo più gli atti ſono anzi brevi che no, che il coro vi occupa una grandiſſima parte del dramma.

Io non ſo ſe quivi io bene m'apponga; queſto ſo certo che mi giova parlare di poeſia con eſſo lei che ne potrebbe eſſer maeſtro, come ella n'è talora leggiadriſſimo artefice. *Pollio et ipſe facit nova carmina.* Sicchè ella ben ſaprà ſcorgere la bellezza di queſta tragedia, molti verſi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi riſuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad eſaminare la coſtituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicchefia ſe il *Voltaire*, ſiccome ha aperto tra' ſuoi una nuova carriera, così ancora ne ſia giunto alla meta. Ma che non vien ella medeſima a Cirey a communicarci le dotte ſue rifleſſioni? Ora maſſimamente che ne aſſicurano eſſere per la pace già ſegnata compoſte le coſe di Europa. Niente allora qui mancherebbe al deſiderio mio, ea niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimaneſſi in una provincia.

*Cirey, 12 ottobre 1735.*

## *PERSONNAGES.*

JULES-CESAR, dictateur.

MARC-ANTOINE, conſul.

JULIUS-BRUTUS, préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DECIME,
DOLABELLA,
CASCA,
} ſénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

*La ſcène eſt à Rome, au capitole.*

# LA MORT DE CESAR,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CESAR, tu vas régner ; voici le jour auguſte
Où le peuple romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur et ſon roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains ;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te ſervir, que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me réponds que par de longs ſoupirs !
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaiſirs !
Roi de Rome et du monde, eſt-ce à toi de te plaindre ?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, et le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, et vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore ;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Alexandre :
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains :
J'oſe au moins le penſer ; et ton ami ſe flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime et ne m'aveugle pas :
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas ;
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée ;
Il peut quitter Céſar ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées ;
Et j'ai toujours connu, qu'en chaque événement
Le deſtin des Etats dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.

Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié ;
Que Rome par mes mains défendue et conquiſe,
Que la terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe :
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon ſang et mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière ;
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la loi des humains ſacrés et vains garants ;
Ta promeſſe ſuffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déjà pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre et le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, et préſage un malheur :
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage ?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume :
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des lois,
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.

Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père ;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du ſang dont les dieux l'ont fait naître ?

CESAR.

Ecoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin ;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie ;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus ! il ſe pourrait....

CESAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton, la fière Servilie !

CESAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :

Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel! était-il réſervé?
Mais lis: tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE *lit.*

» Céſar, je vais mourir. La colère céleſte
» Va finir à la fois ma vie et mon amour.
» Souviens-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour.
» Adieu: puiſſe ce fils éprouver pour ſon père
» L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère!

» *SERVILIE.*

Quoi! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi?

CESAR.

Il a d'autres vertus: ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; ſon cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, et je l'excuſe même
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme et père, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.

Te dirai-je encor plus ? ſi Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.

Tout homme à ſon état doit plier ſon courage. (1)
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Crois-moi, le diadème à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche :
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, et ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ſtoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,

Qui,

Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
Que l'ingrat, qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CESAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CESAR.

Quoi, sa haine!..

ANTOINE.

Crois-moi.

CESAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage

Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſpérance.

## *SCENE II.*

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CESAR, les ſénateurs attendent audience ;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-temps.... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit et de haine !

## *SCENE III.*

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *aſſis.*

VENEZ, dignes ſoutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de Céſar. Approchez, Caſſius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, ſi le ciel me ſeconde,
Où je vais achever la conquête du monde ;

Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux manes de Craſſus. (2)
Il eſt temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévu pour ce vaſte deſſein :
L'Euphrate attend Céſar, et je pars dès demain.
Brutus et Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie.
De la mer Atlantique, et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois aſſujettis.
Je donne à Marcellus la Gréce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe et ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat qu'à juger ſous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut conſul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'eſt aſſez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre ;
Qu'un roi ſeul peut les vaincre et leur donner la loi :
Céſar va l'entreprendre, et Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen connu par ſes ſervices, (a)
Qui peut du peuple encore eſſuyer les caprices....

Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir ;
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, et du Sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber ?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe ; et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême ;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans :
Je ſonge à ton pouvoir ; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand : mais que Rome ſoit libre.
Dieux ! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre !
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle eſt aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves ?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi ? (3)

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace :
Vois ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grâce.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, et laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'eſt arrêté ſur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome et de patrie ;

Pour affecter ici cette illuſtre hauteur
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez ſu vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavoue, et nul, en Theſſalie,
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi : ſi tu veux régner, frappe.

CESAR.

Ecoute... et vous, ſortez. * Brutus m'oſe offenſer !
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcrète furie ;
Demeure : c'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer ;
Demeure : c'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe ;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe ;
Et je ne peux reſter avec Antoine et toi,
Puiſqu'il n'eſt plus romain, et qu'il demande un roi.

* *Les ſénateurs ſortent.*

## *SCENE IV.*

### CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, et ſi fière, et ſi dure ?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui pèſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute ;
Mais, qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute :
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'éclat du diadème. (*b*)
Deſcends donc de ce rang où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome eſt ſous tes lois, et Caſſius t'outrage !
Quoi-Cimber ! quoi Cinna ! ces obſcurs ſénateurs
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, et ces vaincus reſpirent !

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux, mes armes les vainquirent ;

Et, trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſu qu'opprimer, Le meurtre et la fureur
Feſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine et ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me feſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'eſt ainſi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même,
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons, et n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et sur-tout sa puissance
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un monarque, et vous êtes romain !

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu, pour la faire haïr.

## *SCENE II.*

BRUTUS *ſeul.*

QUELLE baſſeſſe, ô Ciel ! et quelle ignominie !
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie !
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi, mon ſang, toi, Brutus !
Quels reſtes, juſtes Dieux ! de la grandeur romaine !
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros, du ſang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatue ?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue ?
Liſons : *Tu dors, Brutus, et Rome eſt dans les fers !*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts ;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore ?
*Non, tu n'es pas Brutus.* Ah ! reproche cruel ! (4)
Céſar ! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.

*Non, tu n'es pas Brutus !* Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux ;
On excite cette ame, et cette main trop lente ;
On demande du ſang... Rome ſera contente.

## *SCENE III.*

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIME, Suite.

CASSIUS.

Je t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des lois.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grâce ;
Il ſait mes ſentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois, Rome eſt anéantie :
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui ;
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce ſceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
Céſar jouit de tout, et dévore le fruit
Que ſix ſiècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus ! es-tu né pour ſervir ſous un maître ?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient frapper mes eſprits ?

BRUTUS.

Laiſſe là ce vil peuple, et ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ?... Mais quoi... le bruit redouble.

## *SCENE IV.*

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME.

CASSIUS.

Ah ! Cimber, eſt-ce toi ? parle, quel eſt ce trouble ?

DECIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'Etat. (5)
Céſar était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole.
C'eſt là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'empire romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.

Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un romain!
Il entre, la couronne et le ſceptre à la main.
On ſe tait, on frémit: lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne,
Et ſoudain, devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre et ſur nous.
Des Romains, à ces mots, les viſages pâliſſent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens long-temps étudiés,
Jette et ſceptre et couronne, et les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enivrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt alarmé; Céſar feint et rougit:
Plus il cèle ſon trouble, et plus on l'applaudit:
La modération ſert de voile à ſon crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas. (6)
Enfin, ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du capitole avec un front ſévère;
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.

De ce Sénat ſacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a vendue :
Plus lâche que ce peuple à qui, dans ſon malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur;
Céſar, déjà trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuſe, et le Sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flatté ma patrie :
Voici ſon dernier jour, et du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reſte fidelle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos dieux.... Pompée et Scipion,
(*en regardant leurs ſtatues.*)
Il eſt temps de vous ſuivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, et ſervons tous d'exemple :
C'eſt nous, braves amis, que l'univers contemple ;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eût perdu la vie :
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.

Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir ?

BRUTUS *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DECIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur ;
C'est-là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.

Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés;
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie;
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus et Caſſius
De quiconque eſt romain raniment les vertus.

DECIME.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop long-temps la main qui nous opprime
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence, (7)
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence:
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger,
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;

Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'eſt haſarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Par-tout du capitole occupent les limites ;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable,
Mais qu'une telle mort eſt noble et déſirable !
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands !
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans !
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure !
Mourons, braves amis, pourvu que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole :
C'eſt là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter ;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les manes ſacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Feſons plus, mes amis, jurons d'exterminer

Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner :
Fuſſent nos propres fils, nos frères ou nos pères ;
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils,
Que la vertu, les dieux, les lois et ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendus parens.
Scellons notre union du ſang de nos tyrans.
(*il s'avance vers la ſtatue de Pompée.*)
Nous le jurons par vous, Héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous ;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, et de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous : c'eſt trop nous arrêter.

## *SCENE V.*

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CESAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé:
Ton pouvoir, tes vertus, qui sont tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté romaine ?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine ?
Tu ne t'en defends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR *lui préſentant la lettre de Servilie.*

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes ;
Vois qui tu peux haïr, et pourſuis ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je ? Qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le ſuis, ingrat! Quel ſilence farouche!
Que dis-je? quels ſanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, et qui me déſeſpère!
O ſermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
Céſar!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu!
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang!
Ah! ce ſceptre du monde, et ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! Dieux!

CESAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler?

BRUTUS.

Céſar....

CESAR.

Eh bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle : en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je careſſe !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.

On fait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :
Je deviendrai barbare, et toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar et les Romains.

*Fin du ſecond acte.*

ACTE

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie ;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
*Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.*

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;
A servir le Sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore ?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre ;
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous ;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups ?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté ? César peut-il connaître...
Mais le voici. Grands Dieux ! qu'il paraît abattu !

## *SCENE II.*

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran fait-il tout? Rome eſt-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Céſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran, c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

De Céſar !

DECIME.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie,
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur eſt trop romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux !
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux !
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abyme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Caſſius ! et prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, fers, fois tyran sous ton père;
Ecrase cet Etat que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute: tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du Sénat, Rome est en sureté.

Mais, dis, ſens-tu ce trouble, et ce ſecret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur et ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère ?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, eſclave de l'amour,
Ait ſéduit Servilie, et t'ait donné le jour ?
Laiſſe là les erreurs et l'hymen de ta mère ;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui :
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd hui ;
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde ;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.

Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée ;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé ;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon père ;
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits ;
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits ;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme ;
Entraîné par Céſar, et retenu par Rome,
D'horreur et de pitié mes eſprits déchirés,
J'ai ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime :
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime ;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point ; ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle ;
J'en friſſonne à vos yeux ; mais je vous ſuis fidelle.
Céſar me va parler ; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat et lui !

Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration ;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire :
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome-même et nos dieux.

## *SCENE III.*

BRUTUS *seul.*

Voici donc le moment où César va m'entendre ;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O manes de Caton, soutenez ma vertu!

## *SCENE IV.*

### CESAR, BRUTUS.

CESAR.

Eh bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur d'un homme ?
Es-tu fils de Céſar ?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter ?
Quoi ! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur ?
De quel œil vois-tu donc le ſceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS.

Non, Céſar, et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux dieux de voir qu'un ſi grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.

Je

Je déteſte Céſar avec le nom de roi :
Mais Céſar citoyen ſerait un dieu pour moi :
Je lui ſacrifîrais ma fortune et ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre ?
Jouir d'un droit plus ſaint que celui de la guerre ;
Etre encor plus que roi, plus même que Céſar ?

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois romain, renonce au diadème.

CESAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre ſang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner ; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les grâces que tu donnes ?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :

Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis ;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des rois :
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos lois.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire :
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chute, et contre la tempête,
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête. (8)
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat et toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur :
Prends d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure ;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez ſur moi, grands Dieux!
Céſar...

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame eſt amollie ?
Ah ! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai romain
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?
Que le ſalut de Rome, et que le tien te touche !
Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette a tes pieds.
(*il ſe jette à ſes genoux.*)
Céſar, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés ;
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas !

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'univers peut changer ; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéir, quand Céſar a voulu.

BRUTUS, *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CESAR.

Eh quoi ! d'où viennent tes alarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes !
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Eſt-ce d'avoir un roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

## *SCENE V.*

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

Le Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains,
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains ;
Mais ſi Céſar croyait un citoyen qui l'aime, (9)
Nos préſages affreux, nos devins, nos dieux même,

Céſar différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi ! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, et je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette ;
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance ?

CESAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive ;
Dans le Sénat au moins permets que je te suive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté ;
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse :
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort. (10)
Allons.

## *SCENE VI.*

DOLABELLA, Romains.

CHERS Citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage ?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez ;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô Ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.

## *SCENE VII.*

CASSIUS, *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'EN eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome: (11)
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar et l'eſclavage?
Quel eſt ce vil romain qui veut avoir un roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, et qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran; périſſe ſa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,

Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je sais que devant vous Antoine va paraître,
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire ;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
Telle est la loi de Rome ; et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
César vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au capitole ;
Brutus est au Sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Etouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux,
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, et sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs sont assurés.

## *SCENE VIII et dernière.*

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains ;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas ! vous avez tous penſé comme moi-même ;
Et lorſque de ſon front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer ſa mémoire ;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire ;
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verſer quand Rome avait un maître.
Céſar fut un héros ; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Caſſius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que Céſar fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos alarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice : il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner !

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,

Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits ;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je ? ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe ; et mes sens interdits....
Brutus son assassin !... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah ! Dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle est-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
O Romains, disait-il, Peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'eſt plus : un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était ſi cher ?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante ; Antoine deſcend de la tribune, et ſe jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ſes aſſaſſins même adoraient à genoux :
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant feſait trembler la terre,
Qui devait enchaîner Babylone à ſon char ;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, ſur le grand Céſar
Caſſius et Décime enfonçaient leur poignard.

Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A fouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
Céſar, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant ſous ſes coups.
Il l'appelait ſon fils, et ce nom cher et tendre
Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre :
O mon fils ! diſait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieux ! ſon ſang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix ? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins :
Ce ſont-là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconſtant et facile :
Entrainons-le à la guerre, et ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

*Fin du troiſième et dernier acte.*

# NOTES ET VARIANTES

## SUR LA MORT DE CESAR.

(1) DANS Alzire, *Montèze* dit à sa fille :

Tu dois à ton état plier ton caractère.

(2) *Voyez* les notes sur Zaïre.

(3) C'est le mot de *Césur*, lorsqu'il aperçut *Brutus* à la tête des conjurés. M. de *Voltaire* l'a placé dans cette scène, et y a substitué dans le récit de la mort de *Césur* ce tableau touchant :

Césur, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en mourant par ses coups.
O mon fils, disait-il, &c.

(4) *Brutus* trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom, et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.

(5) Nous invitons les partisans du beau naturel de *Shakespeare* à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise ; et nous prenons la liberté de leur demander si les plates bouffonneries de *Casca* leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral.

(6) *Cornélie*, dans la Mort de Pompée, dit, en parlant de la douleur que *Césur* montrait du malheur de son ennemi :

Une maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

(7) C'était ainsi que *Brutus* devait penser de *Cicéron*. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire ; il y avait loin de *Catilina* à *Césur* ; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers : *Hardi dans le Sénat, faible dans le danger* : est très-vrai ; non que *Cicéron* manquât de courage personnel, mais son courage d'esprit l'abandonnait, lorsqu'il n'était ni dans le Sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence ; et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

(8) *Corneille*, dans la Mort de Pompée, emploie une image ſemblable ; il dit que *Pompée* a eſpéré que l'Egypte,

Ayant ſauvé le ciel, pourra ſauver la terre ;
Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

(9) Il y avait dans les premières éditions, un *vieux ſoldat qui t'aime* : mais *Dolabella*, gendre de *Cicéron*, n'était point un vieux ſoldat : c'était un jeune ſénateur très-aimable, très-intrigant et très-ambitieux. Comme *Clodius*, il s'était fait adopter par un plébéïen, afin de pouvoir être tribun. Lorſque *Céſar* fut tué, *Dolabella*, avait été nommé conſul avant l'âge preſcrit par les lois ; mais *Antoine*, qui était jaloux de ſa faveur, déclara ſon élection nulle en qualité d'augure. Ils ſe réconcilièrent après la mort de *Céſar ;* et *Dolabella* ſe tua en Aſie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de *Caſſius ;* il avait alors environ ving-ſept ans.

(10) C'eſt un mot de *Céſar :* une autre fois on diſputait devant lui ſur l'eſpèce de mort la moins fâcheuſe : *la plus courte et la moins prévue*, répondit-il.

(11) Il y a dans cette ſcène, dans celle de la conſpiration, dans le diſcours d'*Antoine*, quelques morceaux imités de *Shakeſpeare*. Voyez dans le neuvième tome de cette édition, les trois premiers actes du Jules-Céſar anglais, traduits par M. de *Voltaire*.

(*a*) Dans toutes les anciennes éditions on liſait :

Il n'eſt qu'un citoyen *fameux* par ſes ſervices ;

*Connu* eſt plus ſimple et convient mieux à *Céſar* parlant de lui-même.

(*b*) Dans les éditions précédentes il y avait :

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadème.

*Fin des Notes et Variantes de la Mort de Céſar.*

ALZIRE

# ALZIRE

OU

# LES AMERICAINS,

*TRAGEDIE.*

Repréſentée, pour la première fois, le 27 janvier 1736.

# EPITRE

## A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

MADAME,

QUEL faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poëſie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagère du public, et à l'illuſion du théâtre, pour tomber enſuite dans la foule et dans l'obſcurité !

Qu'eſt-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres liſent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce ſage précepteur du genre humain, que ſes propres ſentimens et l'hiſtoire de ſes penſées; enfin aux yeux d'une perſonne qui, née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, Madame, le plus grand génie, et ſurement le plus déſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux arts. Ils ſont tous la nourriture et le plaiſir de l'ame : y en a-t-il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la philoſophie ne peut deſſécher, et que les charmes des belles lettres ne peuvent

amollir, qui fait se fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* et *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* et de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* et du *Tasse!*

Tel est votre génie, Madame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'anoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* et *Despréaux* ont jeté sur les femmes savantes, a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation; ainsi que dans son Tartuffe, il a diffamé l'hypocrisie, et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux,

l'élégant *Deſpréaux* avait conſulté les femmes de la cour les plus ſpirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des grâces et des fleurs qui leur euſſent encore donné un nouveau charme. En vain, dans ſa ſatire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'aſtronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi *Boileau* vivait encore, lui qui oſait ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en ſecret *Roberval* et *Sauveur*, il ſerait obligé de reſpecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumur*, des *Mairan*, des *du Fay* et des *Clairault;* de tous les véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, et qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre nation. Nous ſommes au temps, j'oſe le dire, où il faut qu'un poëte ſoit philoſophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiècle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſait autrefois *Montagne*, l'*Aſtrée* et les *Contes de la reine de Navarre*, était une ſavante. Les

*des Houllières* et les *Dacier*, illuſtres dans différens genres, ſont venues depuis. Mais votre ſexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, et les *Dialogues ſur la lumière* (*) qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès ; mais, Madame, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II*, qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* et *Leibnitz*, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de reine, de femme et de mère. *Chriſtine*, qui abandonna le trône pour les beaux arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie ?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation

(*) *Il Newtonianiſmo per le Dame*, d'Algarotti.

dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oſer cultiver les ſciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de ſon mérite ? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel empire. On ſouhaite aux arts la protection des ſouverains : celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus ?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raiſons qui doivent faire eſtimer les femmes qui ſont uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, et c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des arts. Nous en feſons les inſtrumens de notre fortune ; c'eſt une eſpèce de profanation. Je ſuis fâché qu'*Horace* diſe de lui :

(*a*) L'indigence eſt le dieu qui m'inſpira des vers.

(*a*) ——— *Paupertas impulit audax*
*Ut verſus facerem.* —
HORAT. Epiſt. lib. II, epiſt. II, verſ. 51.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la calomnie, l'aſſaſſinat de la ſatire (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) déshonorent parmi les hommes une profeſſion, qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent répétées, de *Cicéron*, ce conſul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté et de l'éloquence (*b*). » Les lettres » forment la jeuneſſe, et ſont les charmes de » l'âge avancé. La proſpérité en eſt plus » brillante ; l'adverſité en reçoit des conſo- » lations ; et dans nos maiſons, dans celles » des autres, dans les voyages, dans la ſoli- » tude, en tous temps, en tous lieux, elles » ſont la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à préſent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec

(*b*) *Studia adoleſcentiam alunt : ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

*Lucrèce*,

*Lucrèce*, ce poëte philoſophe dont les beautés et les erreurs vous ſont ſi connues :

(*a*) Heureux qui, retiré dans le temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages:
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faibleſſe! ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon et ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité et de la vertu. J'ai eſſayé de peindre

(*a*) *Sed nil dulcius eſt, bene quàm munita tenere*
*Edita doctrina ſapientum templa ſerena;*
*Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre*
*Errare atque viam palanteis quærere vitæ,*
*Certare ingenio, contendere nobilitate;*
*Noctes atque dies niti præſtanti labore,*
*Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.*
*O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!*

(*d*) ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces ſentimens tant recommandés par les ſages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaiſſez ceux qui le défigurent encore. Puiſſe le public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puiſſe au moins cet hommage que je vous rends, Madame, périr moins vîte que mes autres écrits! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

(*d*) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette dame illuſtre, les belles-lettres et la philoſophie; et tant qu'elle vécut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un ſouverain qui le demandait, comme on le voit par pluſieurs lettres inſérées dans cette collection.

# DISCOURS

## *PRELIMINAIRE.*

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une eſpèce aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de religion l'emporte ſur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare conſiſte à offrir à ſes dieux le ſang de ſes ennemis. Un chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guère plus juſte. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme ; faire certaines prières, et garder ſes vices ; jeûner, mais haïr ; cabaler, perſécuter, voilà ſa religion. Celle du chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes frères, de leur faire du bien et leur pardonner le mal. Tel eſt *Guſman* au moment de ſa mort ; tel *Alvarez* dans le cours de ſa vie ; tel j'ai peint *Henri IV*, même au milieu de ſes faibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être penſant : on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le déſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice et de l'oppreſſion ; et c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devaient les enſevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'eſt ſoutenue malgré les efforts de quelques français jaloux, qui ne voulaient pas abſolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes ; j'eſpère qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. Non, lui répondit-on ; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* et *Locke* qu'avec ſes compatriotes, et dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verſer des larmes, et de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y règne. Ceux qui

le calomnient, ce ſont des hommes pour la plupart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, et qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, et quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains et de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers et de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement? ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, et que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

*Virgile*, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, et apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur

génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimaient pourtant et vivaient en frères ; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* et *Horace* ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de morbis artificum : des maladies des artistes*. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? Il répondit froidement : *Il faut que je vive.* (*a*)

(*a*) Ce fut l'abbé *Guiot des Fontaines* qui fit cette réponse à M. le comte d'*Argenson*, depuis secrétaire d'Etat de la guerre ; à quoi le comte d'*Argenson* répliqua : *Je n'en vois pas la nécessité.*

De quelque ſource que partent ces outrages il eſt sûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; et ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. » Un » voyageur, dit-il, était importuné dans ſon » chemin du bruit des cigales ; il s'arrêta » pour les tuer ; il n'en vint pas à bout, et » ne fit que s'écarter de ſa route : il n'avait » qu'à continuer paiſiblement ſon voyage ; » les cigales ſeraient mortes d'elles-mêmes au » bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt.* On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos perſonnes ; quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſerait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme ſans religion ; une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans Oedipe, *Jocaſte* dit ces vers :

» Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
» Notre crédulité fait toute leur ſcience. »

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi

raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la Henriade dans pluſieurs endroits *ſentait bien ſon ſemi-pélagien.* On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irréligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis *Socrate* juſqu'à *Deſcartes*, ont eſſuié ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : Je demande, qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui perſécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatirique, et il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de Radamiſte et d'Electre, qui par ces deux ouvrages m'inſpira le premier le déſir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ſes ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachait aux repréſentations de ſes pièces ; il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié. (1)

J'oſe dire avec confiance, que je ſuis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits ; ſenſible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui

porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon muſicien, un bon peintre, un ſculpteur habile (s'il a de la probité,) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami ; pluſieurs y ont trouvé un père. Voilà mes ſentimens : quiconque a vécu avec moi ſait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me ſuis cru obligé de parler ainſi au public ſur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques eſt un vain amour propre ; confondre la calomnie eſt un devoir.

## *PERSONNAGES.*

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVAREZ, père de *Guſman*, ancien gouverneur.

ZAMORE, ſouverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, ſouverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de *Montèze*.

EMIRE, CEPHANE, } ſuivantes d'*Alzire*.

Officiers eſpagnols.

Américains.

*La ſcène eſt dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.*

# ALZIRE

## OU

# LES AMERICAINS,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIÈRE.*

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conſeil de Madrid l'autorité ſuprême
Pour ſucceſſeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince, et le Dieu que je ſers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les tréſors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs ſouverains
Que la vieilleſſe arrache à mes débiles mains.
J'ai conſumé mon âge au ſein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique (*)

(*) L'expédition du Mexique ſe fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainſi *Alvarez* a pu aiſément les voir. *Los-Reyes*, lieu de la ſcène, fut bâti en 1535.

L'appareil inoui, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros ! (*a*)
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire, (*)
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'Empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère ;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père ;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil, et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

(*) On sait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, et *Pizare* au Pérou.

Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère ;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs :
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez ;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :

Mais le reſte du monde, eſclave de la crainte,
A beſoin qu'on l'opprime, et ſert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux. (*)

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choiſi pour régner déſormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes lois;
Et nous, de ce climat deſtructeurs implacables,
Nous, et d'or et de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ces lois qu'il fallait enſeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre;
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints, mais ils ſont en horreur:

(*) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a preſque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

Fléaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, et nous paſſe en bonté.
Hélas! ſi comme vous il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort.
J'étais ſeul, ſans ſecours, et j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
» Alvarez, me dit-il, Alvarez, eſt-ce vous?
» Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire:
» Vivez, aux malheureux ſervez long-temps de père:
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
» Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage. »
Eh bien, vous gémiſſez: je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'emeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainſi que votre père.
Ah! ſi la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,

A la fille des rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ſes cris et ſes larmes
De vos ſévères mains faſſent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je briſe leurs liens:
J'y conſens; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient chrétiens,
Ainſi le veut la loi: quitter l'idolâtrie
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la religion gagnons-les à ce prix:
Commandons aux cœurs même, et forçons les eſprits.
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, eſclaves de ma loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul roi.

ALVAREZ.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je déſire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis,
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne;
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, et vous l'avez voulu;
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu;

Oui,

Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout perſuader ;
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
Et rampant ſous ſes lois, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire ;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à ſa fille, et force enfin ſon choix.
Daignez.... Mais c'en eſt trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVAREZ.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, et ſans rougir.
Montèze a vu ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa famille auguſte, en ces lieux priſonnière,
Le ciel a par mes ſoins conſolé la misère.
Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ſes faux dieux.
Lui-même de ſa fille a deſſillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modèle ;
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle :

Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jeter ſes racines profondes ;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un eſprit moins fier, et d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais eſpagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

## *SCENE II.*

### ALVAREZ, MONTEZE.

ALVAREZ.

Eh bien, votre ſageſſe et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.

C'eſt par toi que le ciel à nous s'eſt fait connaître;
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cède à la puiſſance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïſſable :
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, et Montèze, et ma fille;
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-temps de père, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire eſt ſa conquête :
Va dans ton temple auguſte en ordonner la fête :
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, et ſe joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier don Guſman, ſon époux et ſon maître.

ALVAREZ.

Ah! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je deſcends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des chrétiens, préſide à ces vœux ſolennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels ;
Deſcends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux hyménée :
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

## *SCENE III.*

MONTEZE *seul.*

DIEU, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste;
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

## *SCENE IV.*

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde:
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs:
Remonte au rang des rois, du sein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère:
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur:

J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux ſacrifice.
Mais quel temps, juſtes Cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Guſman le fer oſa détruire
Des enfans du ſoleil le redoutable empire.
Que ce jour eſt marqué par des ſignes affreux!

MONTEZE.

Nous ſeuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples groſſiers ont tranſmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon eſpoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choiſi pour votre gendre!

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à ſa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de ſoi,
D'un amour inſenſé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends ſa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite?

Je ſais ce qu'eſt un père, et quel eſt ſon pouvoir :
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir,
Et mon obéiſſance a paſſé les limites
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ſes dieux ;
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ſes autels,
Que ſa loi, ſa morale, et conſolante et pure,
De mes ſens déſolés guérirait la bleſſure,
Vous trompiez ma faibleſſe. Un trait toujours vainqueur
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur :
Il y porte une image à jamais renaiſſante ;
Zamore vit encore au cœur de ſon amante.
Condamnez, s'il le faut, ces juſtes ſentimens,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même ;
Uniſſez votre fille au fier tyran qui l'aime ;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal aſſortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en ſa préſence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah ! que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieilleſſe ;

Au nom de la nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuſe !
Ai-je fait un ſeul pas que pour te rendre heureuſe ?
Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoiſonner
Ce bonheur difficile où j'ai ſu t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée ;
Ce monde gémiſſant te preſſe d'y courir,
Il n'eſpère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle ſcience, hélas !

## *SCENE V.*

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encore à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce.
Ils ſont en liberté, mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.

J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême ;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même ;
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond :
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère : et jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi,
C'eſt un art de l'Europe : il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe, et je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, et vous eſt cher encore.
Ce cacique (*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté : mort, doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, et ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, et moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie :

(*) Le mot propre eſt *Inca;* mais les Eſpagnols, accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *cacique*, le donnèrent d'abord à tous les ſouverains du nouveau monde.

Je

Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir ;
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir :
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, et connaiſſez mon cœur ;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle. (*b*)

## *SCENE VI.*

### GUSMAN *ſeul.*

Son orgueil, je l'avoue, et ſa ſincérité,
Etonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La groſſière nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle ;
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe ; et qu'on ne diſe plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître eſſuya des refus.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Amis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, et croît dans l'infortune;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans trouver, ſans punir cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſans! Dieux vains de nos vaſtes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées:
Et ſix cents eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu: je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte et mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante, et du milieu du monde,
L'aſtre du jour (*) a vu ma courſe vagabonde,

(*) L'aſtronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes ſur des colonnes pour marquer les équinoxes et les ſolſtices.

Juſqu'aux lieux où, ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes deſſeins ont rendu l'eſpérance ;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides ;
Eternels ennemis de nos maîtres avides ;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous ? ne pourra-t-on m'inſtruire
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire ?
Si Montèze eſt eſclave, et voit encor le jour ?
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible cour ?
Chers et triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos tyrans ont réſolu ta mort,

Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces aſſaſſins
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort eſt affreuſe, et fait frémir d'horreur.

## *SCENE II.*

ALVAREZ, ZAMORE, Américains.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais eſpagnol, et tu ſais pardonner !

Es-tu roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVAREZ.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

ALVAREZ.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion et la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ! ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi ?

ALVAREZ.

Ils ont le même dieu, mon fils ; mais ils l'outragent ;
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir ;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le ſoleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans ſa marche, et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.

Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères ;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères ;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVAREZ.

Que me dit-il ? Approche. O Ciel ! ô Providence !
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher ſi long-temps ?
(*il l'embraſſe.*)
Mon bienfaiteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y ſers de père.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah ! ſi jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfeſante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, et tout ce que je veux,

C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire..... hélas ! tu vois les pleurs
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre,
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais !
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVAREZ.

Oui ; crois-moi, puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui !

ZAMORE.

Quoi ! Montèze, dis-tu....

ALVAREZ.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment ; mais c'eſt pour te ſervir ;
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

## SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE

DES cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare ;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarez eſt un dieu qui, parmi ces pervers,
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils ; ce fils ſera mon frère :
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux père!
O jour ! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu !
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu !
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

## SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHER Montèze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire eſt-elle ici ? parle, quel eſt ſon ſort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte ;
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis ; puiſſe le ciel te rendre un ſort tranquille !
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet aſile !
Zamore, ah ! quel deſſein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille et mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit, juſqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du ſoleil ont bâti les enfans ; (*)
Guſman était ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que ſon nom et ſon crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur ſi fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux ſignal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille ;
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille :

(*) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cuſco, était fils du ſoleil.

On démolit ce temple, et ces autels chéris,
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils :
On me traîna vers lui : dirai-je à quel ſupplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de ſon peuple, et que je foule aux pieds ?
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils ſont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains, mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces ſoldats preſque nus et mal diſciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi prompts que les vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéiſſans ?
L'univers a cédé ; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah, Monteze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans ſont armés et couverts,

Ces rapides courſiers, qui ſous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, et leur oſe inſulter ;
Pour les vaincre il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains, les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel eſt contre toi : calme un frivole zèle.
Les temps ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire hélas !
Les temps ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas ?
Si ta fille eſt fidelle à ſes vœux, à ſa gloire,
Si Zamore eſt préſent encore à ſa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils ?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, et tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des tyrans.
Il en eſt que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, et des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penſer et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche oſe avouer!
Alzire eſt leur eſclave, et tu peux les louer!

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces dieux, enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimères.

Puiſſe le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé !
Puiſſe-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes dieux ?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeſſe ?
Alzire a-t-elle encore imité ta faibleſſe ?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien :
Je dois bénir mon ſort, et pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Guſman, j'y vole pour Alzire ;
Viens, conduis-moi vers elle, et qu'à ſes pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir ;
Crains de porter Zamore au dernier déſeſpoir ;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie....

## SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Montèze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous ſuis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où s'adreſſent tes pas?
Montèze...

MONTEZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleſte,
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.
(*aux Gardes.*)
Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les myſtères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois,
Mais Guſman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

## SCENE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici ? que résoudre et que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise:
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondans sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.

Hélas ! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux ;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs !
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains ; qu'il meure, et c'est assez ;
Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit ;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.

Ce

Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre ;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare ?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

ALZIRE *seule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en eſt fait, et Guſman règne à jamais ſur moi !
L'océan, qui s'élève entre nos hémiſphères,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrières ;
Je ſuis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos ſermens ſont écrits dans les cieux !
O toi qui me pourſuis, ombre chère et ſanglante,
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente,
Cher amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent percer ta tombe, et paſſer chez les morts ;
Si le pouvoir d'un dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu conſentir !
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes ſujets, dont je me ſens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'univers, hélas ! où tu n'es plus. (2)
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez coûté.

## *SCENE II.*

### ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Eh bien, veut-on toujours ravir à ma préſence
Les habitans des lieux ſi chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Guſman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre ;
On allume ces feux enfermés ſous la terre ;
On aſſemblait déjà le ſanglant tribunal ;
Montèze eſt appelé dans ce conſeil fatal ;
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ALZIRE

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! preſqu'entre mes bras, et du pied de l'autel,
Guſman contre les miens lève ſon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ſerment du malheur de ma vie !
Serment qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Hymen, cruel hymen ! ſous quel aſtre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?

## SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie:
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un ſeul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachait à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Semblait d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE.

On liſait ſur ſon front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, Madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît aſſez, par ſes plaintes ſecrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire ! et quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut être de mon ſang ;
De ma famille au moins il a vu la puiſſance ;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait ſi de ſa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeſte ſoin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur, et rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment ſans alarmes.

## *SCENE IV.*

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue ? Eſt-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.
(*elle tombe entre les bras de ſa confidente.*)
Zamore.... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes ſermens et ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoiſonnés !
Cher et fatal objet de douleur et de joie !
Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis : tu reſſens le courroux qui m'enflamme ;
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un dieu, ſans doute, un dieu qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.

Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue eſpagnole et perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe, je ſuis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah ! Montèze ! ah ! cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il oſé t'apprendre une action ſi noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien, vois donc l'abyme où le ſort nous engage :
Vois le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Guſman...

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime ;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée :
Que je t'aimais toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu ;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.

Quoi

Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faibleſſe, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me ſerais ravie auſſitôt que rendue!
Ah! ſi l'amour encor te parlait aujourd'hui!....

ALZIRE.

O Ciel! c'eſt Guſman même, et ſon père avec lui.

## *SCENE V.*

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVAREZ *à son fils.*

Tu vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.
(*à Zamore.*)
O toi ! jeune héros ! toi par qui je reſpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguſte jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je ? lui, Guſman ! lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

GUSMAN.

Eſclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je ſuis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVAREZ.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aſpect ici te fait baiſſer les yeux.
Raviſſeur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le ſeul bien où j'aſpire.
Achève, et de ce fer, tréſor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton ſang odieux pourrait venger la terre ; (*)
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et puniſſant le fils.

ALVAREZ *à Guſman.*

De ce diſcours, ô Ciel ! que je me ſens confondre ?
Vous ſentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre ?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Juſqu'à le réfuter, quand je le dois punir !

(*) *Père* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe ſoit la même : et le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime eſt faite pour l'oreille ; un uſage contraire ne ſerait qu'une pédanterie ridicule et déraiſonnable.

Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous eût été ma réponſe.
(*à Alzire.*)
Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez;
Vous qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet eſclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais aſſez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(*à Guſman.*) (*à Alvarez.*)
Cruel! Et vous, Seigneur! mon protecteur, ſon père:
(*à Zamore.*)
Toi! jadis mon eſpoir en un temps plus proſpère,
Voyez le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſez tous trois d'horreur et de pitié.
(*en montrant Zamore.*)
Voici l'amant, l'époux que me choiſit mon père,
Avant que je connuſſe un nouvel hémiſphère;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea ſur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous ſervez eut à la fin recours:
C'eſt ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteſte;
Ses autels ſont témoins de mon hymen funeſte;

C'eſt aux pieds de ce Dieu qu'un horrible ſerment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi ſi nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe et la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux?
Guſman, du ſang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, et ſois juſte une fois.

GUSMAN.

Ainſi vous abuſez d'un reſte d'indulgence
Que ma bonté trahie oppoſe à votre offenſe:
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre ſupplice eſt prêt, mon rival va périr.
Holà, Soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?

Reſpectez ſes bienfaits, reſpectez ſa misère.
Quel eſt l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils, de ce nom reſſentez la tendreſſe,
D'un père infortuné regardez la vieilleſſe;
Et du moins...

## *SCENE VI.*

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, Officier eſpagnol.

ALONZE.

PARAISSEZ, Seigneur, et commandez:
D'armes et d'ennemis ces champs ſont inondés:
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent;
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent;
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer:
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.

Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire:
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu, tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe?
(*aux Eſpagnols qui l'entourent.*)
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puiſſe attaquer?
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéiſſez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux ſévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

## SCENE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jetant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;
Hélas ! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore eſt vertueux ; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi ; je ſerai ton appui ;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; ſois mon ſang, ſois ma fille :
Guſman fut inhumain, je le ſais, j'en frémis ;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils :
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas ! que n'êtes-vous le père de Zamore !

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Meritez donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage ;
Et de tous les vengeurs de ce triſte univers,
Une moitié n'eſt plus, et l'autre eſt dans vos fers.
Ah ! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur misère, et veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore ;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie ;
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie :
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVAREZ.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui, mon père !

Ah ! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVAREZ.

Quoi, vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée !

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe,
Il réſiſte à la force, il cède à la ſoupleſſe ;
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſsède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais fachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(*il sort.*)

GUSMAN *seul.*

Quoi ! n'être point vengé ?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel !

## *SCENE II.*

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,

Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse ;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une espagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien, si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, Madame.

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer ;
Ces mœurs ſont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier eſt d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux eſt encor poſſédée ;
De nous reſpecter plus, et de n'oſer jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la première, et d'attendre en ſilence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, eſt aſſez généreux.
Plus que vous ne penſez je porte un cœur ſenſible ;
Et ce n'eſt pas à vous à me croire inflexible.

## *SCENE III.*

### ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux ; Zamore va périr :
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux ſervie ?
Pourras-tu le ſauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouir ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE.

Ainſi, grâces aux cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de temps : tu balances encore !

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?
Alvarez aurait-il aſſez peu de crédit ?
Et le conſeil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout : il ſuffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur deſpotique ;
Ils penſent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en ſont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,
Tout ſouverain qu'il fut, n'eſt qu'un ſéditieux.
Conſeil de meurtriers ! Guſman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce ſoldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la priſon. Déjà la nuit plus ſombre
Couvre ce grand deſſein du ſecret de ſon ombre.
Fatigués de carnage et de ſang enivrés,
Les tyrans de la terre au ſommeil ſont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce ſoldat nous conduiſe à la porte :
Qu'on ouvre la priſon, que l'innocence en ſorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :

Mais ſi l'on vous rencontre en cette obſcure nuit,
Votre gloire eſt perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte ſerait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'eſt l'amour de la gloire, et non de la juſtice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, et c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un héros que le ciel abandonne.

## SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un Soldat.

ALZIRE.

Tout eſt perdu pour toi; tes tyrans ſont vainqueurs:
Ton ſupplice eſt tout prêt: ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce ſoldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir, et mon ſaiſiſſement;
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te ſeconde;
Prends pitié de ton ſort, et laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un barbare, épouſe d'un chrétien,

Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien, j'obéirai : mais oſes-tu me ſuivre ?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah ! qu'était-il ſans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie ;
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble et ma gloire à ſauver.
Tous deux me ſont ſacrés ; je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire ! Quel eſt donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux ſermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce temple chrétien que tu dois déteſter,
Ce dieu, ce deſtructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, et te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis ; il ſuffit : il n'importe à quel dieu. (*c*)

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt un crime ; elle eſt ma perte ; adieu.

Périſſent

Périſſent tes ſermens, et ton dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête : quels adieux ! arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi, ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais ; et c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule : ôte-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurais douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps preſſe :
Soldat, guide mes pas.

## *SCENE V.*

### ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Je ſuccombe, il me laiſſe :
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Guſman ! Quoi, c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi !
Emire, ſuis ſes pas, vole, et reviens m'inſtruire
S'il eſt en ſureté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert ou nous trahit.
(*Emire ſort.*)
Un noir preſſentiment m'afflige et me ſaiſit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible !
Je connais peu tes lois ; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux ;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déſerts ;
Ne ſerais-tu le dieu que d'un autre univers ?
Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée!
J'entends nommer Zamore : ô Ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient; ah! Zamore eſt perdu.

## *SCENE VI.*

### ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHERE Emire, eſt-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'eſpérez plus rien : ſa perte eſt infaillible.
Des armes du ſoldat qui conduiſait ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne : à l'inſtant le ſoldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et ſe précipite;
Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts et du ſilence.
Au palais de Guſman, je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et ſoudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : Qu'il meure : on court, on vole aux armes;
Retirez-vous, Madame, et fuyez tant d'alarmes :
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chère Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô Ciel !

ALZIRE.

Je puis mourir.

## *SCENE VII.*

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, Gardes.

ALONZE.

A mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre ?
Qu'eſt devenu Zamore ?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte?
Quoi, Zamore n'eſt plus ! et je n'ai que des fers !
Tu gémis, et tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, ſi la mort m'attend, viens, j'obéis ſans peine.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

ALZIRE, Gardes.

ALZIRE.

PREPAREZ-VOUS pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâliſſent ;
Tout s'émeut à ce nom : ces monſtres en frémiſſent.

## *SCENE II.*

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH ! mon père !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits ?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grâce de Zamore ;
Alvarez avec moi daignait parler encore :
Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguiſement la vue était trompée ;
A peine entre ſes mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père :
Zamore, au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et tranquille et ſoumis,
Lui préſentant ce fer teint du ſang de ſon fils :
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez ! . . .

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas ;
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abyme.
Je le ſouhaite ainſi, je le crois ; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.

On va te condamner ; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice, et dans l'ignominie ;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conſeil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce ! à mes tyrans ? les prier ! vous, mon père ?
Oſez vivre et m'aimer, c'eſt ma ſeule prière.
Je plains Guſman ; ſon ſort a trop de cruauté ;
Et je le plains ſur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger ſon outrage ;
Je ne puis excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel ! inſpire-moi, j'implore ta clémence !
(*il ſort.*)

## *SCENE III.*

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéantis ma fatale exiſtence.
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours !
Ah ! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon ſeul aſile.
Eh ! quel crime eſt-ce donc devant ce dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?

Quoi, du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable ?
Ce corps vil et mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ?
Ce peuple de vainqueurs, armé de ſon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ?
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'univers il permet à ſa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares !

## *SCENE IV.*

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, Gardes.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaiſir des tyrans.

Alvarez

Alvarez doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable arrêt de ce conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perdue ; et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſez ; bénis ma deſtinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée ;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt là que j'expîrai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici ; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel! a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici !

## SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, Gardes.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi, le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre :
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts
L'aſſaſſin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire ? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte !
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner.
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurais ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, et ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée :
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, et ne demande rien.

Zamore va mourir, il faut bien que je meure ;
C'eſt tout ce que j'attends, et c'eſt toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe et d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteſte ;
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte....
Je ſuis père, mais homme ; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits eſt encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conſeil vous condamne : il a dans ſa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux....
Et je viens le remplir, pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire ?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inſpire.

Tu peux changer d'un mot et ſon ſort et le tien ;
Ici la loi pardonne à qui ſe rend chrétien.
Cette loi, que naguère un ſaint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner.
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colère ;
Ton ſang, ſacré pour eux, eſt le ſang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire et ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je réponds de ſa vie, ainſi que de la tienne ;
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix
De ſes jours et des tiens, et du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, juſque-là chéririons-nous la vie !
La rachèterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Guſman ?

(*à Alvarez.*)

Et toi, plus que ton fils ſeras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le dieu de ton pays ?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inoui de trouble et de supplice !
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(*à Alzire.*)
Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux,
Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur, que je t'avais donné ;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur :
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, & le dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant, sois digne encor de moi ;

Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que ſe déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels, ainſi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Ecoutez, le temps preſſe, et ces lugubres cris.....

## *SCENE VI.*

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Américains, Eſpagnols.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe et de ſon meurtrier.

## *SCENE VII et dernière.*

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Américains, Soldats.

ZAMORE.

Cruels, ſauvez Alzire, et preſſez mon ſupplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner,
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*à Alvarez.*)
Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, fois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(*à Montèze qui ſe jette à ſes pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique ; apprenez à ſes rois
Que les chrétiens ſont nés pour leur donner des lois.

(*à Zamore.*)

Des dieux que nous ſervons, connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner. (3)

ALVAREZ.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez ſans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétabliſſant la gloire,
De mon nom, s'il ſe peut, béniſſez la mémoire.

(*à Alvarez.*)

Daignez ſervir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos ſoins, le jour luiſe ſur eux !
Aux clartés des chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(*il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père,
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien ; je suis content ; je meurs.

ALVAREZ *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu, marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe et qui pardonne.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# VARIANTES

## D'ALZIRE.

(*a*) Edition de 1738.

En chrétien vertueux change tous ces héros.

(*b*) *Ibid.*

Méritez, s'il se peut, *un amour* si fidelle.

(*c*) *Ibid.*

J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu?

# NOTES.

(1) Apres ces mots on lisait dans l'édition de 1738:

„ L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considé-
„ ration, qui vient de travailler sur un sujet à peu-près
„ semblable à ma tragédie, et qui s'est exercé à peindre ce
„ contraste des mœurs de l'Europe et de celles du nouveau
„ monde, matière si favorable à la poësie, enrichira peut-
„ être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai le
„ dernier à lui applaudir, et si un indigne amour propre
„ ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. „

Cet auteur est M. *le Franc de Pompignan*. Voyez dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de M. de *Voltaire* et de M. *le Franc*.

(2) Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du quatrième livre des Géorgiques de *Virgile*:

*Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.*

(3) C'est le mot du duc de *Guise*, non à *Poltrot* qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie, dans un homme qui, sous le prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes.

*Fin du Tome second.*

# TABLE

## DES PIECES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.


ZAIRE, *tragédie.* 3

AVERTISSEMENT. 4

EPITRE DEDICATOIRE A M. FALKENER, *négociant anglais, depuis ambaſſadeur à Conſtantinople.* 5

EPITRE A MADEMOISELLE GAUSSIN, *jeune actrice, qui a repréſenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de ſuccès.* 17

SECONDE LETTRE *au même M. Falkener, alors ambaſſadeur à Conſtantinople, tirée d'une ſeconde édition de Zaïre.* 18

LETTRE A M. DE LA ROQUE, *ſur la tragédie de Zaïre.* 1732. 30

VARIANTES DE ZAIRE. 129

NOTES. 130

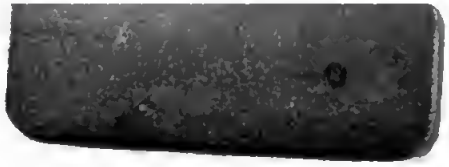
ADELAIDE DU GUESCLIN, *tragédie.* 131

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 133

VARIANTES D'ADELAÏDE. 218

NOTES. 220

VARIANTES D'ADELAÏDE DU GUESCLIN, *d'après le manuſcrit de 1734.* 221

AMELIE OU LE DUC DE FOIX, *tragédie.* 253
LA MORT DE CESAR, *tragédie.* 325
PREFACE DE L'EDITION DE 1738. 327
LETTRE *de M. Algarotti, à M. l'abbé Franchini, envoyé de Florence, sur la tragédie de Jules-César par M. de Voltaire.* 331
LETTERA *del signor conte Algarotti al signore abbate Franchini, inviato del gran duca di Toscana à Parigi.* 339
NOTES ET VARIANTES *sur la Mort de César.* 399
ALZIRE OU LES AMERICAINS, *tragédie.* 401
EPITRE A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET. 403
DISCOURS PRELIMINAIRE. 411
VARIANTES D'ALZIRE. 490
NOTES. ibid.

Fin de la Table du Tome second.